APR 1 1927

34e Année. N° 6. 15 Mars 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
et J. Tharaud.	*L'Apport artistique du Maroc à la France*	241
nis Dausset.	*L'Équilibre budgétaire*	252
dré Maurois.	*La Vie de Benjamin Disraëli.* — III	278
y de Montjou.	*Les Clauses aériennes du Traité de Versailles*	331
an Giraudoux.	*Églantine.* — II	354
Photiadès.	*Beethoven interrompu*	379
seph Conrad.	*Le Frère-de-la-Côte* (fin)	399
nry Bidou.	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	439
bert Flament.	La Quinzaine : *Tableaux du Carnaval*	448
orges Suarez.	La Politique : *Chez M. Louis Pasquet*	463

Marcel Thiébaut : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

LA REVUE DE PARIS

commencera le 1er Avril la publication de

Route des Indes

par E. M. FORSTER

Elle fera paraître prochainement :

Stendhal,

Consul de France à Trieste

par RENÉ DOLLOT

Bouddha vivant

par PAUL MORAND

La Grèce pendant la guerre

Souvenirs du Prince GEORGES DE GRÈCE

L'APPORT ARTISTIQUE DU MAROC A LA FRANCE

Un jour, un jeune apprenti peintre se rendit chez Gustave Courbet pour lui montrer son ouvrage. Le vieux peintre d'Ornans jeta un regard sur la toile, dit ce qu'il en pensait au jeune homme, après quoi il lui demanda : « Et qu'allez-vous faire maintenant? » L'autre lui répondit qu'il avait un peu d'argent et qu'il se proposait de voyager en Orient. A ce mot d'Orient, Courbet ouvrit un œil tout rond, et avec son gros accent franc-comtois : « Ah! dit-il, vous allez dans les Orients (il disait les Orients comme on dit les Iles ou les Indes), ah! vous allez dans les Orients? Vous n'avez donc pas de pays? »

Le mot ne manque pas de grandeur. Mais ce n'est pas un mot qu'aurait dit Delacroix. Courbet avait de l'art une conception extraordinairement limitée. On peut d'ailleurs se demander si l'une des conditions de la puissance n'est pas de s'enfermer strictement dans ses limites. Quoi qu'il en soit, le jeune peintre, que je ne connais pas, et qui voulait s'en aller dans les Orients, m'est tout à fait sympathique. C'est un pays, c'est votre pays aussi, le pays inconnu, le pays mystérieux vers lequel vous entraîne on ne sait quel instinct. Même parmi les forêts et les eaux du Jura mélancolique, il peut être permis d'aspirer à plus de lumière, d'avoir besoin de plus de soleil. Une imagination un peu

chaude peut éprouver le désir nostalgique de s'arracher à sa province, à sa petite ville, à Paris, pour s'en aller chercher sous un autre climat une inspiration que ne vous donne plus une réalité trop usée.

Il me semble bien, pour ma part, que je pensais ainsi, lorsque pour la première fois, je suis parti pour les Orients. Et les Orients, pour moi, c'est surtout le Maroc.

Je n'ai pas été déçu. Quitter Marseille ou Bordeaux, et se trouver après quatre jours de voyage à Rabat, à Marrakech ou à Fez, le changement est si rapide, l'impression est si forte qu'on n'est pas étonné que des esprits aient subi pour toujours la force de cet envoûtement, et puissent se dire à eux-mêmes au bout de peu de temps, et au grand scandale de Courbet : « C'est ici qu'est mon pays. »

Ils peuvent se le dire d'autant mieux que ce Maroc ne vous dépayse pas du tout à la manière dont peut le faire l'Inde, le Tonkin ou la Chine. Dans cet Extrême-Orient, rien ne nous est compréhensible. Tout est au rebours de nos pensées. Nous avons beau chercher, remonter dans notre passé, nous n'y retrouvons rien qui nous apparente à ces contrées. Là-bas, les yeux, les oreilles, l'esprit ont à faire une éducation complète, un long apprentissage de gestes, d'habitudes, de pensées totalement inconnus. Rien dans cette humanité ne rappelle la nôtre. Au milieu de cet Orient il faut apprendre à lire.

Je ne veux pas dire qu'au Maroc nous nous retrouvions chez nous, et que nous pouvons tout de suite lire comme dans un livre ouvert dans l'âme d'un Fasi ou d'un montagnard berbère. Mais au Maroc nous retrouvons des formes d'existence ancienne, des gestes qui furent les nôtres, à nous autres gens d'Europe, il y a très longtemps de cela et que nous avons depuis longtemps oubliés. Aller à Fez c'est faire, en vérité, un bien petit voyage dans l'espace, mais à travers notre passé c'est une immense randonnée.

Quel passé? Tout notre passé. Notre passé gréco-latin, et notre passé du moyen âge.

Oh! ce n'est pas qu'au Maroc, vous trouverez de merveilleux vestiges de la civilisation romaine. Non. Les ruines de Volubilis, dont l'arc de triomphe domine toujours, du haut

de son plateau, l'immense étendue de la plaine, Volubilis a bien son intérêt. Pourtant c'est peu de chose si on compare ce reste de la force romaine aux vestiges grandioses qu'elle a laissés en Algérie, en Tunisie, à Timgad, à Tebessa, à Dougga ou à El Djem. Mais en quittant ces pierres et cette froide archéologie, faites seulement deux kilomètres à travers une forêt d'oliviers, qui n'est qu'un vaste bois sacré, vous arrivez à une petite ville, la petite ville de Moulay Idriss, et vous voici en pleine vie antique. J'y suis entré un jour de fête. Toutes les tribus environnantes s'étaient réunies là pour sacrifier des bœufs dans la mosquée d'Idriss, le fondateur et le patron du Maroc. Les bêtes étaient couronnées de rubans et de feuillages. Des joueurs de flûtes les précédaient, et aussi des joueurs de tambourins. Les hommes dansaient devant les bœufs, les femmes poussaient des cris aigus. On avait sous les yeux le cortège d'une hécatombe antique, un cortège grec ou romain, qui se déroulait là avec les mêmes couleurs, les mêmes formes et les mêmes rites que deux mille ans plus tôt, sur la colline d'en face, là-bas à Volubilis quand on y sacrifiait à Jupiter ou à Vénus. Il semblait que tout l'effort des temps, l'effort de deux mille ans n'eût abouti, en fin de compte, qu'à faire changer de colline à ce cortège.

Et c'est là la raison pour laquelle le Maroc m'intéresse beaucoup plus que l'Algérie. Les pierres y sont moins éloquentes, mais l'humanité m'y parle davantage. On y trouve une vie, une humanité antique infiniment moins touchée par les siècles qu'en Algérie ou en Tunisie. Dans cette fête de Moulay-Idriss, si éloigné que je fusse de tous ces gens en délire, je ne me sentais pas pourtant si dépaysé que cela, je n'avais aucun effort à faire pour comprendre et me retrouver dans un pays de mon esprit.

***

A Fez, comme à Moulay-Idriss, Homère, Théocrite et Virgile vous apparaissent à tout moment, à chaque détour du chemin. Mais le vrai climat de cette ville, c'est le climat de notre moyen âge. Cette capitale de l'Islam offre peut-être

l'image la plus approchée qui soit de ce que pouvait être Paris au temps de saint Louis. Un Paris sombre, étroit, avec son université, ses innombrables chapelles, son organisation sociale, ses confréries, ses corporations, ses métiers. A Fez, on prie, on étudie, on trafique, comme on faisait en Europe, il y a dix siècles de cela. De là l'intérêt prodigieux, unique, de cette cité où respire tout familièrement un passé qu'il nous est impossible d'imaginer autrement que par la rêverie et les livres. Des villes, comme Fez, sont pour nous des témoignages sans prix. Entre notre vie d'autrefois et notre vie d'aujourd'hui, elles sont là comme des relais, des étapes où nous pouvons voir de nos yeux je ne dis pas naturellement ce que nous avons été, mais quelque chose de ce que nous avons été. Par là ces villes immobiles ont un intérêt puissant. Hâtons-nous de les voir dans leur aspect intact! Essayons de n'y rien changer! Quand il n'y aura plus dans l'univers ces points du monde, dont les mœurs et les usages permettent de se représenter sans effort de très anciennes vies, un passé qu'on ne pourra plus combler sera creusé dans l'histoire. L'humanité appauvrie, enlaidie, abêtie par sa propre intelligence, ne sera même plus capable de comprendre quel trésor elle a gaspillé.

***

Je vous disais tout à l'heure que vous ne trouviez pas au Maroc les grandes merveilles de l'art antique. Vous n'y trouverez pas non plus, les types les plus achevés de l'ancien art moresque. Sans doute vous verrez au Maroc de beaux spécimens de cet art, les medersas de Fez, les tombeaux des princes saâdiens à Marrakech. Mais ils demeurent très rares, ces vestiges de la beauté d'autrefois. Comment d'ailleurs s'en étonner? Au Maroc, même un palais neuf porte déjà sur lui la menace d'une destruction prochaine. Murs de boue, colonnes de briques, décoration de faïence et de plâtre, tous ces matériaux périssables ont tôt fait de retourner au néant. Aussi n'ai-je jamais pu voir sur son échafaudage, près de sa bouilloire à thé, l'artisan marocain tracer tant de caprices charmants sur de la chaux friable, ou bien le maître mosaïste dessiner

sur le sol ses parterres de brique émaillée, sans éprouver de la tristesse pour le précaire de tout cela. A peine ces choses gracieuses ont-elles vu le jour qu'elles sont déjà condamnées. Leur fragilité et l'indifférence orientale s'unissent pour en précipiter la ruine. Ajoutez à cela qu'au Maroc la tendresse pour les vieux logis est un sentiment inconnu. S'il possède les moyens de se construire une habitation nouvelle, jamais le Marocain n'habitera la maison où son père est mort. Pourquoi? Est-ce orgueil de bâtir? ou l'entretien de ces palais de terre est-il vraiment impossible, et faut-il se résigner à les laisser tomber? Je crois plutôt qu'en allant vivre ailleurs, dans une maison neuve, où la mort n'a jamais passé, on pense échapper peut-être à toutes les influences malignes que la mort laisse derrière elle.

Le certain, c'est que partout, au Maroc, les murs éboulés attestent l'éphémère des pensées et des désirs. Ce qu'on n'habite plus, on ne l'entretient pas. Le soleil et la pluie ont bientôt fendu la terrasse; une goutte d'eau, la première, tombe dans la salle luxueuse à travers le riche plafond, et tout de suite c'est un déluge. L'humidité pourrit les poutres peintes, délite les parterres de mosaïque, les parterres de pierres fleuries. L'oiseau construit son nid dans le stuc délicat que son bec a creusé, et l'homme qui a bâti le superbe édifice ne s'est pas dissous dans la terre que déjà son palais commence d'y descendre avec lui.

Le passé, au Maroc, c'est invariablement de la ruine. Ce n'est jamais quelque chose que les générations successives se sont appliquées à conserver avec soin. S'il en demeure quelque vestige, on peut dire que vraiment ce n'est la faute de personne. Personne ne s'en est jamais soucié. Et je crois bien que nous sommes arrivés juste à temps pour sauver, par exemple, les derniers restes qui subsistent du grand art mérinide, ces admirables médersas qui sont l'orgueil de Fez, et qui ont échappé à la destruction totale grâce à leur charpente de cèdre imputrescible.

J'ajoute, entre parenthèse, que ce sauvetage s'est accompli d'une façon très intelligente. Nous nous sommes gardés des excès de reconstitution auxquels se sont livrés avec intempérance les Espagnols à Grenade, et qui font de l'Alhambra

restauré un palais d'exposition. Très sagement, très modestement, nous nous sommes bornés à consolider, à protéger, à empêcher de disparaître ce qui n'avait pas encore disparu, à laisser vivre et parler le témoignage.

Remarquez encore que dans ce glissement universel vers l'anéantissement, les choses matérielles ont été encore moins maltraitées que celles qui ne relèvent que du souvenir et de l'intelligence. Si fragiles qu'elles soient, il y a dans la matérialité des choses une solidité, un principe de conservation. Mais une idée, un événement ne laisse sa trace derrière lui que si quelqu'un a pris soin de l'inscrire, de le consigner quelque part. Or, ce soin, au Maroc, on l'a toujours terriblement négligé, une incuriosité complète laisse tous les événements s'en aller à l'oubli. La ruine du passé dans les esprits est encore bien plus parfaite que la ruine des choses elles-mêmes.

***

Voilà, je le sens bien, des pensées mélancoliques qui risquent de vous désenchanter. Il faut donc renoncer, me direz-vous, à retrouver au Maroc tout ce que les artistes d'autrefois ont déposé dans une matière trop périssable d'imagination et d'esprit. Quelle sinistre aventure! N'allons-nous plus voir là-bas qu'un pays sans passé et sans pensée?

Eh! bien, non, rassurez-vous. Le malheur n'est pas si grand. Il est perpétuellement réparé, et réparé grâce à quoi? Grâce à cette même apathie de l'esprit qui a tout laissé se détruire. Je m'explique. Le Marocain, trop paresseux pour conserver, est trop paresseux pour inventer. Ce qu'il construit aujourd'hui est exactement pareil à ce qu'il construisait hier, une pensée toujours la même, presque pareille à un instinct, refait toujours la même chose dans le même endroit du monde. Le présent, le passé, c'est exactement la même chose. Là-bas on a fait ce miracle : on a supprimé le temps. C'est tout le contraire de chez nous. Chez nous, dans une quelconque de nos villes, vous avez toujours sous les yeux la différence entre les temps, l'opposition du passé et du présent. Dans une même ville vous voyez des étages de civilisations différentes, des

variétés de style qui vous donnent le sentiment de vies, d'époques disparues. Ne cherchez point cela au Maroc, vous ne le trouveriez pas. La même humanité, les mêmes pensées, le même temps vivent toujours là-bas dans la même coquille. Et tandis que, chez nous, des modes de vies différentes ont créé des styles différents, qui s'accordent entre eux plus ou moins pour créer de la beauté, à Fez il n'y a qu'un style, celui d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Et c'est cette unité-là qui donne à cette ville son caractère, unique peut-être dans l'univers, et sûrement dans le monde de la Méditerranée. A Fez, le grand enseignement que peut retirer un artiste, c'est de saisir sur place une beauté complète, absolue, qui résulte non pas de la diversité des choses, mais de leur parfaite unité.

***

D'une façon plus particulière, demandons-nous ce qu'un artiste, un architecte, un peintre, un musicien peut apprendre au Maroc.

Un architecte, par exemple, entre dans une maison marocaine. Que voit-il? Tout le contraire de ce qu'il voit, de ce qu'il construit chez nous. Une maison, chez nous, est toute projetée vers le dehors. Nous croirions déjà être descendus au tombeau si la vie que nous venons de laisser à la porte ne rentrait aussitôt par la fenêtre. Il n'en va pas ainsi du tout de la maison marocaine. Le Marocain déteste la fenêtre qui appelle les curiosités du dedans au dehors et du dehors au dedans. Ce qu'il lui faut, c'est le secret.

Donc, un mur nu, et une porte. Presque toujours l'entrée que nous voulons dans nos logis le plus aimable possible, est là-bas d'une extrême modestie. C'est souvent l'écurie, ou plus exactement l'endroit où attendent pendant toute la journée les esclaves et les mules endormies sous leur harnais, car un Marocain de condition ne sort jamais à pied dans la rue. Vous suivez assez longtemps ce long couloir sans ornements, et cette nudité déconcerte dans une demeure qui tout de suite va se révéler magnifique. Évidemment l'esprit arabe n'éprouve pas, comme le nôtre, le besoin d'une

perfection totale. A quoi bon décorer un lieu où la vie ne séjourne pas? Ces couloirs sont à l'image de ce pays où de grands espaces vides, d'une monotonie qui va jusqu'à la tristesse, séparent des endroits pleins d'agrément et de civilisation. Le sentiment qui tant de fois a inspiré la poésie arabe, le plaisir de retrouver l'eau courante, la verdure et l'ombre après le bled embrasé, guide aussi le Marocain dans la construction de sa demeure. On laisse le corridor à son triste abandon afin de multiplier le plaisir d'arriver à l'improviste dans un enclos enchanté. Et c'est en effet un enchantement, une surprise ravissante de déboucher tout à coup dans un de ces patios couverts de mosaïque, qui sont l'orgueil de la maison marocaine, avec les fontaines, les vasques, les bassins, les jets d'eau, les colonnades et les poutres de cèdre sur lesquelles vient s'appuyer l'extrémité d'un toit couvert de tuiles vernissées. Sur cette cour brûlante, animées par le bruit de l'eau, s'ouvrent de hautes portes qui montent jusqu'au toit, peintes elles aussi de couleurs vives, de fleurs et d'arabesques. Ces portes donnent dans les chambres qui sont toutes, uniformément, de hautes pièces toutes en longueur, qu'entourent des matelas et des coussins couverts de mousseline et de soie. Comme la cour, le sol de ces chambres est couvert de mosaïques, et le mur jusqu'à hauteur d'homme est orné, lui aussi, de ces petits morceaux de brique émaillée, assemblés avec un art infini en rosaces, en fleurs, en étoiles, et qu'on appelle des zelliges. Jusqu'à hauteur d'homme, et pas plus. Au-dessus, le mur redevient nu, comme pour laisser l'œil se reposer de tant de couleurs ravissantes. Puis après cet espace vide, qui peut avoir trois ou quatre mètres, règne un large bandeau de plâtre, que l'artisan marocain a sculpté de la dentelle la plus compliquée, la plus variée, la plus légère. Souvent, dans ce bandeau de plâtre, s'ouvre une suite de petites fenêtres, en plâtre elles aussi, dans lesquelles se trouvent incrustés des verres multicolores, qui éclairent doucement la pièce, et particulièrement le plafond. Le plafond, c'est la partie de la chambre la plus somptueuse, la plus charmante. Et cela se comprend. Dans ces salles on vit étendu. Étendu sur ces coussins qui en font tout le tour.

Continuellement les regards sont tournés vers le haut. Et cela explique aussi cette décoration murale qui consiste à orner le haut et le bas de la muraille, tandis que le milieu reste vide. Le milieu, on ne le voit pas. Les yeux glissent, sans s'y arrêter, sur la surface plane et vont chercher leur plaisir dans les ornements du plafond, dans ces nids d'abeilles, dans ces stalactites de bois, dans ces parterres fleuris, que le peintre y a dessinés, dans mille inventions de formes et de couleurs où excelle l'artisan marocain.

***

Si vous me demandez maintenant ce que notre architecte peut prendre à tout cela, à cette ordonnance des pièces et à cette décoration faite pour des besoins qui ne sont pas les nôtres, je vous répondrai : tout, s'il s'agit de construire là-bas. Nous n'y avons d'ailleurs pas manqué. Et c'est en cela que les villes que nous édifions au Maroc diffèrent si heureusement de celles que nous avons construites en Algérie. A Alger, nous nous sommes contentés de rebâtir Marseille ou Bordeaux, et non pas dans leur beauté, mais dans ce qu'elles ont de plus banal. Au Maroc, plus sagement, nous nous sommes mis à l'école de l'art indigène, et cela nous a porté bonheur. Que de réussites parfaites à Casablanca, à Meknès, et à Rabat!

Mais en France, sous notre ciel, ces dispositions, ces formes, ces couleurs ne donnent jamais de résultats très heureux. Même sur la Côte d'Azur, une villa construite dans le style moresque est perdue, mal à sa place. Tout au plus peut-on transporter quelques éléments décoratifs, et encore avec prudence, car les éléments du décor sont le plus souvent formés de phrases coraniques, dont le caractère n'est pas seulement esthétique, mais moral et religieux. Non, quand on y réfléchit, une demeure marocaine, en dehors du Maroc, on ne désirerait pas y vivre. Ce style, si bien adapté à un climat particulier, à une vie particulière, n'a pas sa raison d'être chez nous.

Mais il ne s'agit pas de transporter ainsi, brutalement, les choses d'un pays dans un autre. Le résultat est toujours

détestable. Il suffit que la vue de ces demeures et de leur décoration éveille chez l'artiste le désir de transposer je ne sais comment, par quels moyens, l'émotion qu'il a ressentie. L'important, c'est que les choses vous mettent dans cette sorte d'ivresse où naissent les idées, où l'inspiration se forme. Et il est bien certain que la vue de ces palais, ou même simplement d'une maison bourgeoise au Maroc, jette l'esprit dans cet état de joie intérieure, de satisfaction profonde où il peut naître quelque chose. Après cela, que ce quelque chose soit tout à fait différent de l'objet qui en a donné l'idée, peu importe. L'essentiel, c'est l'enthousiasme.

J'en dirai autant du musicien. Quels motifs d'inspiration pourra trouver un musicien dans les bruits de la rue marocaine, dans ces musiques de guitare et ces airs de violon, qu'on joue en appuyant son instrument sur la cuisse? Que pourra-t-il emprunter à ces petits concerts tumultueux, monotones, qui pendant des nuits entières s'échappent quelque part, d'une cour? A ces chants du muezzin qui, au beau milieu de la nuit, m'ont si souvent éveillé et que je croyais écouter dans l'irréalité d'un rêve? Ou bien encore à ce plain-chant qui vous arrête, à l'heure de la prière, à la porte d'une mosquée ou d'une chapelle de confrérie? Quel bénéfice le musicien recueillera-t-il de tout cela? Encore une fois je n'en sais rien, mais il est bien impossible qu'il ne trouve pas le moyen de faire passer dans son art la poésie qui est au fond du bruit de la rue marocaine, de son silence et de ses musiques.

Entre tous les artistes, le plus favorisé au Maroc est assurément le peintre. Tout concourt à son plaisir. Cette unité du style dont je parlais tout à l'heure, qui fait que rien là-bas ne blesse le regard, et qui ne s'étend pas seulement aux choses mais à l'humanité même, les formes, les couleurs et tout le pittoresque délicieux de la rue. Depuis Eugène Delacroix jusqu'à Bernard Boutet de Monvel, les peintres du Maroc composent toute une confrérie.

Enfin, si on se demande d'une façon un peu plus générale en quoi cette vie marocaine peut influencer heureusement l'esprit de tous les gens qui s'y mêlent, et non pas seulement l'esprit d'un architecte, d'un musicien, d'un littérateur ou

d'un peintre, on pourrait dire ceci : pas plus qu'ailleurs, tout n'est pas noble au Maroc, mais extérieurement tout y a l'aspect de la noblesse. Là-bas, rien n'est vulgaire, pas même la plus extrême misère. Une noblesse dont nous avons à peu près perdu l'idée dans nos rapports affairés les uns avec les autres continue de donner là-bas sa couleur à la vie. Et ne rapporterions-nous d'un voyage au Moghreb que cette idée, qu'un certain calme, une sérénité immuable, une politesse qui ne se dément jamais, ajoutent à la beauté et au bonheur de l'existence, ne rapporterions-nous que cela, nous n'aurions pas perdu notre temps au Maroc.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

L'ÉQUILIBRE BUDGÉTAIRE

Après les longues et rudes épreuves qui ont bouleversé si profondément ses finances publiques, la France, meurtrie par une victoire trop chèrement achetée, est enfin parvenue, en travaillant sans relâche, à retrouver son équilibre dans tous les domaines. C'est une loi de nature, que les plus violentes tempêtes se terminent par une éclaircie où les éléments déchaînés se remettent peu à peu en place. Nos régions envahies sont sorties régénérées du chaos de leurs ruines, grâce aux sacrifices de l'épargne nationale. La production du sol, du sous-sol et de l'usine, en dépit de quelques crises passagères, approche du rendement normal. Le cheptel est reconstitué. La balance du commerce extérieur est favorable. Ce sont de remarquables résultats, qui font le plus grand honneur au génie et au courage français. Mais pour que l'équilibre général de la nation soit rétabli sur toute la ligne, et puisse tenir, il y a une condition primordiale; c'est que l'équilibre budgétaire soit définitivement assuré.

Depuis bientôt dix ans, l'équilibre de notre budget a fait l'objet de communications et de manifestations sans nombre, non seulement à l'intérieur, mais surtout, peut-être, à l'extérieur du pays. Les gouvernements des États à change apprécié nous répétaient à l'envi que nous n'arrivèrions à rien, ni pour la stabilisation de la monnaie, ni pour le redressement de nos finances, tant que le déficit serait installé en permanence dans nos bugdets. Et comme ces États étaient pour la plupart de gros créanciers de la France, les conseils de leurs

représentants prenaient aisément la forme d'admonestations un peu humiliantes. « Équilibrez votre budget d'abord, on vous aidera ensuite! » tel était le sens de toutes les critiques dont les échos nous parvenaient d'Amérique et d'Angleterre, sur notre politique financière et fiscale.

Quant aux techniciens internationaux, ils se montraient unanimes pour penser et décréter qu'aucun assainissement monétaire n'est possible, quels que soient les efforts accomplis pour y parvenir, sans la réalisation absolue de l'équilibre budgétaire. En 1920, la Conférence de Bruxelles posa des règles très nettes pour indiquer que les pays menacés par le déficit devaient « ramener les dépenses annuelles ordinaires, y compris le service de la Dette publique, dans les limites où elles peuvent être couvertes par les recettes ordinaires », et qu'il leur fallait même, avant d'avoir repris l'équilibre, renoncer à toute dépense extraordinaire non productive.

Quatre ans après, un comité d'experts interalliés se réunit à la demande de la Commission des Réparations, et sous la présidence d'un Américain, pour rechercher les moyens de stabiliser la devise de l'Allemagne, et d'équilibrer son budget. Presque à chaque page de son rapport, le général Dawes revient sur l'obligation de l'équilibre budgétaire pour une nation qui veut vivre. Il montre lumineusement qu'il n'y a aucune stabilité ni financière, ni économique, ni politique, ni sociale, avec des budgets en déficit. Il subordonne le règlement des réparations à l'équilibre, et l'équilibre lui-même au rétablissement d'une monnaie fixe. Plus tard, ce fut chez nous, le 3 juillet 1926, le rapport du Comité des experts, dont les conclusions à ce sujet étaient particulièrement expressives. Il fallait, d'après eux, adopter des mesures immédiates pour assurer l'équilibre budgétaire, sans quoi ils jugeaient tout leur travail théorique et vain.

Dès l'exercice 1919, et principalement à partir de 1920, on aperçoit la même préoccupation dans tous les rapports de nos Commissions des Finances de la Chambre et du Sénat. Il faut rendre aux rapporteurs généraux cette justice que chaque année, sans exception, ils ont toujours insisté sur la nécessité vitale de mettre en harmonie les dépenses et les recettes. C'est particulièrement le Sénat, qui fit entendre, comme il conve-

nait, les avertissements les plus sévères. En 1922, dans son discours d'ouverture de la session, Léon Bourgeois s'écriait : « Jurons de ne plus recourir, pour nos budgets ordinaires, aux pratiques mortelles de l'emprunt. »

Mais les charges des contribuables étaient écrasantes. L'Allemagne n'exécutait pas ses engagements. Les plus vives protestations s'élevaient dans toutes les classes contre la nature et le poids des impôts. Les meilleures intentions des ministres venaient se heurter à des circonstances imprévues, et se briser parfois contre des obstacles parlementaires. La voie qui menait à l'équilibre était longue, pleine de détours et même d'impasses. Aujourd'hui pourtant, le but paraît atteint. Le budget de 1927 est en équilibre, certains disent en super-équilibre. C'est un résultat; mais ce n'est pas tout. Il s'agit maintenant de le mettre à l'abri des accidents de toute sorte qui le guettent. Qu'est-ce donc que l'équilibre budgétaire? A quelles conditions peut-on l'obtenir et le conserver? Où sont les causes principales du déficit? Quelles sont les mesures à prendre pour préserver nos budgets à l'avenir?

***

On a pu dire avec quelque exagération, mais non sans une grande part de vérité, que depuis Philippe Auguste, jamais aucun budget n'a été réellement équilibré en France. Il en fut d'ailleurs à peu près ainsi dans tous les États, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. La notion du budget est d'origine relativement moderne. Historiquement, c'est l'Angleterre qui, la première, en a dégagé les principes essentiels. Mais notre pays est celui où les juristes ont trouvé les formules les plus systématiques pour exprimer la théorie budgétaire. Sous l'ancien régime, la souveraineté du monarque s'exerçait sur les finances, comme sur toutes choses. Dans les périodes difficiles, qui étaient les plus fréquentes, on subvenait aux dépenses publiques par des levées arbitraires de lourds tributs, par des exécutions de traitants, par des confiscations de biens, par l'altération des monnaies, par des emprunts forcés, dont on négligeait d'assurer le service, ou qu'on rayait délibérément du livre de la Dette. Les budgets, ou plutôt les comptes, n'avaient aucun caractère de régularité ni de fixité.

Il faut attendre la Constitution de 1791 pour voir consacré le vrai caractère d'un budget normal. En décrétant que les Ministres sont tenus de présenter chaque année au Corps législatif, à l'ouverture de la session, l'étendue des dépenses à faire dans leurs départements, et plus tard, en décidant qu'il fallait régler les recettes et les dépenses de l'État « conformément à la loi annuelle qui détermine le montant des unes et des autres », l'Assemblée Nationale dégagea la loi de l' « annalité » ou « annualité » du budget, ainsi que la notion de l'équilibre budgétaire. On en demeura d'ailleurs au principe, à cause des troubles qui suivirent ces sages prescriptions. Il en fut de même sous le Consulat et sous le Premier Empire, où il n'y a aucune trace d'équilibre dans les finances publiques, bien que le crédit de la France, pendant tout le temps que durèrent les victoires napoléoniennes, fût assez solidement établi. La Restauration posa les règles fondamentales du budget moderne, sous l'inspiration du baron Louis, et grâce aux fameuses ordonnances de Villèle; mais cette fois, on ne se borna pas aux définitions. Les députés discutèrent les besoins de l'État, en fixèrent la somme, et ils définirent les moyens qui devaient être employés pour y faire face. La loi du 25 mars 1817 formule expressément que les dépenses ne peuvent excéder le crédit en masse ouvert à chacun des ministres, « qui ne pourront sous leur responsabilité dépenser au delà de ce crédit ».

C'est la conception même de l'équilibre budgétaire, tel que nous devons le comprendre aujourd'hui. A vrai dire, aucun code bien précis n'en contient expressément les lois. Le devoir d'équilibrer le budget résulte pour le Gouvernement et le Parlement d'une foule de textes législatifs, de décrets, de commentaires, qui n'ont jamais été bien étroitement coordonnés[1]. Mais par-dessus tout, l'idée de l'équilibre est née du simple bon sens, et des principes d'égalité et de justice qui se sont peu à peu imposés à la conscience des peuples. Elle s'est développée en même temps que les élus se rendaient mieux compte de leur responsabilité envers les contribuables, et que les assujettis à l'impôt voulaient être plus exactement

1. On peut toujours consulter avec fruit : *le Cours de Science et Législation financières*, par Gaston Jèze, et *les Finances publiques de la France*, par Germain Martin.

renseignés sur l'emploi de l'argent qu'ils remettaient à l'État. Les experts de 1926 ont demandé la plus large publicité pour les opérations budgétaires. Ils ont eu raison. Déjà Necker, en 1781, indiquait au roi comme l'une des principales causes du grand crédit de l'Angleterre, comparé à la situation misérable de la France, « la notoriété publique à laquelle était soumis l'état des finances anglaises ». A notre époque, tous les redevables des impôts directs et indirects ont une tendance marquée à contrôler et à critiquer leurs représentants. Beaucoup de ceux-ci, de leur côté, pour mieux servir les intérêts des électeurs et ne point leur déplaire, cherchent toutes les occasions d'exercer sur les actes financiers du Gouvernement leur droit de critique et de contrôle.

Qu'en résulte-t-il? A la fois un peu de bien et un peu de mal, comme dans toutes les institutions humaines. Il est certain, et nous l'avons vu à plusieurs reprises depuis la guerre, que le ministre des Finances redoute de se présenter devant les Commissions avec un budget mal équilibré. Il donne à tous les ministères les instructions les plus strictes, afin qu'ils se tiennent autant que possible dans les limites des crédits précédemment alloués. Autrefois, au contraire, quand le champ de regard et d'enquête du Parlement n'était pas, il s'en faut, aussi étendu, il pouvait se produire de véritables débauches de demandes de crédits de la part des services particulièrement dépensiers. Il y a donc tout profit pour les finances publiques à ce que la peur du Parlement inspire quelque sagesse, ou du moins quelque prudence aux bureaux.

Mais, d'autre part, si d'incontestables progrès ont été accomplis dans le sens des économies et des compressions, grâce au contrôle des commissions parlementaires, il arrive que le Parlement tout entier prenne, souvent au détriment de l'équilibre, des revanches retentissantes. Le budget est devenu sans doute, et il convient de s'en féliciter, un état statistique avant la lettre, où les besoins futurs de la nation doivent être inscrits et prévus dans le moindre détail, et suivant des hypothèses qui se rapprochent le plus possible des faits, avec des recettes correspondantes, évaluées à dessein au-dessous des probabilités, de manière à laisser en fin d'exercice des excédents disponibles. Voilà l'idéal. Mais, dans la pratique, les événe-

ments, les circonstances, et aussi les ambitions, les caprices et l'intérêt viennent souvent compromettre ou même réduire à néant les calculs les plus consciencieux. Pour qu'un budget initial pût conserver jusqu'au bout son équilibre, et même léguer aux exercices ultérieurs des réserves capables de parer à l'imprévu, les législateurs devraient être différents des autres hommes, se montrer insensibles aux réclamations populaires, demeurer inébranlables dans leurs décisions primitives, avec une conscience de cristal et une volonté de fer. Inutile de dire qu'il n'en est pas tout à fait ainsi.

***

Car rien n'est plus aisé *a priori* que d'équilibrer un budget sur le papier. Il suffit de réduire les dépenses et d'augmenter les recettes. On peut même, cela s'est vu, laisser s'enfler les dépenses, et forcer l'estimation des recettes pour y faire face. La bonne règle exigerait de ne jamais délibérer sur un crédit de dépenses sans proposer immédiatement une ressource d'importance égale. Un grand nombre de résolutions ont été votées dans cet esprit par le Parlement, surtout au cours de ces dernières années. Il est superflu de remarquer qu'on les a rarement suivies. D'ailleurs, on ne peut vraiment connaître le résultat réel d'un exercice que le jour où le projet de loi du « règlement définitif » est soumis aux Chambres. C'est le seul document où figurent les chiffres comptables. Or, la Cour des Comptes le fournit toujours avec un grand retard. Le dernier est relatif seulement au budget de 1916. A l'appui de ce projet, les volumes des trois comptes, Compte général de l'Administration des Finances, Compte de dépenses, Compte de recettes, ne contiennent pas moins de deux mille pages, où se trouvent de précieux renseignements sur l'équilibre des budgets passés. Pour la période antérieure au 1er avril 1814, les déficits s'élevaient à 87 440 848 francs. De 1815 à 1830, nous trouvons 361 414 527 francs; de 1831 à 1847, 511 908 309 francs; de 1848 à 1851, 376 545 056 francs; de 1852 à 1870, 627 703 056 francs; de 1871 à 1906, 1 milliard 065 253 698 francs; de 1907 à 1910, près de 150 millions. Quant aux budgets de guerre, ils donnent lieu à des dépouillements très longs et très compliqués. Le dernier réglé, celui

de 1916, fait ressortir un dépassement de dépenses de près de 23 milliards de francs. Si donc on s'en réfère à ces rapports, le déficit est pour ainsi dire la règle. Mais les chiffres statistiques publiés en cours d'année au *Journal Officiel* permettent de voir, mois par mois, le mouvement approximatif du rendement des impôts. On s'en tient à cette base de constatation presque immédiate, qui fait apparaître parfois, au contraire, quelques excédents, ce qui a pu justifier en apparence l'optimisme de commande dont certains ministres des Finances ont fait preuve aux environs de 1906, et même plus tard.

Si les déficits, purement statistiques, qui apparaissent à la fin de chaque exercice étaient les seuls, il ne serait peut-être pas impossible de prolonger, quelques années durant, une politique budgétaire condamnable certes, mais dont s'accommodent à merveille tous ceux qui veulent avant tout flatter le corps électoral. Par malheur, ce ne sont là que les déficits des budgets ordinaires, à côté desquels il y a une série d'autres budgets parasites sous des vocables divers, budgets extraordinaires, budgets spéciaux, budgets sur ressources spéciales, comptes spéciaux, comptes hors budget, auxquels il est pourvu au moyen de la Trésorerie.

La Trésorerie ressemble à un fleuve inépuisable, qui roulerait de l'or à perte de vue, où tous les budgets mal équilibrés viennent s'abreuver pour s'y engloutir ensuite, et ne plus trouver au fond qu'une planche de salut, l'emprunt. En temps normal, dans les mains d'une administration financière prudente et sage, la Trésorerie sert de volant indispensable au budget. Le ministre des Finances, en effet, est non seulement le ministre des évaluations et des engagements de dépenses, mais le ministre des recouvrements et des paiements. Comme les recettes, en dehors de certains impôts indirects, ne rentrent pas à heure fixe, il ne faut pas compter uniquement sur le budget pour se suffire régulièrement à lui-même. C'est donc la Trésorerie qui est le banquier du budget. Elle s'alimente par des emprunts à très court terme, des bons de caisse, des bons du Trésor, des comptes à vue, des comptes sur préavis, qu'elle rembourse à ses prêteurs d'un jour, au fur et à mesure que rentrent les ressources budgétaires. Ce sont autant de modes temporaires de financement, qui donnent à

l'État le loisir d'attendre les versements des contribuables; procédés d'ailleurs d'une parfaite correction financière. Mais dans ces opérations d'un caractère un peu occulte, l'abus est bien près de l'usage autorisé.

Déjà en 1913, les découverts du Trésor dépassaient le milliard, par suite des déficits successifs dûs aux difficultés marocaines, aux réformes sociales, à l'organisation de la frontière de l'Est. Pour essayer de ne point atteindre le « cinquième milliard », qui fut malgré tout dépassé en 1913, et par crainte de faire voter des impôts impopulaires à la veille des élections générales, dans l'impossibilité d'autre part d'émettre avec succès un emprunt sans exonérer la rente de l'impôt sur les coupons, le gouvernement aima mieux ouvrir le trop fameux compte provisionnel, qui fut justement flétri par les rapporteurs généraux de la Chambre et du Sénat. Déjà à ce moment, M. Henry Chéron insistait vivement sur la nécessité de « mettre les recettes en face des dépenses, pour assurer l'équilibre des budgets et, par conséquent, la stabilité financière du pays ». En vain, M. Poincaré, alors ministre des Finances, demandait-il au pays de s'imposer immédiatement des sacrifices pour établir un budget sincère avec un équilibre solide. M. Caillaux venait affirmer de son côté qu' « équilibrer un budget par l'émission d'obligations à court terme, c'est écrire le déficit ». On était à bout d'expédients. On ne voulait pas lever de nouveaux impôts. Il ne pouvait plus être question d'équilibre. Il fallait emprunter coûte que coûte. L'emprunt qui précéda la guerre ne pouvait pas avoir la faveur du public, et les banques furent contraintes d'en garder la plus grande part dans leurs caisses.

Cet exemple, qui est encore dans nos souvenirs, montre bien que même en temps normal, si les divisions politiques ont détruit la confiance, et qu'un gouvernement ne soit plus assez fort pour créer des ressources nouvelles, dont le poids eût été alors très léger pour le pays, le défaut d'équilibre budgétaire peut entraîner une véritable catastrophe. Les plus ingénieux subterfuges masquent un moment les difficultés et reculent l'échéance, mais ne sauraient apporter aucun remède à une situation compromise par l'entrée permanente du déficit dans le budget ordinaire.

***

Au surplus, la légitimité des « budgets extraordinaires » et des « comptes spéciaux » n'est pas discutable. Quand ils sont consacrés à de grands travaux, c'est un compte d'établissement et de patrimoine, comme disent les Italiens. Quoiqu'ils visent des besoins exceptionnels et transitoires, nulle règle n'oblige à les insérer dans le budget. Mais il est indispensable de leur appliquer des ressources bien spécialisées d'impôts ou d'emprunts, dont l'existence sera également temporaire. Ce qui fait que les budgets extraordinaires ont toujours été un véritable fléau pour l'équilibre, c'est que les gouvernements peuvent difficilement résister à la tentation de les détourner de leur objet, et de les affecter à la couverture de dépenses courantes. Les administrations financières sont d'une habileté consommée pour y glisser des demandes de crédits qui n'ont pu être pris en charge par le budget ordinaire, faute de ressources. Tôt ou tard ces inscriptions rejoignent le bugdet normal, lorsque l'emprunt est devenu l'unique manière d'éteindre le déficit. C'est ainsi qu'on a pu estimer à quatre milliards seulement la part réellement productive de la dette en 1913, qui se montait à 32 milliards.

Si, avant la guerre, de pareils procédés purent être de mise, à plus forte raison fallut-il y avoir recours au début des hostilités. Dès le mois de septembre 1914, tous les pouvoirs furent concentrés dans les mains du Gouvernement, qui dut assurer, coûte que coûte, au jour le jour, les besoins de la Défense nationale, l'assistance aux familles privées de leur chef, et le ravitaillement du pays. Les recettes fléchirent tout d'un coup, par suite de l'occupation de nos riches provinces du Nord, du moratoire accordé aux débiteurs, de la mobilisation d'un grand nombre de fonctionnaires du fisc, et d'une indulgence bien compréhensible, de la part des agents qui restaient, dans le recouvrement de l'impôt. Les « quatre vieilles » ne suffisaient plus à ravitailler le Trésor. On perdit un temps précieux à mettre sur pied l'impôt sur le revenu, qui paraissait dès lors une nécessité vitale. Dans ces conditions, il n'y eut pas à proprement parler de budget, par conséquent point d'équilibre, pendant les trois premiers exercices. La mise en vigueur

d'une convention secrète passée entre la Banque de France et l'État le 11 novembre 1912, ratifiée le 5 août 1914, complétée par une série d'autres conventions, et la création des bons de la Défense nationale, par décret pris le 13 septembre 1914 à Bordeaux, assurèrent à la Trésorerie toutes les facilités de paiement nécessaires à cette époque tragique où le cas de force majeure tenait lieu de loi. Aurait-on pu, dès 1916 ou même 1915, ménager un peu plus la Trésorerie, et dresser un budget normal avec des ressources appropriées aux besoins nouveaux? Peut-être. On eût ainsi comblé tout au moins le vide d'un milliard et demi de moins-values constatées par rapport aux produits de 1913. Déjà la guerre enrichissait tant de gens!

En 1918, la loi du 29 juin établit un simulacre de budget des services civils de l'exercice pour un total de 7 milliards 961 millions; et la loi du 12 août de l'année suivante fit de même pour le budget de 1919, qui s'éleva à 10 milliards 431 millions. Chiffres très insuffisants, et qui ne donnaient qu'une bien faible idée de l'ensemble des dépenses de toute sorte engagées partout à la fois. Ces opérations ne pouvaient donc tendre nullement à un équilibre budgétaire quelconque. D'autant plus qu'à ce moment des comptes spéciaux naissaient chaque mois, véritables ogres de la Trésorerie. On ne saurait les citer tous. Il y avait les comptes d'avances à des gouvernements étrangers, les comptes de ravitaillement, de cessions de matériel de guerre, de reconstitution de voies ferrées, d'avances pour livraisons de charbon, et combien d'autres. Ils étaient gagés sur des émissions de billets de banque, c'est-à-dire sur l'inflation. En 1920, leur déficit atteignait presque 6 milliards de francs.

Quant aux recettes proprement dites, on n'en trouve aucun cahier régulier et normal avant 1920. Il est vrai de dire que la loi du 1er juillet 1916 avait créé la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre, destinée à procurer au Trésor des ressources considérables. Cet impôt exceptionnel et transitoire avait sans doute le grand défaut de dispenser le législateur de demander au pays un effort réel et durable, qui eût été dès ce moment librement et volontairement consenti par tous. De plus, si le principe de cette imposition

extraordinaire était excellent, on ne saurait oublier qu'il mérite un reproche essentiel; c'est d'avoir été appliqué trop lentement et trop tard. Les droits auraient dû être payés par les bénéficiaires au moment où ils réalisaient leurs gains souvent scandaleux, et non pas plusieurs années après. On a laissé à la fraude le temps de s'organiser. On a rendu les recherches difficiles, parfois même impossibles. On a assisté souvent à l'écroulement de fortunes entières, et à la disparition de la matière imposable, faute de les avoir saisies quand il était temps. Le nombre relativement considérable de milliards, 16 ou 17, qu'aura fournis la contribution sur les bénéfices de guerre, a été éparpillé sur tous les exercices, sans aucune prévision exacte pour en déterminer à l'avance le rendement annuel. Actuellement, il en existe encore un solde important, dont nul ne peut dire à quelle époque il sera perçu.

Les lois du 30 juin et du 30 décembre 1916 donnèrent bien encore un timide relèvement de taxes pour une estimation théorique de 800 millions. Enfin, la loi du 31 juillet 1917 supprima les anciennes contributions, et établit les impôts cédulaires sur les revenus. Cette réforme maîtresse de notre système fiscal ne pouvait pas donner de résultats immédiats, sur lesquels on pût fonder l'équilibre budgétaire. Il fallait habituer le contribuable, et aussi l'Administration, à manier ces procédés nouveaux d'assiette, de recouvrement et de contrôle. Il fallait refaire toute une éducation et toute une organisation des régies et des citoyens. On peut donc dire que, malgré ces réformes et ces ressources fiscales, plus on allait, plus on s'éloignait de l'équilibre.

Cette considération n'empêcha pas le gouvernement d'instituer, par la loi du 31 juillet 1920, un « budget extraordinaire » doté en partie de ressources d'emprunt, et le « budget spécial des dépenses recouvrables sur les versements à recevoir en exécution des traités de paix ». Il est vrai que, le mois précédent (loi du 25 juin 1920), le Parlement s'était enfin décidé à voter pour environ 8 milliards d'impôts. Cette charge massive, jetée sans transition sur les épaules du contribuable, provoqua une crise économique très grave, et « ne servit nullement à assurer l'équilibre du budget primitif de 1920, qui s'établissait à 21 milliards 761 millions (loi du 31 juillet 1920), et qui devait

se changer, au bout du compte, en un déficit de plus de 5 milliards pour les crédits ordinaires, et de 25 milliards pour l'ensemble des dépenses de la nation. »

Attribuer une existence officielle au budget spécial des dépenses recouvrables, c'était ouvrir la porte à tous les excès somptuaires dont l'Administration des Régions libérées a donné tant d'exemples, pendant cette période. On en était encore à croire, ou avoir l'air de croire, que l'Allemagne paierait non seulement tous les frais de guerre, y compris les reconstructions, les dommages et les pensions, mais encore une rançon supplémentaire assez forte pour doter d'autres dépenses civiles et des grands travaux. Avec un gage aussi extensible, on pouvait tout se permettre. C'est pourquoi le mouvement des dépenses dites recouvrables passe de 5 milliards 952 millions en 1918, à plus de 22 milliards en 1920. On allait vivre quelque temps encore sur ces coupables illusions et ces ruineuses chimères. Le devoir des gouvernements était à ce moment de faire rentrer le budget dans l'ordre et, pour cela, de rappeler le public aux terribles réalités d'une guerre qui avait coûté à la nation tant de pertes de vies humaines et de biens matériels. L'ennemi vaincu serait venu sur place, avec ses propres bras et ses prestations, relever, sous la direction de nos officiers et de nos ingénieurs, les ruines qu'il avait entassées sur la plus belle terre de France. La population civile, de son côté, se serait imposé de grand cœur tous les sacrifices, si on lui avait montré clairement le but de ses efforts et de ses peines, qui aurait dû alors, comme aujourd'hui, être l'équilibre budgétaire et le salut du franc. On aima mieux recourir à l'emprunt, toujours à l'emprunt, en attendant la bonne volonté de l'Allemagne, et le budget extraordinaire prit une place prépondérante dans nos finances publiques.

***

La création des budgets spéciaux, sans ressources spéciales, était une violation formelle de la règle de l'unité budgétaire, qui exclut la pluralité des documents, et qui est la sauvegarde de l'équilibre réel. Cependant, comme la dette ne cessait de croître, les commissions parlementaires commen-

cèrent, dès 1921, à jeter le cri d'alarme. Les rapports généraux sont pleins d'excellentes recommandations, tout à fait conformes à la plus saine doctrine. M. Henry Chéron n'hésite pas à écrire que l'équilibre du budget de 1921 est beaucoup plus apparent que réel, que « le budget extraordinaire est exclusivement alimenté par l'emprunt, et que le budget spécial des Dépenses recouvrables reste à régler ». En effet, le budget ne contenait pas le crédit de deux milliards, prévu par la convention de remboursement de la Banque de France, ce qui était non pas une simple mesure de Trésorerie, mais une obligation de l'État fixée par la loi. Et il y avait bien d'autres lacunes. Néanmoins, à cette date, tout le monde semble d'accord pour admettre qu'on ne peut s'adresser indéfiniment à la fois à l'impôt et à l'emprunt, et qu'un budget, pour être équilibré, doit contenir toutes les dépenses probables de l'exercice auquel il s'applique. Pour 1922, on supprime « le budget extraordinaire », et on réalise la fusion des deux catégories de dépenses. C'est là un louable effort. Mais, comme les versements de l'Allemagne ne représentent pas le dixième du « budget spécial », qui est de dix milliards et demi, on ne peut pas dire que le budget extraordinaire ait réellement disparu. Il y a toujours deux budgets, l'un sur fonds d'emprunt, et l'autre, le budget normal, toujours en déficit, malgré une amélioration relative des méthodes de préparation.

C'est le projet de budget pour 1923 qui marque le plus grave péril dont le principe même de l'équilibre ait été menacé depuis la guerre. On va arriver dans un an à la période électorale. Ni le Gouvernement, ni le Parlement ne se soucient d'imposer au pays un nouveau cahier de contributions. Le ministre des Finances soumet donc aux Chambres un budget ordinaire avec un déficit ouvertement déclaré de 3 900 millions, que, sur la proposition d'un député modéré, la majorité politique de la Chambre décide de couvrir par une émission de 3 600 millions de bons du Trésor. Il est juste de reconnaître que le rapporteur général, M. Bokanowski, s'était montré particulièrement sévère à l'égard de procédés aussi anormaux. Il notait combien il était dangereux, pour le crédit d'une nation, d'énoncer le déficit du budget ordinaire

sans proposer aucune ressource en regard. Et déjà il esquissait en ces termes la politique qui devait sauver le pays d'une catastrophe en 1926 : « Il est contradictoire d'affirmer, d'une part, la nécessité de vivre sur la Trésorerie, c'est-à-dire sur l'emprunt, c'est-à-dire sur la confiance, et de ne pas, à tout prix, affermir cette confiance, dont le premier élément est un budget en équilibre ». On ne pouvait mieux dire. La Chambre, assemblée d'initiative financière, ne se rallia pas à cette thèse de courage et de bon sens.

Mais le Sénat, assemblée de contrôle, veillait. Sa Commission des finances se livra à un travail de revision budgétaire considérable. Profiter du retard de la transmission pour regarder les dépenses et les recettes dans le moindre détail, comprimer les unes, redresser les autres d'après les résultats connus, se servir du contrôle des dépenses engagées pour suivre pas à pas l'exercice, tel est le système qui fut alors adopté, et qui transforma dans les quinze jours un déficit de 4 milliards en un excédent de 900 millions. C'est ce que le rapporteur général appela « un redressement d'équilibre ». Or, c'était là un changement radical de méthode. On s'était purement et simplement servi des « douzièmes provisoires » pour équilibrer le budget, qui fut seulement voté par les Chambres, cette année-là, à la fin du mois de juin.

***

Avait-on pourtant assez vitupéré contre l'abus des « douzièmes provisoires? » Depuis 1918, tous les budgets avaient été achevés en plein exercice, avec plus ou moins de retard, sauf celui de 1922, régulièrement voté le 31 décembre 1921, grâce à la ténacité indomptable de M. Paul Doumer. A l'envi, les orateurs spécialistes en matière de finances avaient attribué en partie nos difficultés budgétaires, et par conséquent le déficit, à ces lois hâtives qui portent ouverture sur l'exercice présent de crédits provisoires applicables à un mois ou à deux mois déterminés. La législation fiscale de la France laisse par là même au Parlement toute latitude pour voter le budget quand il lui plaît. Il n'y a aucune limitation du nombre des douzièmes. Il peut y en avoir douze comme pour le

budget spécial de 1924. Il n'est pas rare d'en trouver une demi-douzaine. Cette faculté, ou cette licence, ne favorise pas précisément le travail parlementaire. On commence au mois de novembre la discussion du budget, et il arrive qu'on la poursuive indéfiniment, avec toute la série des discours, des contre-projets, des amendements, des renvois à la Commission, qui sont le lot habituel des débats de cette nature.

Il n'y aurait pas à cela grand mal, et, au contraire, on pourrait y trouver quelques avantages, au sujet par exemple des ajournements de créations d'emplois, et de certaines catégories de dépenses, si le douzième provisoire restait fidèle à sa définition même. Il ne doit en principe apporter aucune innovation à la nature, à la quotité et à la perception des recettes, qui restent exactement celles de la loi précédente. Quant aux dépenses, elles doivent être calculées selon la règle de la « tacite reconduction », qui consiste à prendre pour base le montant de tous les crédits primitifs et supplémentaires votés au cours du précédent exercice, et à diviser ce total par douze, si c'est pour un mois, par un multiple de douzième, s'il s'agit d'assurer la marche de deux ou de plusieurs mois. C'est la méthode la plus logique, et en même temps celle qui sauvegarde le mieux l'équilibre budgétaire. Mais en fait, le douzième provisoire contient tout autre chose. Comme il arrive toujours à la dernière heure, et que les Chambres le discutent et le votent en un tourne-main, souvent au cours de la dernière nuit, il est matériellement impossible d'apercevoir les changements et les anticipations, dans ces cahiers spéciaux à chaque ministère, où sont reproduites toutes les nomenclatures du budget général. Cet usage s'est développé dans ces derniers temps, au point de devenir une véritable règle, celle du « dernier état de la question ». Les agents qui élaborent les cahiers de douzièmes s'appuient non plus sur les chiffres mathématiques du dernier budget voté, mais sur les crédits déjà adoptés par l'une ou l'autre Chambre, et qui n'ont aucune valeur officielle tant que la loi de finances n'est pas adoptée. Ainsi le douzième provisoire qui ne devait être qu'une fraction du budget écoulé, tend de plus en plus à devenir une fraction du budget futur. Détournement de signification et d'objets, qui peut présenter de graves inconvénients pour l'équilibre,

dans des périodes de rapide dépréciation monétaire, où les crédits primitifs ont varié quelquefois du simple au double, d'une année à l'autre.

En 1923, le Sénat a poussé la méthode plus avant encore. En face du déficit béant, il s'est saisi de toutes les plus-values de recettes qu'il était possible de constater au moment où le budget, dépourvu d'existence légale, poursuivait quand même sa vie financière. Si la loi avait renfermé l'obligation de le voter au plus tard le 31 décembre, nul doute qu'il n'eût fallu trouver dans l'impôt les quatre milliards nécessaires à l'équilibre de 1923. Mais, comme le déclara cette année-là le rapporteur général, M. Henry Bérenger, « par suite du retard de la transmission au Sénat, la Commission des Finances a bénéficié d'informations et de chiffres que la Chambre des Députés n'avait pu connaître ». C'est surtout grâce à la loi du 10 août 1922 sur le contrôle des dépenses engagées, que ce résultat a pu être atteint. Les ministres n'ont pas le droit, sous peine de forfaiture, d'aller au delà des crédits autorisés par le Parlement. De leur côté, les contrôleurs, entièrement indépendants du Ministre, tiennent des états périodiques des dépenses qui sont à la disposition des Chambres. Ainsi donc, voilà des douzièmes provisoires libérateurs. Après les avoir tellement pourchassés et honnis, qu'on a failli, pour les mieux dépister, fixer l'ouverture de l'année financière au premier avril, on leur tresse presque des couronnes. La vérité est qu'en procédant de la sorte, on mange son blé en herbe. On fait du compte, et non pas de l'équilibre. Le plus sage est de s'en tenir pour l'évaluation des recettes à la règle de la pénultième année, en vigueur depuis 1823 dans notre législation fiscale. L'accroissement automatique et progressif de la matière imposable laisse, avec ce système, une marge pour les plus-values, et par conséquent pour les excédents, qui seuls protègent l'équilibre contre les fâcheuses surprises des crédits supplémentaires.

Encore des ennemis de l'équilibre; ces trois « trains » de crédits supplémentaires de décembre, de mars et de juin, qui viennent apporter au Parlement des demandes de dépenses aussi inéluctables qu'imprévues. A maintes reprises, les commissions financières des deux Chambres se sont élevées avec

force contre l'abus de ces « collectifs », qui mettent toujours à mal les équilibres les plus péniblement dressés. S'il s'agit de dépenses militaires, de fléaux, de cataclysmes, on a beau regarder les crédits à la loupe; les dépenses ont été engagées; il faut en passer par là. Mais parfois aussi, des services insuffisamment dotés s'arrangent pour faire renaître à cette occasion des demandes de crédits qui avaient été primitivement repoussées. Rejetées une fois encore au mois de décembre, elles reparaissent inlassablement au mois de mars. Le Parlement, se trouvant bientôt devant un fait accompli, finit par céder; et c'est une nouvelle brèche faite au budget ordinaire de l'exercice.

Sans doute, chaque cahier supplémentaire procède, d'autre part, à des annulations de crédits. Mais, depuis 1918, jamais il n'y a eu de ce chef une compensation de quelque importance. Au contraire, les sept derniers budgets ont pu être équilibrés au départ, certains même avec des excédents assez appréciables. Tous se sont soldés en déficit. Quant à l'indication des voies et moyens que la loi prescrit au Ministre des Finances de mettre à la suite de ses nouveaux appels, c'est une pure formalité, puisqu'il est admis que « les ressources générales du budget de l'exercice » y pourvoiront.

***

Afin d'essayer, à la veille de la consultation du suffrage universel de 1924, de mettre à l'abri de toutes ces combinaisons extra-budgétaires un équilibre si péniblement acquis, M. Raymond Poincaré demanda aux Chambres de « reconduire » pendant une année le budget de 1923. Infraction évidente aux règles, violation probable de la loi, cette mesure rencontra au Parlement les plus vives résistances. Votée, elle ne servit à rien. Les finances de la France étaient alors l'objet de critiques acerbes de la part des Américains et aussi des Anglais. On ne comprenait pas à l'étranger la coexistence des deux budgets principaux. L'occupation de la Ruhr avait irrité nos alliés. Au début de 1924, le Comité Dawes entreprit de restaurer le budget de l'Allemagne, avant de lui faire payer ses dettes. Il fallut prendre des mesures énergiques. On décida

de supprimer le budget des dépenses recouvrables, et de revenir ainsi à la règle de l'unité. La loi du 22 mars de cette année-là dégagea 3 milliards 341 millions de ressources nouvelles par le jeu du double décime. Toutes ces dispositions rationnelles, mais trop tardives, devaient porter le budget de 1925 à 33 milliards 137 millions. Cette fois, on est bien près de l'équilibre réel. Plus de comptes spéciaux, plus de budget spécial, plus de budgets extraordinaires. Un seul tableau contient toutes les dépenses de l'État en face de toutes ses recettes. Le budget général est équilibré par des ressources d'impôts, sans aucun recours à l'emprunt. Mais l'œuvre n'est pas encore parfaite.

On continue à faire appel au crédit public pour les émissions d'obligations de chemins de fer, des postes et télégraphes, de la caisse des pensions, des régions libérées, de l'assistance sociale, de divers offices nouvellement créés. Autant de budget annexes alimentés par l'emprunt, et venant augmenter pour leur propre part le poids des arrérages de la dette publique, c'est-à-dire le budget général lui-même. Enfin, rien n'est envisagé en 1925 ni pour le remboursement des intérêts dus à la Banque de France en compensation de ses avances à l'État, ni pour l'allégement de la Trésorerie, ni pour le compte d'amortissement. Dans ce cas, peut-on parler encore d'équilibre réel?

Le budget de 1926, arrêté à 37 milliards 338 millions par la loi du 29 avril 1926, est l'avant-dernière étape, et non la moins rude, dans cette marche vers l'équilibre. On renonce au système de l'incorporation des plus-values fiscales de l'exercice, qui avait fait illusion et donné de faux espoirs en 1923, mais auquel on devait une bonne part des mécomptes de 1925. On rentre, pour toujours, il faut l'espérer, dans la règle de la pénultième année. On ne fait plus état des recettes du plan Dawes, qu'on remet à la Trésorerie. Un expédient de moins, car si le Crédit national emprunte au lieu de l'État, il tombe sous le sens que les charges de ses emprunts reviennent au budget général de la France. On abandonne également à la Trésorerie le produit des impôts Loucheur du mois de décembre 1925, pour bien leur laisser le caractère de ressources exceptionnelles et transitoires. Mais aucun crédit

n'est inscrit cette fois encore pour les arrérages de la Banque, ni pour l'amortissement de ses créances envers le Trésor, conformément à la convention de décembre 1920. Tel qu'il se comporte pourtant, le budget de 1926 n'est plus comme celui de 1925 un budget d'attente, mais un budget d'action et d'équilibre. Si on le compare au dernier budget d'avant la guerre, celui de 1913, on peut faire à son avantage d'intéressantes constatations. Les dépenses militaires normales qui représentaient 35 p. 100 des dépenses générales en 1913, ne figurent plus que pour 17 p. 100 en 1926; et les dépenses « civiles » qui comptaient pour plus de 37 p. 100 dans l'ensemble des dépenses de 1913, ne sont plus que de 24 p. 100 en 1926. Cela prouve une remarquable volonté d'économies de la part de l'administration et des Commissions, auxquelles on n'a pas, à mon sens, rendu suffisamment hommage pour cette œuvre d'équilibre budgétaire. Mais hélas! d'autre part, la dette, qui formait 26 p. 100 de nos dépenses en 1913, a atteint l'énorme proportion de 58 p. 100 en 1926, ce qui prouve le déséquilibre moral des charges publiques, mais ce qui devrait suffire aussi à faire taire nos détracteurs, en leur donnant au contraire la plus haute idée du patriotisme des contribuables français.

***

Nous arrivons à l'équilibre du budget de 1927. On sait dans quelles circonstances singulièrement graves le Ministère Poincaré fut appelé au pouvoir le 23 juillet. Malgré le redressement exceptionnel réalisé en 1925 et en 1926, la confiance, facteur indispensable de l'équilibre, s'éloignait de jour en jour davantage. Les prix de toutes choses ne cessaient de s'élever. Les cours des devises étrangères montaient sans arrêt. L'inflation était de nouveau aux portes de la rue de Rivoli et de la Banque. Les remboursements de Bons excédaient les renouvellements dans les proportions les plus redoutables. Les émissions de billets avaient franchi le cinquante-neuvième millard, et les avances de la Banque à l'État le trente-neuvième. Des signes manifestes d'inquiétude apparaissaient dans le public à tous les échelons de la société. Dès

son accession au pouvoir, le nouveau gouvernement d'Union nationale n'eut pas de peine à faire entendre à la Chambre des Députés qu'une situation aussi critique exigeait de véritables mesures de salut public. Un premier devoir s'imposait sans aucun retard : c'était la création de ressources nouvelles. La hausse considérable des changes et la cherté consécutive de la vie avaient déjà compromis l'équilibre de l'exercice. Le Parlement fut donc saisi d'un projet de loi où, pour la première fois, les crédits supplémentaires nécessaires au budget général étaient rigoureusement couverts par des ressources spéciales. Cette loi, qui renfermait vingt-neuf articles, assurait l'équilibre du budget, et dégageait environ dix nouveaux milliards de recettes pour 1927. L'Assemblée, comprenant l'intérêt vital qu'il y avait pour le pays à soutenir la politique financière si énergique du gouvernement, n'hésita pas à apporter sur l'heure de profondes modifications à son règlement intérieur, en limitant le droit de parole, en supprimant le droit d'amendement, en adoptant la procédure d'extrême urgence. C'est ainsi qu'en quelques jours fut définitivement votée la loi fiscale du 3 août 1926, qui permit au ministre des Finances de préparer le prochain budget en parfait équilibre.

Le gouvernement avait enfin la claire notion et la conviction profonde qu'il fallait mettre un terme définitif aux méthodes précédentes. Certes, si la voie paraissait largement déblayée par la politique d'assainissement des deux précédents exercices, il n'en était pas moins vrai que les surcharges d'impôts étaient exclusivement réservées à l'équilibre d'un budget unique, sur lequel une dette formidable, en constante progression, faisait peser des charges écrasantes, avec la menace d'une dette flottante remboursable à tout instant. Il n'était que temps de réserver à l'amortissement proprement dit une partie des sacrifices de la nation. C'est ainsi que près de quatre milliards étaient destinés à la Caisse d'amortissement, créée par la loi du 7 août 1926, et dotée à Versailles même d'une autonomie constitutionnelle absolue.

Le Gouvernement comprit également qu'il n'était plus possible de compter sur un équilibre réel et durable sans inaugurer une politique monétaire proprement dite. Depuis 1920, nous avons assisté à des tentatives louables, et à des

initiatives souvent très courageuses de la part du Parlement et des pouvoirs publics, pour gagner le point où l'équilibre budgétaire serait véritablement une réalité. Mais toujours les dépenses s'accroissaient, parce que les fluctuations des changes venaient invariablement détruire en partie l'édifice si laborieusement élevé. Il fallait recommencer sans cesse les mêmes efforts, et imposer à la population des contributions de plus en plus lourdes. Les traitements et les salaires, en relation étroite avec le coût de l'existence, réclamaient des relèvements successifs, qui n'étaient pas encore au niveau des indices de détail. La facilité avec laquelle la plupart des contribuables français ont payé l'impôt, tenait sans doute à leur loyalisme fiscal, mais aussi à l'apparente prospérité du commerce et de l'industrie, à l'abondance des exportations, aux gains nominalement élevés des intermédiaires. Ces facteurs économiques apportaient aux prévisions initiales d'appréciables plus-values, immédiatement absorbées par les besoins supplémentaires qui apparaissaient à des postes divers du budget. L'État, acheteur de matériaux, de denrées, de fourrage pour les chevaux, de vêtements pour la troupe, tributaire des entrepreneurs pour l'entretien du domaine, et pour la faible portion de grands travaux dont les crédits lui sont alloués par le Parlement, subissait, tout comme les particuliers, les conséquences de la hausse des prix. Les plus-values n'étaient donc plus suffisantes pour combler les trous faits au budget par ces augmentations régulières, auxquelles il convient d'ajouter tous les crédits additionnels nés de circonstances politiques, militaires ou sociales, indépendantes des desseins des gouvernements les mieux intentionnés. Il est bien évident que, dans ces conditions, l'équilibre budgétaire ne peut être maintenu que par la revalorisation ou la stabilisation de la monnaie. La tactique du gouvernement, depuis six mois, donne sur ce point toute satisfaction à la fois aux réalités et à la doctrine : il a repoussé l'idée de la revalorisation systématique et intégrale, qui, par un phénomène inverse, écraserait les contribuables sous le poids d'une dette impossible à supporter, et qui, pour produire les effets salutaires qu'on en attend généralement dans le public, devrait être accompagnée d'une diminution correspondante de tous les salaires, et d'une baisse

proportionnelle de tous les prix. Par ailleurs, il a procédé, avec l'aide de notre Institut d'émission, à une stabilisation de fait de la devise nationale, qui laisse entrevoir la fin de ces oscillations du change, auxquelles nul équilibre ne pouvait plus longtemps résister.

Sans doute, la fondation d'une caisse d'amortissement porte une grave atteinte à la théorie de l'unité et de l'universalité budgétaire. Mais, comme il fallait à tout prix garantir cette institution contre les nécessités et les appels de la Trésorerie, toujours prompte à saisir l'argent d'où qu'il vienne, et quelle qu'en soit l'affectation, il n'y avait pas à hésiter. Au risque de violer les traditions classiques du droit financier, on dut inscrire dans le budget ordinaire lui-même l'obligation de subventionner une caisse sur la gestion de laquelle le Parlement ne peut plus exercer aucun contrôle.

***

Les résultats du retour à la vraie politique budgétaire se font déjà sentir sur l'équilibre de 1927. Par exemple, le gouvernement, dans la préparation de la loi de finances, avait calculé les crédits de la dette extérieure sur la base de la livre à 150 francs et du dollar à 31 francs. Si ces devises se maintiennent aux cours où la Banque de France les a arrêtées — il ne saurait y avoir de doute à cet égard, pour peu que la formule de la confiance continue à inspirer les actes du Parlement — l'exercice enregistrera une économie au moins équivalente au cinquième des crédits inscrits au budget. Dans l'élaboration du budget de 1926, on avait, d'autre part, strictement observé la règle de la pénultième année. De la sorte, les sources de recettes les plus abondantes n'ont pas été mesurées à leur plein débit. Les résultats qu'elles donneront au cours et à la fin de l'exercice compenseront certainement les moins-values provenant de la suspension de la taxe à l'exportation (460 millions), et peut-être aussi la diminution à peu près certaine du produit des impôts indirects. C'est que la méthode de la revalorisation et de la stabilisation entraîne presque à coup sûr une crise économique. Cette conséquence a été prédite et développée par les experts de 1926. Elle est fatale.

Au moins, le fléchissement des affaires qui se produit actuellement n'est-il pas très grave. Le chômage n'est pas intensif, les exportations ne sont pas sensiblement ralenties, le commerce et l'industrie continuent à renouveler leurs stocks. Toutefois, il faut s'attendre à d'assez sérieux mécomptes du fait des taxes indirectes à grand rendement.

Souhaitons qu'aucun événement grave ne vienne compromettre l'œuvre d'équilibre budgétaire, de relèvement financier et de défense du franc. Souhaitons aussi que le Parlement, édifié par une expérience pleine de coûteux enseignements, ne se livre plus à des divisions politiques et à des surenchères électorales, qui seraient désormais irréparables. Le rétablissement des finances de la France est à peine au premier stade. Pour en arriver là, la nation entière a fait montre, aux yeux du monde, d'une résistance matérielle et d'une fermeté morale à toute épreuve, auprès de quoi les erreurs et les fautes d'un passé encore récent ne sont pas grand' chose. Mais je ne crois pas qu'en cas de rechute, il soit possible de réclamer du peuple la même tension de toutes ses énergies. On ne refait pas deux fois de suite une semblable montée, ni un pareil effort. Nous voilà debout. Le tout est de ne plus rétrograder ni retomber. Nous sommes au dernier tournant après lequel c'est la certitude de la stabilité de la devise, et du maintien de l'équilibre budgétaire. Il s'agit de ne pas nous écarter du but, et, pour cela, de conserver au pouvoir une formation politique et nationale qui a réussi à rétablir au dedans et au dehors la confiance et le crédit.

Depuis le mois d'août 1914, vingt-deux ministres des finances, — qui le croirait? — se sont successivement employés à la tâche du redressement financier et monétaire. Tous n'ont pas été, il s'en faut, inférieurs à leurs fonctions. Quelques-uns même ont proposé aux Chambres des programmes où il y avait de bonnes idées et des suggestions assez heureuses. Les passions des partis, le choc des groupes parlementaires les ont empêchés de poursuivre leur plan. D'autres s'en sont inspirés sans plus de succès auprès des Assemblées. Les circonstances aidant, voilà un gouvernement qui, mettant à profit le désarroi parlementaire et les transes du pays, apporte à tous les partis une politique forte, réfléchie et prévoyante, et ramène

le budget aux règles traditionnelles qui ont fait, dans les grandes époques de paix, la prospérité et le crédit de la France : unité, universalité, vote de la loi annuelle de finances en temps utile avant l'ouverture de l'exercice, fusion de tous les restes de budgets annexes ou spéciaux dans un seul document, remboursement à la Banque, suppression de tous les expédients et de tous les subterfuges, amortissement de la dette extérieure et la dette flottante. Il marque en outre son inébranlable résolution de ne jamais laisser baisser au-dessous d'un taux déterminé notre monnaie nationale. Il fait honneur à la signature de la France pour les dettes interalliées, tout en réservant les droits des Chambres. Il fait rentrer dans les caisses publiques, par l'effet magique de la confiance, une masse de capitaux dissimulés ou expatriés. Il assainit la Trésorerie, et prévient par d'habiles opérations le danger du remboursement précipité des bons à court terme. Il achète, pour des centaines de millions, des devises étrangères, et constitue ainsi une énorme réserve capable de briser au besoin la spéculation contre le franc. Les principes de beaucoup de ces mesures étaient certes bien connues. Mais seul, le ministère d'union nationale est parvenu à les imposer et à les appliquer dans le calme des esprits, et dans la confiance au dehors et au dedans. Si, par ailleurs, il peut aller jusqu'au bout de cette expérience d'assainissement, qui a l'approbation d'une grande majorité républicaine, et à laquelle le parti socialiste lui-même a déclaré ne pas faire d'opposition systématique, nul doute qu'on ne puisse diriger à l'avenir les finances de la France sans recourir de nouveau à l'impôt ni à l'emprunt. Ainsi, le pays se libérerait par ses propres forces.

***

A la base de cette grande entreprise de sauvetage, se trouve l'équilibre budgétaire. Mais l'équilibre matériel ne suffit pas. Pour qu'un budget se solde toujours en excédent, et assure la vie et la vigueur aux budgets futurs, il faut qu'il ait aussi un équilibre moral. J'entends par là qu'il soit édifié suivant une répartition équitable et harmonieuse des impôts entre tous les citoyens qui peuvent contribuer aux charges publiques.

Or, à quoi bon nous dissimuler que nous sommes au point extrême de la capacité contributive de la plupart des citoyens français? Le budget de 1927 est de 39 541 443 921 francs. Il approche de 47 milliards, avec les ressources d'amortissement. Si l'on y ajoute les impositions communales et départementales, que l'on ne compte généralement pas dans les évaluations, mais que les contribuables connaissent bien, et pourcause, on arrive au total effrayant de 53 milliards environ de charges qui pèsent sur l'ensemble de la nation. Aucun pays du monde n'est aussi lourdement imposé. Comme un bon tiers au moins de ces impositions n'a été voté pour que servir en quelque sorte de couverture à des augmentations forcées de la circulation fiduciaire, c'est-à-dire à l'inflation, on ne peut envisager sans crainte une trop brusque amélioration de la monnaie, qui contracterait immédiatement le recouvrement des taxes diverses. N'oublions pas que si la crise économique actuelle ne doit avoir aucun effet, en 1927, sur la perception d'impôts directs déclarés et calculés d'après les revenus de 1926, il n'en saurait être de même en 1928, où les déclarations des particuliers risquent d'être sensiblement au-dessous des cotes actuelles. Au surplus, il faut toujours redouter les relèvements des services dans la présentation d'un budget nouveau. C'est ainsi qu'actuellement, les différents ministres envoient à leur collègue des Finances des propositions majorées de 15 à 20 p. 100 par rapport aux dotations de l'année dernière. Le spectre du déficit va-t-il de nouveau apparaître avec son cortège habituel d'inflation ou d'impôts?

A supposer que l'équilibre budgétaire soit préservé pour l'exercice présent, il y a lieu de préparer avec le plus grand soin celui de l'exercice prochain. Il ne saurait être question de demander aux contribuables des sacrifices supplémentaires. On serait pris dans un cercle vicieux : d'une part, impossibilité d'abaisser l'impôt, d'autre part, difficulté extrême de le laisser au niveau où il se trouve. C'est dans une meilleure répartition de toutes les contributions directes ou indirectes, dans la révision de textes parfois obscurs et parfois contradictoires, dans la simplification de l'assiette, dans la codification rationnelle des lois et des décrets, dans la rapidité des recouvrements, dans la collaboration de l'assujetti et de l'agent du fisc, dans

la méthode du forfait pour les arriérés, et, bien entendu, dans la pratique inflexible des économies, qu'il faut trouver les moyens d'augmenter le rendement des impôts existants et l'extinction progressive. L'amortissement de la dette publique et des pensions, dont le total général se monte actuellement à 21 726 millions, laisseront, d'autre part, au budget, le loisir, d'attendre des temps plus favorables, qui maintenant ne doivent plus guère tarder.

Nous sommes à la fin de la longue marche vers l'équilibre budgétaire, entreprise par les gouvernements, les ministres, les commissions et les assemblées depuis sept ans. Il ne s'agit de rien de moins que de rattraper et de résorber tous les déficits de 1914 à 1926, qui s'élèvent à près de 260 milliards de francs. Tâche laborieuse et pénible, certes, à laquelle devront coopérer aussi les générations futures, qui pourra être plus tard facilitée par des opérations de consolidation et de conversion volontaire, et qui déjà vient d'être clairement définie et victorieusement inaugurée par un gouvernement d'union nationale, dans la trêve des partis, et dans la paix civile. L'histoire des finances de la France depuis l'armistice, que nous avons seulement esquissée à grands traits, montre que l'équilibre budgétaire sincère, réel et stable, est à l'origine et au terme de la restauration de nos finances, et du salut de notre monnaie.

LOUIS DAUSSET

LA VIE
DE
BENJAMIN DISRAËLI

IV

LE TRÈS HONORABLE BARONNET

Le 30 août 1841, sir Robert Peel se rendit à Windsor pour baiser les mains de la Reine. Au temps de ses frivoles débuts, celle-ci avait détesté cet homme grave et timide, si différent du charmant Lord Melbourne qui la faisait vivre comme une souveraine du dix-huitième siècle. Mais elle avait maintenant épousé le beau prince Albert de Saxe-Cobourg, et Albert, austère lui-même, aimait et estimait sir Robert. Or tout ce qu'aimait Albert était admirable et la Reine accueillit cette fois le leader tory avec confiance.

Depuis plusieurs jours on faisait circuler des listes officieuses de ministres. Elles contenaient toutes le nom de Disraëli, mais Peel ne l'avait pas encore convoqué.

Bientôt il sut que son ami Lyndhurst était Lord Chancelier; Lord Stanley avait les Colonies; le duc de Buckingham les Sceaux; le jeune Gladstone le *Board of Trade*. Peu à peu tous les postes se trouvaient remplis. On ne voyait au Carlton que groupes de politiques se félicitant les uns les autres. Seul Disraëli n'avait reçu aucun message du Premier. Sir Robert allait-il abandonner un de ses meilleurs lieutenants? Cela

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars.

semblait impossible, mais si par malheur cela était, quelle déception et quel désastre! Les conservateurs au pouvoir y resteraient longtemps. Être exclu, c'était l'être pour une législature, peut-être pour deux? Tout le travail patient de quatre ans s'écroulait. Déjà, au club, il lui semblait deviner dans les regards une ironie amusée et certaines conversations cessaient quand il s'approchait. A la fin de la semaine, désespéré, il se décida à écrire à Peel.

Dear sir Robert, je me suis interdit, en un tel moment, de vous encombrer de ma personne et j'aurais continué à ne pas le faire si j'avais pu trouver quelqu'un pour vous dire mes sentiments. Je ne vais pas vous troubler par des réclamations dont vous devez être las; je ne vous dirai pas que j'ai livré depuis 1834 *quatre batailles pour votre parti, que j'ai dépensé de grandes sommes, employé mon intelligence de mon mieux pour votre propagande politique. Mais il y a dans mon cas une particularité que je ne puis passer sous silence. J'ai dû lutter contre un orage de haine et de méchanceté politique tel que peu d'hommes en ont rencontré, depuis le moment où, à l'instigation d'un membre de votre cabinet, je me suis enrôlé sous votre bannière. Et je n'ai été soutenu dans ces épreuves que par la conviction qu'un jour viendrait où l'homme le plus éminent de mon pays témoignerait publiquement qu'il avait quelque respect pour mes capacités et pour mon caractère.*

Je confesse qu'être négligé par vous en ce moment me paraît accablant et je fais appel à votre cœur, à cette justice et cette magnanimité que je sens être vos attributs caractéristiques, pour me sauver d'une intolérable humiliation. Croyez-moi, cher sir Robert, votre fidèle serviteur :

B. DISRAËLI

La nuit précédente, Mrs. Disraëli, incapable de supporter plus longtemps la tristesse de son Dizzy, avait elle-même écrit au Premier Ministre, à l'insu de son mari :

Cher sir Robert, je vous prie de ne pas m'en vouloir de cette intrusion, mais je suis accablée d'anxiété. La carrière politique de mon mari est à jamais brisée si vous ne faites pas appel à lui.... Ne détruisez pas tous ses espoirs, ne lui faites pas sentir que sa vie a été une erreur.

Puis-je rappeler ma propre activité, humble mais enthousiaste, qui s'exerça jadis en faveur du parti, ou plutôt de son admirable chef? On peut vous dire à Maidstone que moi seule y ai depensé plus de quarante mille livres.

Ne me répondez pas, car je désire qu'aucune créature humaine ne sache que je vous ai adressé cette humble pétition. Je suis comme toujours, dear sir Robert, votre très fidèle servante.

MARY-ANN DISRAËLI

Peel répondit à Disraëli par une lettre sèche dans laquelle il insistait surtout sur une phrase sans importance de la lettre de celui-ci : « depuis le jour où, à l'instigation d'un membre de votre cabinet, je me suis enrôlé sous votre bannière. » Il faisait remarquer assez aigrement qu'aucun membre de son cabinet n'avait été chargé d'une telle mission. (Disraëli n'avait jamais parlé de mission; il avait seulement voulu dire qu'il s'était attaché au parti conservateur par l'influence de Lyndhurst, membre du ministère Peel). Peel ajoutait qu'il avait à peine à sa disposition assez de postes pour ceux qui avaient déjà servi sous lui et qu'il pensait que l'insuffisance des moyens à sa disposition serait comprise par des hommes dont il aurait été fier d'avoir la collaboration et dont il ne contestait pas les qualités.

La vérité était que Peel aurait souhaité donner un poste à Disraëli, mais il avait autour de lui des collaborateurs qui ne voulaient pas de « cet aventurier, » Croker par exemple, ce Croker « plus haïssable que du veau froid », qui avait été témoin et cause de l'échec de Disraëli au temps de la fondation du journal, et Lord Stanley, qui, hautain et familier, avait déclaré que, « si ce coquin en était, il se retirerait ».

Mais Peel n'avait pu défendre Disraëli avec beaucoup d'ardeur. Les deux hommes étaient trop différents. Peel avait réuni autour de son berceau parlementaire la Fortune, la Morale, le Respect; autour du tardif baptême de Dizzy erraient sans doute les pâles Dettes, le Cynisme, la Fantaisie. Les Peel étaient célèbres pour leur bon goût. Leur maison de Londres était charmante, avec ses balcons fleuris sur la rivière, son admirable galerie de maîtres hollandais. « On dîne remarquablement bien chez vous », leur disaient les visiteurs

français. Lady Peel était belle et douce; son portrait, par Lawrence, réplique du *Chapeau de paille* de Rubens, était considéré par beaucoup d'amateurs comme le meilleur tableau du peintre. Tout ce qui touchait à Peel évoquait des idées de solidité flamande et de beauté vertueuse. Tout ce qui touchait à Dizzy semblait clinquant. Sur Lady Peel les diamants brillaient de feux sombres; sur Mrs. Dizzy les pierres les plus belles avaient l'air de verroterie. La maison de Mary-Ann, à Grosvenor Gate, était décorée avec un mauvais goût criard. Ses meubles étaient affreux et ses robes incroyables. Petits détails, mais qui ajoutaient à la méfiance du ministre. La doctrine d'ailleurs lui déplaisait autant que l'homme. Par sa naissance Peel était beaucoup plus près de l'usine que du manoir ou de la chaumière, beaucoup plus puritain que cavalier. En fait, il était un grand bourgeois. Son cœur et son esprit étaient avec l'adversaire. Il était séduit par les raisonnements des économistes, par leur aspect honnête, par les gros souliers de Bright, bien plus que par l'ironie d'un orateur trop brillant. Un homme selon son cœur était Gladstone, comme lui « Oxford à la surface et Liverpool au fond », comme lui parlementaire à vingt et un ans et sous-secrétaire d'État à vingt-cinq, ce Gladstone qui faisait une prière avant de prendre la parole, et savait enrouler autour d'une question simple de longues phrases obscures. Disraëli s'abaissait jusqu'à solliciter une place; Gladstone, quand on lui offrait un ministère, se demandait avec anxiété si la politique religieuse du cabinet lui permettait d'accepter. C'était un grand soulagement pour une âme honnête et timide comme celle de Peel que de trouver ainsi l'ambition voilée de pensées convenables. Quand Gladstone accepta enfin, Peel serra avec force les mains du jeune ministre et lui dit : « Que Dieu vous bénisse ». Comment aurait-il pu traiter ainsi le cynique Disraëli? Stanley avait raison; l'homme était impossible.

***

Le ministère formé, le Parlement se réunit; Disraëli s'y rendit avec beaucoup d'appréhension; sa situation était

difficile. Dans l'opposition le parti avait été heureux de l'employer; désormais le malheureux conservateur sans place allait être un animal solitaire. Les projets seraient défendus par les ministres. On n'attendait plus de lui que son vote, rôle pénible pour un esprit original. Sa déconvenue amusait ses ennemis; on épiait son attitude avec une curiosité malveillante. On s'attendait à ce qu'il se tournât contre le chef qui l'avait abandonné; beaucoup de conseillers perfides l'y encourageaient; les radicaux lui faisaient des avances.

Il comprit le danger. Des sentiments d'une grande violence l'animaient contre Peel. Le refus d'un poste était légitime, mais le ton du refus avait été maladroit. Quand Disraëli regardait les bancs des ministres et voyait les visages satisfaits des médiocres qui l'avaient dédaigné, il avait une furieuse envie de foncer, mais il tenait en bride cette âme trop vive. Plus que jamais il fallait de la patience. C'était aussi l'avis de la sage Mary-Ann, admirable de tendresse en ces temps durs.

La Chambre surprise vit Disraëli, ponctuel aux séances, voter pour le gouvernement avec une bonne humeur parfaite. Peel, anxieux de plaire aux libre-échangistes, supprimait du tarif douanier plus de sept cents articles et remplaçait ces recettes, perdues pour le budget, par une curieuse nouveauté, l'impôt sur le revenu. Le protectionniste Disraëli ne bronchait pas. Il se borna à prononcer un grand discours sur un sujet technique et inoffensif, les agents consulaires, discours précis, rempli de chiffres, d'anecdotes, mais si intéressant que pendant trois heures il tint silencieuse et immobile une Chambre d'abord rebelle. En le voyant négligé par Peel beaucoup avaient douté de son talent. Sa rentrée fut éclatante et d'autant plus remarquée que le sujet était peu fait pour l'aider.

Parmi les plus ardents à le féliciter fut un groupe de jeunes gens tout frais sortis de Cambridge et que les dernières élections avaient envoyés au Parlement. Cette éloquence moderne, sans clichés, les avait enchantés. Le jeune Smythe lui dit : « C'est exactement comme si vous parliez au Carlton ou à votre propre table, la voix n'est pas du tout forcée, l'élocution distincte; un peu nonchalante, toujours teintée de sarcasme. » Ils étaient charmants, ce jeune Smythe, son ami Lord Manners et tout le petit cénacle qui les entourait. Appartenant à des

familles très anciennes et très illustres, ils possédaient des châteaux de rêve suspendus dans la brume au sommet d'une colline ou cachés dans de grands parcs au milieu des arbres. Ils avaient été élevés à Eton et à Cambridge, avaient formé là de belles amitiés et construit ensemble une doctrine politique fondée sur le réveil des anciennes institutions et sur la réconciliation du peuple avec une aristocratie consciente de ses devoirs. C'était du Dizzy tout pur.

L'industrialisme qui avait pu séduire les hommes mûrs n'était pas une religion pour adolescents. Ceux-ci ont un éternel besoin de ferveur que la religion du Calicot désappointait; « achetez dans le marché le plus bas et vendez dans le plus haut », leur paraissait un évangile insuffisant. A l'anti-romantisme de 1820 succédait une réaction romantique. Ces jeunes Anglais pensaient sérieusement à ressusciter la Chevalerie, son code de l'honneur, son respect religieux de la femme. La féodalité pouvait être périmée, mais l'attitude féodale, qui considérait les hommes comme liés entre eux par des devoirs réciproques, restait la plus souhaitable. Ils regrettaient le temps où la règle de vie avait été « Noblesse oblige ». Peut-être était-il encore possible de ranimer un feu mourant.

En 1839 Lord Eglinton avait organisé un tournoi sur ses terres. Toute la noblesse d'Angleterre y était venue portant les armures des ancêtres. Une des amies de Dizzy, Lady Seymour, y avait été la Reine de beauté. Malheureusement une pluie manchesterienne avait noyé l'enthousiasme; au-dessus des costumes moyen-âgeux, des milliers de parapluies s'étaient ouverts. Le Chevalier du Lion, le Chevalier de la Tour Blanche, le Chevalier du Miroir étaient tous devenus Chevaliers de la Triste Figure. Les dieux s'étaient montrés victoriens. Mais la jeunesse résiste aux dieux. Le mouvement prenait d'autres formes sans mourir. A Oxford c'était une renaissance religieuse. La voix « merveilleusement tendre » de Newman commençait à ravir les âmes. De jeunes clercs cherchaient à rapprocher l'Église d'Angleterre des formes du catholicisme. Pendant quarante ans elle avait craint la foi plus que l'indifférence. Les jeunes hommes étaient las de ces cathédrales fermées et de ces services glacés; quelques-uns allaient jusqu'à Rome, d'autres s'efforçaient d'introduire dans leur propre Église

des rites plus chaleureux. A Cambridge les nouveaux amis de Disraëli, Lord John Manners, George Smythe, Cochrane s'étaient imposé de connaître les souffrances du peuple et d'y chercher des remèdes.

Comme tous les vrais amis ils se ressemblaient peu. Lord John Manners, esprit grave et religieux, âme pure, Lancelot égaré dans un monde de machines, regrettait de tout son cœur le temps où le monarque s'humiliait devant le Saint, où le peuple voyait dans son Roi l'oint du Seigneur, dans le noble un chef et un protecteur. Sur ces thèmes il écrivait des vers assez mauvais, mais plaisamment naïfs :

> Que périssent l'argent, le commerce et la loi!
> Mais laissez, laissez-nous notre vieille noblesse...

George Smythe était un adolescent remarquable et décevant, libertin mais sentimental, cynique mais romanesque, capable aussi bien de sacrifier ses idées à des considérations mondaines que de renoncer brusquement au monde pour un caprice de visionnaire. Étrange homme, George Smythe, à vingt ans plus désabusé qu'un vieux sage, à vingt-cinq plus fou qu'un enfant, poète sans l'ascétisme d'un poète, chasseur de dot sans goût pour l'argent, qui écrivait dans son journal : « Si vous voulez goûter la vie, il faut la boire à petites gorgées » et la buvait, lui, tout d'un trait. Disraëli admirait beaucoup George Smythe. C'était le seul homme qui ne l'ennuyât jamais. Il aimait l'amitié de Smythe pour Manners, la confiance de Manners dans les talents de Smythe, l'humilité de Smythe, si fier, quand il se comparait à Manners. Les voyant debout sur le seuil de la vie, il pensait à deux chevaliers errants dont les armes brillent au soleil.

Peel avait déçu cette jeunesse ardente. Il manquait de génie; ses lieux communs les ennuyaient à périr. L'éloquence de Disraëli les enivrait. Smythe trouvait chez Dizzy un esprit en parfaite harmonie avec le sien. Lord John était un peu plus réservé. Après la première rencontre il avait dit : « Disraëli a bien parlé, mais un peu trop bien. » Les moments de franchise l'effrayaient. Le Dizzy qui, au sortir d'une séance où il avait défendu l'Église, murmurait : « Il est curieux, Walpole, que nous venions, vous et moi, de voter pour une mythologie

défunte... » étonnait et choquait Lord John. Il était un peu surpris quand Dizzy déclarait à ces jeunes nobles qu'il n'y a pas de noblesse anglaise. « La pairie anglaise, leur disait-il, a trois origines : la spoliation de l'Église, la vente des titres par les premiers Stuart, la vente des circonscriptions dans les temps modernes. Tous vos pairs sont d'origine récente. Quand Henry VII réunit son premier Parlement, il n'y avait que vingt-neuf pairs temporels et, de ces familles, cinq seulement subsistent. » Puis il leur expliquait que le seul pedigree de longue civilisation était celui de la maison d'Israël et que sa famille était bien plus ancienne que les leurs. Smythe riait; John Manners écoutait avec un sérieux angélique.

***

Il est délicieux d'être entouré de disciples, mais le temps fuyait, irréparable. Peel était au pouvoir, plus solide que jamais. Tout chemin vers l'action utile restait fermé. « Je crois, dit Disraëli à sa femme, que c'est le moment d'imiter le vieux Talleyrand qui, quand il ne voyait pas clairement quoi faire, se mettait toujours au lit » et il décida d'aller passer un hiver à Paris. Avant de partir il fit visite à ses électeurs et leur expliqua sa conduite. Il continuerait à voter pour Peel par discipline de parti, sauf pourtant dans le cas où le Premier trahirait les agriculteurs.

Il s'installa avec Mary-Ann à l'Hôtel de l'Europe, rue de Rivoli. Il était recommandé par d'Orsay à sa sœur Grammont, qui les accueillit, lui et sa femme, très cordialement. Elle recevait, trois fois par semaine, dans une petite maison du faubourg Saint-Honoré bourrée de vieux meubles et de tableaux. On y rencontrait Eugène Sûe, « le seul écrivain, nota Disraëli, qui fût reçu dans le monde ». Mesdemoiselles de Grammont, qui étaient fort jolies, passaient le début de la soirée avec leurs hôtes, mais à dix heures embrassaient leur mère et allaient se coucher.

Tout de suite les Disraëli furent invités par madame Baudrand, la femme du général Baudrand, aide-de-camp du Roi, ravissante Anglaise, assez jeune pour être la fille de son mari. Là ils rencontrèrent les ménages anglo-français de Paris,

les Lamartine, les Odilon Barrot, les Tocqueville. Le général Baudrand se chargea de prévenir le Roi que M. Disraëli, membre du Parlement, aimerait à exposer à Sa Majesté quelques idées sur l'état des partis en Angleterre, idées qui, si on en comprenait la valeur, pourraient exercer une importante influence sur la politique des deux pays.

Le Roi le reçut à Saint-Cloud et trouva curieux ce visage spirituel et triste, ombragé de grandes boucles noires; Disraëli l'intéressa, lui plut et fut invité à revenir. Il devint un familier du palais. La Reine, madame Adélaïde, la duchesse de Nemours, s'asseyaient autour d'une table et travaillaient. On passait des glaces; le Roi emmenait Disraëli dans une chambre voisine et parlait avec lui tantôt de politique, tantôt de sa jeunesse, de ses étranges aventures, de la dure vie qu'il avait menée. « Ah! mister Disraëli, *mine has been a life of great vicissitude!* » Il aimait beaucoup à parler anglais; il avait un léger accent américain. Il disait à Disraëli que lui seul savait gouverner les Français : « La seule façon de tenir ce peuple est de lui rendre la main complètement et de bien savoir quand on veut l'arrêter. » Cette intimité avec un Roi si parfaitement intelligent enivrait Disraëli. Un de ses rêves d'enfant était réalisé. Tout au plus était-il d'accord avec le général Baudrand, pour trouver le Roi un peu trop familier. Aux grands dîners, dans la galerie de Diane, Louis-Philippe se faisait apporter un jambon et découpait des tranches minces comme du papier qu'il envoyait à ses hôtes favoris. Il était très fier de ce talent et expliquait à Disraëli qu'il l'avait acquis, étant exilé, du garçon d'un restaurant anglais où il dînait pour neuf pence. Les rois des romans de Disraëli avaient un goût plus vif du décor.

V

JEUNE ANGLETERRE

« Et qu'est-ce que vous ferez du Graal quand vous l'aurez trouvé ? »
(*Jowett à Rossetti.*)

Manners et Smythe, ayant longuement examiné la situation politique, jugèrent que le seul moyen de rester fidèles à eux-

mêmes était de former un parti, si petit qu'il fût. Mais il leur fallait un chef qui eût de l'expérience. Pourquoi pas Disraëli qui semblait disponible? Smythe et son ami Cochrane (qu'on appelait familièrement Kok) allèrent voir Dizzy à Paris; ils l'y trouvèrent triomphant, jouissant comme un enfant de ses succès et de son antichambre pleine de ministres. A l'approche de la quarantaine il conservait l'agréable faculté d'être ébloui par son propre éclat. « Enfermé avec Louis-Philippe à Saint-Cloud, écrivit Smythe à Manners, il se voit déjà fondateur d'une nouvelle dynastie, avec ses accroche-cœurs à la Manfred gravés sur la monnaie du royaume. »

Il les accueillit avec enthousiasme. Une entente secrète entre des députés qui prendraient l'engagement de voter toujours ensemble et d'accepter les décisions de la majorité du groupe, était faite pour plaire à l'amateur de conspirations. Tout de suite il vit le groupe élargi, un parti de cinquante, de soixante membres; Peel combattu, inquiet, humilié.

On dîna ensemble à la campagne, dans la plaine Monceau, au Rocher de Cancale; on redescendit dans Paris, on discuta longtemps en tournant autour de la place Vendôme et un accord fut conclu.

Kok était un peu moins content de Dizzy que n'était Smythe. Il le trouvait trop calculateur, trop ambitieux. Il lui reprochait d'avoir trop d'esprit et de manquer d'humour, c'est-à-dire d'esprit contre soi. Manners aussi, quand on le mit au courant, se montra un peu inquiet. Poursuivaient-ils tous bien le même objet? Disraëli pensait surtout à combattre le gouvernement; les disciples ne voulaient que réunir des amis par un lien de sympathie. Ils jugeaient folles les vastes combinaisons de Dizzy. Renverser Peel? D'abord c'était impossible; le Premier ministre avait derrière lui une immense majorité. Et puis était-ce souhaitable? Dès que leur petit groupe deviendrait un vrai parti, obligé de sacrifier son idéal à des intrigues politiques, la jalousie viendrait les séparer, et le beau jouet serait brisé. « Si je pouvais être sûr, écrivait John Manners, que Disraëli croit tout ce qu'il dit je serais plus heureux. Ses vues historiques sont les miennes, mais y croit-il? »

En matière de religion, Manners était exigeant parce qu'il

était croyant, mais après quelques conversations avec Disraëli il fut convaincu que celui-ci était fortement attaché à un Oxfordisme modéré, c'est-à-dire à une Église d'Angleterre devenant plus romantique sans devenir romaine. Le cynique Smythe écoutait avec amusement les conversations religieuses de ses deux amis. Leurs points de vue étaient si différents qu'aucun des deux n'apercevait même les différences. Pour Dizzy l'Église d'Angleterre était une grande force historique qu'il fallait respecter et maintenir, mais l'idée qu'on pût attacher une importance quelconque à la lettre des doctrines ne l'effleurait même pas. Pour John Manners la foi était une nécessité si évidente que l'idée qu'un homme pût vivre sans une certitude sur tous les points de la doctrine était à peu près inconcevable. Smythe, très clairvoyant, écrivait : « L'attachement de Disraëli à un Oxfordisme modéré ressemble à celui de Bonaparte pour un Mahométanisme modéré. »

***

Dès le retour de Dizzy à Londres, le groupe agit. Les quatre initiés s'étaient assis ensemble derrière Peel, échangeaient toutes leurs impressions de séance et n'hésitaient pas à voter contre le ministère quand son attitude était contraire aux principes de la Jeune Angleterre. Ainsi ils votèrent avec les radicaux la loi sur la protection des enfants (qui travaillaient alors souvent douze heures par jour) et refusèrent de voter des mesures de répression en Irlande. Dans ces cas ils se détachaient du parti avec solennité et l'un d'eux exposait la doctrine du conservatisme populaire.

Rien ne pouvait agacer Peel davantage que cette rébellion méthodique et fondée sur une doctrine. Homme autoritaire, habitué à être obéi aveuglément, il avait toujours mené ses partisans avec une froideur impatiente. Quand un d'eux venait lui dire timidement : « Je crois que je devrais prendre la parole... », il répondait sèchement : « Croyez-vous? » Même au conseil de cabinet, si un de ses collègues se permettait de n'être pas de son avis, il prenait un journal et boudait. « Mais il me chasserait d'un coup de pied si j'osais lui parler », disait un de ses ministres. L'opposition de trois enfants et d'un

romancier l'exaspéra. Naturellement il attribuait toute l'intrigue à Disraëli et se mit à traiter celui-ci comme un chien. En pleine séance, aux questions les plus inoffensives il lui répondit avec une brièveté cassante que Disraëli souligna : « Le Très Honorable Baronnet, avec cette courtoisie dont il réserve le monopole à ses amis.... » Les tories, si souvent malmenés, sourirent derrière leurs mains, en baissant les yeux.

Un des Ministres, sir James Graham, écrivit à Croker :

Quant à la Jeune Angleterre, c'est Disraëli, le plus adroit d'entre eux qui fait mouvoir les marionnettes. C'est à mon avis un homme sans principes et désappointé qui, en désespoir de cause, essaie de l'intimidation. Je crois avec vous qu'ils reviendront tous à leur mangeoire après s'être bien cabrés et avoir fait quelques sauts de mouton. Un coup de fouet ou deux, bien appliqués, peuvent hâter et assurer leur retour. Disraëli seul est nuisible et, avec lui, je n'ai aucun désir d'accord. S'il était chassé dans les rangs de nos ennemis avoués, cela vaudrait bien mieux pour le parti.

La Reine elle-même, profondément attachée maintenant à son cher sir Robert, écrivait avec indignation à son oncle, le roi des Belges, que « par la faute d'une bande de jeunes fous » elle avait failli perdre son Ministre. Peel se rangea à l'avis de Graham et de Croker et décida d'éliminer Disraëli du parti; isolé, il perdrait son siège aux élections suivantes et on en serait débarrassé. A la réunion plénière des conservateurs on ne le convoqua pas. Il demanda au Ministre si c'était un oubli ou une exclusion. Il lui fut répondu que l'omission était voulue et que son attitude depuis quelques mois suffisait à l'expliquer.

Le public commençait à connaître l'existence de la Jeune Angleterre. Cette clique de jeunes gentilshommes en gilet blanc, qui écrivaient de mauvais vers, parlaient de chevaliers, de donjons, de seigneurs et prétendaient conquérir les ouvriers par ces parades féodales, amusait beaucoup John Bull. Punch publia des *Vers à un juge, par un condamné Jeune Angleterre,* qui demandait à être attaché au cul d'une charrette et bien fouetté afin de ressusciter un bon vieux châtiment anglais. Mais tout le monde ne riait pas. Les quatre amis firent

ensemble un voyage à Manchester et un auditoire ouvrier les accueillit bien. Manners et Smythe eurent de longues conversations avec des manufacturiers et reconnurent que, s'il existait des industriels durs et avides, beaucoup d'entre eux étaient humains. Là étaient les éléments d'une féodalité nouvelle, si elle savait reconnaître ses devoirs. Il était plat et maladroit de déclamer contre l'industrie. Il fallait gagner la jeunesse industrielle au conservatisme populaire.

Aux vacances tous se retrouvaient dans l'une ou l'autre de leurs grandes maisons. Disraëli aimait ces réunions. Son entente avec les jeunes gens était plus parfaite que jamais. Il y avait entre eux et lui un lien fort qui était un commun amour du romanesque, l'idée que la vie n'est pas seulement une lutte assez basse d'intérêts et de besoins, mais qu'on y peut maintenir des amitiés passionnées, des fidélités absurdes et nobles, le goût de la beauté. John Manners, depuis qu'il avait reconnu chez Disraëli ces sentiments et éprouvé leur pureté lui était plus attaché encore que les deux autres. Tous trois lui écrivaient : « Cher Cid et Capitaine. » Pour lui, quand il était avec eux, il retrouvait sa jeunesse, mais avec une liberté due à la naissance et qu'il n'avait jamais connue. Le cynisme de surface que lui avait imposé la dureté de la vie, fondait. Il était reconnaissant à ses amis d'être si semblables à ses rêves.

Une fois de plus un sentiment fort lui inspira le désir d'écrire. Il rêva d'un roman dont Smythe, Manners, leurs amis seraient les héros, roman qui serait en même temps un acte politique, qui montrerait la médiocrité des partis tels qu'ils existaient et le rôle possible d'une foi conservatrice. Sous les ombrages de leurs grands parcs, il parlait de ses projets avec ses alliés. Il en vint à imaginer une trilogie de l'Angleterre moderne : l'Aristocratie, le Peuple, l'Église. La fiction reprenait possession de lui; la politique réelle reculait. Il s'enferma à Bradenham et se mit au travail. Mais, connaissant maintenant les oscillations de sa nature, il dit : « Je veux faire table rase pour janvier, si je puis, car l'action et le rêve ne se peuvent mêler. »

***

Coup sur coup, en 1844 et 1845, Disraëli publia les deux premiers volumes de la trilogie « Jeune Angleterre », *Coningsby et Sybil.*

Coningsby ou la Nouvelle Génération était à la fois le roman de ses amis, une satire du monde politique et un moyen pour Disraëli de se préciser à lui-même sa doctrine à travers une fiction. Smythe avait servi de modèle pour le héros, Coningsby; Manners et Cochrane étaient peints à ses côtés. Il les montrait d'abord à Eton, à Cambridge, désappointés par la platitude des idées de leur temps, méprisant également politiciens whigs et politiciens tories, les conservateurs qui ne veulent rien conserver et les libéraux qui haïssent la liberté. « Un gouvernement conservateur? Ah! oui, des actes whigs et des principes tories. » Coningsby, à la recherche d'une doctrine, rencontrait un mystérieux personnage, Sidonia, qui lui expliquait enfin le monde. Sidonia est un Juif d'origine espagnole, de fortune royale, qui est un mélange de Disraëli et de Rothschild ou, plus exactement, qui est ce que Disraëli aurait voulu être ou ce qu'il aurait voulu que fût Rothschild. Ses phrases sont brèves, son élocution parfaite. Il résout en quelques mots les problèmes les plus difficiles, avec un calme presque inhumain. Si on peut lui faire un reproche, c'est de manquer de sérieux. Sur ses discours les plus graves flotte un léger esprit de moquerie. Il passe de la gravité la plus profonde à une sorte de sarcasme poignant. Mais cet apparent manque de sérieux est compensé par une extrême liberté d'esprit qui en est peut-être la conséquence.

Ce que Sidonia enseigne à Coningsby, c'est la foi dans l'individu de génie. « Mais, en face d'une vaste opinion publique, qu'est un homme isolé? demande Coningsby. — Divin, répond Sidonia. — Et quel but doit poursuivre la jeunesse? — Elle doit chercher à retrouver une forme de gouvernement qui puisse être aimée et non supportée. Elle doit comprendre que seule l'Imagination conduit les hommes. Elle doit avoir l'ambition héroïque, sentiment sans lequel aucun État n'est solide, sans lequel la vie politique est un rôti

sans sel, la Couronne un ornement, l'Église une administration et la Constitution un rêve.

Le livre se termine au moment de l'entrée de Coningsby au Parlement. Il enchanta la Jeune Angleterre; il était son épopée.

Sybil ou les Deux Nations ne fut pas moins remarquable. Les deux nations sont les Riches et les Pauvres. Le livre devait faire connaître aux Anglais ce qu'était vraiment la vie de leurs pauvres. Disraëli y peignait la misère des villages, celle des villes ouvrières, celle des mines. L'intrigue était mélodramatique mais les tableaux de vie populaire exacts et touchants, sans être exagérés. On les sentait peints avec sympathie, mais aussi avec honnêteté. Dans aucun de ses livres Disraëli n'avait été plus grave. Pour parler du peuple, il cessait d'être ironique et c'était avec une ardeur vraie qu'il terminait par une sorte d'acte de foi qui confiait à la jeune élite le soin de chercher des remèdes à tant de misères, le peuple étant impuissant s'il ne combat sous ses chefs naturels. « Ma prière, c'est que nous puissions vivre assez pour voir l'Angleterre posséder une fois de plus une libre monarchie, un peuple prospère; ma conviction est que ces grandes conséquences ne peuvent être amenées que par l'énergie et le dévouement de notre jeunesse. Nous vivons dans un âge où être jeune et être indifférent ne peuvent plus longtemps être synonymes. Nous devons nous préparer pour l'heure qui vient.... »

Sur la page de garde de *Sybil* on lisait : « Je voudrais dédier ce volume à une femme que sa belle âme et sa noble nature ont toujours portée à sympathiser avec ceux qui souffrent, dont la douce voix a souvent encouragé, dont le goût et le jugement ont toujours guidé l'auteur de ces pages, au plus sévère des critiques, — à la plus parfaite des épouses. »

VI

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Disraëli avait coutume de dire qu'après la publication d'un livre son esprit faisait toujours un bond. Le roman était pour lui une méthode d'analyse, un essai d'attitude, et comme la

« répétition » d'une politique. « La poésie est la soupape de sûreté de mon esprit, mais je désire faire ce que j'ai imaginé. » Ayant exprimé, par Coningsby et Sybil, le côté idéal de sa politique, il revint à l'action avec plaisir. Malheureusement, la Jeune Angleterre était un sentiment, non un programme, et jamais les gentlemen hauts en couleur et bien en chair qui siégeaient autour de lui n'auraient pu être amenés à prendre au sérieux toute la doctrine. Il fallait maintenant faire le point et naviguer dans le réel. Où en était l'Angleterre politique?

La Chambre des Communes était plus que jamais dominée par sir Robert Peel, et sir Robert Peel désirait en finir avec le gouvernement de parti. Conscient de sa force, il se croyait capable de s'imposer à l'admiration de ses adversaires comme à celle de ses partisans. Certain de sa vertu, il en venait à considérer l'opposition comme un péché. Il était atteint d'ambition à forme morale, la plus grave des maladies politiques, et l'une de celles qui ne pardonnent pas.

Vers ce temps-là Disraëli répétait volontiers une maxime du cardinal de Retz : « Il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif et le chef-d'œuvre de la bonne conduite est de connaître et de choisir ce moment. » Après une attentive analyse de l'atmosphère parlementaire, il pensa que le moment décisif était arrivé. Après de longues et patientes observations son diagnostic sur Peel était maintenant clair. Comme tous les hommes intelligents qui ne sont pas du tout créateurs, sir Robert avait une dangereuse sympathie pour les créations des autres. Incapable de former un système, il se jetait sur ceux qu'il rencontrait avec un appétit vorace et les appliquait avec plus de rigueur que n'eussent fait leurs inventeurs. Ainsi, par un curieux détour, la stabilité même de son esprit faisait de lui le plus instable des chefs. Il défendait une politique bien au delà du moment où il eût été sage de transiger, puis, comprenant brusquement les objections de ses adversaires, devenait pour la politique opposée un défenseur intransigeant. C'était ainsi qu'après avoir combattu avec une âpreté presque cruelle Canning, qui voulait émanciper les catholiques, il était devenu, après la mort de Canning, l'émancipateur des catholiques. C'était ainsi que maintenant, élu par des gentils-

hommes campagnards pour défendre une politique douanière, il se jetait à corps-perdu dans le libre-échangisme. C'était ainsi que toujours, au moment où il était le plus certain de sa bonne foi et de son courage intellectuel, il apparaissait aux autres comme un transfuge. Disraëli aperçut la direction dans laquelle il convenait de pousser l'attaque et engagea celle-ci à fond.

La première escarmouche fut amenée par une riposte de Peel. Disraëli venait de conclure quelques observations en priant le ministre de ne pas y voir un acte d'hostilité, mais au contraire de franchise amicale. Peel se leva et, avec un mépris tranchant, cita, tourné vers Disraëli, des vers de son illustre prédécesseur Canning :

> Donnez-moi l'ennemi déclaré, le lutteur
> Qui vient tout droit à moi; je combattrai sans peur.
> Mais de tous les maux, Ciel, qu'engendre ta colère,
> J'en crains un seulement et c'est l'ami sincère.

Citation imprudente de la part d'un homme qui avait joué près de Canning ce rôle précisément de l'ami dangereux, certains disaient perfide. On se regarda; on épia Disraëli; il ne répondit pas. Quelques jours plus tard il se leva de nouveau pour protester contre le système qui consistait à faire appel au loyalisme des tories pour leur faire voter des mesures whig. « Le Très Honorable Gentleman, dit-il, a surpris les whigs au bain et il a emporté leurs vêtements. Il les a laissés en pleine jouissance de leur position libérale et il est lui-même un strict conservateur, sous leurs habits. » Toute la Chambre rit et applaudit. Avec un sérieux impassible, Disraëli continua : « Si le Très Honorable Gentleman peut parfois trouver utile de réprimander un de ses partisans, peut-être le méritons-nous. Pour moi je suis tout prêt à m'incliner sous sa baguette, mais vraiment si le Très Honorable Gentleman, au lieu de recourir au blâme, s'en tenait aux citations, il peut être certain que ce serait l'arme la plus sûre. C'en est une qu'il manie toujours de main de maître et quand il fait appel à une autorité quelconque, en prose ou en vers, il est sûr du succès, d'une part parce qu'il ne cite jamais un passage qui n'ait été, dans le passé, approuvé par le Parlement; ensuite et surtout

parce que ses citations sont si heureuses. Le Très Honorable Gentleman sait ce que vaut, dans un débat, l'introduction d'un grand nom, combien son effet est important et parfois comme électrique. Il ne fait jamais appel à un auteur qui ne soit grand, qui ne soit aimé, Canning par exemple. Voilà un nom qui ne sera jamais cité, j'en suis sûr, à la Chambre des Communes, sans soulever une émotion. Nous admirons tous son génie. Nous déplorons tous, ou presque tous, sa fin prématurée, et nous sympathisons tous avec lui dans sa lutte avec le préjugé régnant et la sublime médiocrité, avec les ennemis avoués et les amis sincères. Le Très Honorable Gentleman peut être sûr qu'une citation venant d'un tel auteur produira toujours son effet. Quelques vers, par exemple, écrits par Mr Canning sur l'amitié, et cités par le Très Honorable Gentleman. Le thème, le poète, l'orateur, quelle heureuse combinaison! (*Longues et bruyantes acclamations*). Son effet, dans un débat, doit être accablant, et je suis certain que, si elle m'était adressée, tout ce qu'il me resterait à faire serait de féliciter publiquement le Très Honorable Gentleman, non seulement pour son excellente mémoire, mais sur sa courageuse conscience. »

Ces phrases envenimées et légères avaient été lancées avec un art prodigieux. D'abord une feinte humilité, une voix basse et monotone, une préparation lente. Soudain le « Canning par exemple... », donnant à tous ses auditeurs le plaisir de prévoir l'attaque, celle-ci arrivant d'autant plus irrésistible qu'elle était masquée par la perfection de la forme et par la douceur insinuante de la voix. L'effet fut prodigieux, l'enthousiasme si vif qu'un ministre qui s'était levé pour répondre dut rester longtemps silencieux. Peel, tête basse, très pâle, respirait difficilement. Seul Disraëli restait indifférent, comme si les passions humaines n'avaient sur lui aucun pouvoir. « La scène vous aurait fait pleurer de plaisir » écrivit Smythe à Mary-Ann. A Bradenham, le vieux père aveugle, assis près de Sarah, répétait : « Le thème, le poète, l'orateur, quelle heureuse combinaison! »

Peel sentit passer la tempête. C'était un homme sensible et accoutumé au respect. Il eut grand peine à se contenir. Quoi, la Chambre supportait que le plus grand des parlementaires

fût ainsi traité par un insolent? Et quelle injustice.... Canning? Mais oui, il avait aimé Canning, les circonstances étaient compliquées, les torts partagés, comme toujours. Il essaya d'expliquer, mais trouva un auditoire hostile. Par un mouvement subtil de l'humeur, il se piqua d'hostilité violente à ces intérêts agricoles qui l'avaient mis au pouvoir. Le budget ayant donné un excédent, beaucoup de conservateurs demandaient que ce surplus servît à secourir les fermiers. Peel fit refuser par un de ses ministres, sans même se donner la peine de répondre lui-même. Maintenant la Chambre attendait, avec une impatience à la fois anxieuse et agréable, que Disraëli prit la parole; c'était un spectacle douloureux que de voir pâlir et frémir le noble visage de sir Robert, mais c'était pourtant un spectacle souhaité. Ainsi quand un bel animal de combat entre dans l'arène, le poil brillant de force et de santé, le public déjà souffre et jouit des banderilles qui le rendront furieux.

Cette fois Disraëli s'adressa à ses amis protectionnistes et les gourmanda ironiquement. Pourquoi ces plaintes déraisonnables sur la conduite du Premier? « Certes, il y a une différence entre l'attitude du Très Honorable Gentleman comme leader de l'opposition et comme ministre de la Couronne. Mais cela, c'est l'éternelle histoire. Il ne faut pas trop s'étonner du contraste entre les brèves heures de la conquête et les longues années de possession. Il est trop vrai que le Très Honorable Gentleman a changé. Je me souviens de ce discours sur la protection. C'était le meilleur discours que j'aie entendu. C'était une grande chose que d'écouter le Très Honorable Gentleman dire : « J'aimerais mieux être le chef des gentlemen anglais que de posséder la confiance des souverains.... » C'était une grande chose. Maintenant nous n'entendons plus beaucoup parler des gentlemen anglais. Mais quoi? Ils ont les plaisirs du souvenir, les charmes des réminiscences. Ils ont été son premier amour, et s'il ne s'agenouille plus maintenant devant eux comme dans les heures de passion, ils peuvent se rappeler le passé. Rien n'est plus inutile, plus malheureux, que ces scènes de récriminations et de reproches. Nous savons tous qu'en pareil cas, quand l'objet aimé a cessé de plaire, il est vain de faire appel aux sentiments. Vous savez que ce

que je dis est vrai. Tout homme, ou presque, a passé par là. Mes honorables amis se plaignent du Très Honorable Gentleman. Le Très Honorable Gentleman fait ce qu'il peut pour les calmer. Quelquefois il se réfugie dans un silence arrogant; quelquefois il les traite avec une froideur obstinée. S'ils connaissaient un peu la nature humaine, ils comprendraient et se tairaient. Mais ils refusent de se taire. Et qu'arrive-t-il? Qu'arrive-t-il toujours en semblables circonstances? Le Très Honorable Gentleman, obligé à regret d'agir, envoie son valet dire avec beaucoup de grâce : « Nous ne pouvons tolérer ces gémissements devant notre porte. » Tel est exactement, Sir, le cas de l'Agriculture, cette beauté que tout le monde a courtisée et qu'un amant vient de trahir. »

Il est impossible de donner une idée de l'effet produit. Le ton y ajoutait beaucoup. Tout était dit d'une voix basse et monotone qui se taisait quand les applaudissements et les rires devenaient trop forts, puis reprenait toujours semblable, sans effort apparent, comme un courant continu d'humour et de blâme qui tombait goutte à goutte sur la forme massive du ministre. La Chambre était à la fois ravie et honteuse; effrayée de la puissance de l'homme qu'elle osait braver, elle applaudissait sans le regarder. Peel tirait son chapeau sur les yeux et ne pouvait cacher des mouvements nerveux, et Lord John Russell murmurait : « Tout cela est vrai », et même le sauvage Ellice riait et Macaulay semblait heureux.

Les vacances parlementaires vinrent heureusement donner un peu de répit à sir Robert. Il eut plaisir à retrouver sa famille à la campagne; ce ministre sévère était le plus tendre des maris et des pères. Sans doute Disraëli qui éprouvait lui-même si fort tous les sentiments domestiques aurait-il eu pitié s'il avait pu lire les lettres que recevait lady Peel « *My own dearest love*, je ne puis supporter plus longtemps cette séparation. Une sorte de lassitude et de langueur me déprime. Rentrer vers deux ou trois heures du matin, dans une maison désolée, trouver notre chambre, avec votre table à coiffer et vos flacons, la nursery abandonnée, tous les salons silencieux et inoccupés, c'en est quelquefois plus que je ne puis supporter.... Dites à la petite Julia que j'ai sa montre, que je la remonte tous les soirs et la surveille. » Mais la face éclairée des

hommes reste presque toujours cachée à ceux qui ne les connaissent que dans la vie publique. Peel et Disraëli s'affrontaient, tous deux injustes, tous deux estimables, tous deux fermés. Deux chevaliers masqués combattaient; leurs lances ne rencontraient plus que le métal; jamais plus, pour l'un ni pour l'autre, la visière ne devait être soulevée.

Loin du Parlement, Peel reprit confiance. Près de sa charmante femme, dans son beau château de Drayton, il retrouvait un monde harmonieux dont il était maître absolu, une atmosphère de confiance et de louanges dans laquelle l'espoir se reformait. En somme la session s'était achevée sans défaite et le laissait aussi puissant que jamais. Les whigs n'ayant pas de majorité pour gouverner eux-mêmes avaient intérêt à le soutenir; sans doute les gentilshommes campagnards le haïssaient maintenant mais ils continueraient à le craindre et le serviraient comme des moutons. Il avait perdu leur cœur, non leur vote. Cobden disait encore que « ni le Grand Turc, ni l'empereur de Russie, n'avaient plus de pouvoir que Peel ». Vu avec le recul de la solitude, le petit Disraëli semblait un moucheron à ce lion.

Cependant le mois de juillet était pluvieux et la pluie, qui avait noyé le tournoi d'Eglinton, formait lentement le torrent qui allait balayer Peel.

***

A Dizzy, qui demandait des nouvelles de la récolte, Sarah répondit : « Il pleut tellement qu'une colombe ne trouverait pas un coin sec dans ce déluge. La récolte sera très mauvaise. » Au mois d'août Peel apprit qu'une maladie s'était attaquée aux pommes de terre. La crainte de voir l'Angleterre affamée coïncidait si bien avec les théories libre-échangistes auxquelles ses sentiments l'attachaient de plus en plus qu'il s'y abandonna avec passion. Tout de suite il employa le mot de « famine ». Pas de pommes de terre, donc famine en Irlande; pas de blé en Angleterre pour venir en aide à l'Irlande, donc pas d'autre solution que de supprimer les droits sur les blés et d'autoriser enfin la libre entrée de la nourriture. Oui, il fallait ouvrir les

ports, supprimer ces droits monstrueux. Qu'allait dire le Parti? Ne crierait-il pas encore à la trahison? Peu importait; Peel avait soif de martyre. Codben et Bright l'approuveraient. Disraëli ferait un discours sarcastique dont la Chambre s'amuserait une heure, mais Peel serait devant la postérité l'homme bienfaisant qui a sacrifié les intérêts d'un parti à ceux du pays.

Bientôt Londres apprit que quatre conseils de cabinet avaient été convoqués la même semaine; que Peel rejetant les doctrines qui lui avaient valu le pouvoir, voulait supprimer les droits sur les blés; que Lord Stanley avait menacé de donner sa démission; que le gouvernement était plus malade encore que les pommes de terre. La panique de Peel surprenait tout le monde. Lord Stanley disait qu'il ne comprenait pas; on ne saurait rien de certain sur la récolte avant deux mois; l'entrée des blés ne nourrirait pas les Irlandais qui n'avaient pas un penny pour en acheter. D'ailleurs Peel parlait de maintenir des droits modérés pendant trois ans et dans trois ans, la famine serait loin. Le Premier répondit que la crise était mondiale, que toutes les nations interdisaient déjà l'exportation de nourriture. « Alors, dit Stanley, s'il n'y a rien à importer, pourquoi changer toute la politique douanière du pays? » Mais il ne voyait pas que la décision était sentimentale et non rationnelle. Dans l'émoi général les gens demandaient : « Que pense le Duc? » Le Duc n'aimait pas cette aventure. Il disait : « Les pommes de terre pourries ont fait tout le mal; elles ont mis Peel dans sa damnée terreur. » Et il grognait : « Jamais vu un homme dans un pareil état de panique. » Mais le Duc, de plus en plus figé dans sa flexible rigidité, mettait son point d'honneur à obéir aux ordres quels qu'ils fussent, et se tenait prêt à commander une fois encore : « My lords, demi-tour à droite! Marche! » Disraëli apprit les nouvelles alors qu'il faisait un nouveau séjour à Paris et pensa : « Ces pommes de terre pourries vont changer le sort du monde. » Thiers lui dit : « Si c'est une vraie famine, Peel est un grand homme. Si c'est une fausse famine, il sera ridicule. »

Quand la décision fut définitive, Stanley se retira; tous les ministres le suivirent. La Reine appela Lord John Russell

qui rendit aussitôt à Peel la coupe empoisonnée que celui-ci lui tendait. Mais Peel trouvait bon goût à la ciguë. Il dit à la Reine : « Je serai votre ministre quoi qu'il arrive. » A un ami, il écrivit : « C'est un étrange rêve ; je me sens comme un homme qui revient à la vie. » Ce que d'autres appelaient trahison était à ses yeux pieuse conversion. La Reine, le prince Albert, ardents libre-échangistes, lui répétaient qu'il sauvait le pays. Il se savait invincible puisque personne ne voulait le remplacer. Tout irait bien. Comme Ulysse, il était le seul qui pût tendre cet arc.

Le Parlement rentra. Aux Lords, un parti protectionniste dirigé par Stanley s'était formé contre Peel. Croker, qui avait été faire une enquête en Irlande, avertit son chef que, comme avait dit Thiers, c'était une fausse famine. John Manners écrivit à Disraëli : « La famine est une histoire à dormir debout et les perspectives de récolte pour l'an prochain sont admirables. » Mais l'Irlande n'avait pas plus de rapports avec la décision de Peel que le Kamchatka. Il faisait sa crise intellectuelle et rien n'aurait pu l'arrêter.

Dès la première séance il informa le parti que toutes ses idées économiques étaient changées. Les gentilshommes campagnards écoutèrent avec horreur ses déclarations, mais elles étaient prononcées sur un ton d'autorité tel qu'on n'entendait pas même un murmure. D'ailleurs, dans cette marche au martyre, le Premier Ministre gardait toute sa maîtrise de tacticien. Un jour Gladstone, se levant pour parler, avait demandé à voix basse à Sir Robert : « Serai-je bref et précis? — Non, avait répondu le Chef, soyez long et diffus. » Ce fut cette méthode qu'il appliqua lui-même en cette difficile séance. A une Chambre étonnée il parla sans fin du prix du lin, du prix de la laine, intercala une dissertation sur le lard, une autre sur les contrats de bœuf salé pour la marine, et tout cela était si banal, si terne, que l'auditoire, voyant la forme familière de Sir Robert debout devant sa boîte rouge et en face de lui la face désolée de Sir John, comme toujours à demi dissimulée sous son chapeau à larges bords, se demandait si tout ce drame n'était pas un rêve. Tel était l'art de ce maître en débats parlementaires qui savait l'importance, en certains cas, d'abaisser le ton du débat, de lui donner un air de peti-

tesse et, comme disait Disraëli, de remonter de la machine à vapeur à la bouilloire.

Il semblait que le rideau, malgré tout, allait tomber sur un succès gouvernemental quand Disraëli se leva. Après quelques phrases sur le ton du Premier Ministre, ton insupportable de la part d'un homme qui venait annoncer le renversement total de sa politique, il continua de sa voix égale, les pouces dans les entournures de son gilet : « Sir, il est difficile de trouver dans l'histoire un parallèle à la position du Très Honorable Gentleman. Le seul auquel je puisse penser est un incident de la dernière guerre du Levant. Je me souviens qu'au temps de cette grande lutte et quand l'existence de l'Empire Ottoman était en question, le Sultan fit construire une immense flotte pour défendre son Empire. Les équipages furent composés d'hommes d'élite, des officiers les meilleurs qu'on pût trouver et tous, hommes et officiers, furent récompensés avant la bataille. Jamais une si belle expédition n'avait quitté les Dardanelles depuis les jours du grand Soliman. Le Sultan en personne assista au départ; tous les muftis prièrent pour l'expédition comme tous les muftis, chez nous, ont prié pour le succès des dernières élections. La flotte partit, mais quelle fut la consternation du Sultan quand il vit que le Grand Amiral gouvernait tout droit vers les ports de l'ennemi! Sir, le Grand Amiral, en cette occasion, fut très diffamé. Lui aussi on l'appela un traître et lui aussi se il justifia. « Il est vrai, dit-il, que je me suis placé à la tête de » cette vaillante Armada, il est vrai que mon souverain » m'a embrassé, il est vrai que tous les muftis de l'Empire » ont prié pour le succès de l'expédition, mais je n'aime pas » la guerre, je ne vois aucune raison pour prolonger cette » lutte et mon seul objet, en acceptant le commandement, » était de terminer la campagne en trahissant promptement » mon maître. » (*Formidables acclamations tories*).

Politique libre-échangiste ou politique protectrice, Disraëli admettait fort bien qu'on préférât l'une ou l'autre, mais ce qui était inadmissible, c'était qu'un Parlement élu pour faire l'une se glorifiât de faire l'autre, c'était qu'un homme désigné à son souverain par la confiance d'un parti vînt dire que la confiance de ce souverain lui permettait de mépriser

ce parti, et qu'il se souciait peu du jugement de la Chambre, étant sûr de celui de la postérité.

Les acclamations durèrent plusieurs minutes et elles n'allaient plus seulement à l'artiste, à l'orateur; l'homme d'État avait trouvé le terrain solide. Dès la fin de la séance les gentilshommes campagnards entourèrent Disraëli et parlèrent de la formation d'un parti protectionniste aux Communes, pour résister au Premier Ministre.

***

Depuis trois ans déjà, Disraëli voyait beaucoup un membre du Parlement bien différent de lui-même, Lord George Bentinck, fils du duc de Portland. Lord George Bentinck était surtout connu comme le propriétaire de l'une des plus belles écuries de course du royaume. Dictateur du monde des courses, il en avait chassé les jockeys malhonnêtes. Il y était justement respecté. Malgré sa sévérité qui était grande, ses palefreniers l'adoraient. Ils appréciaient sa parfaite franchise et la force de son amour pour les chevaux. Tout cheval sorti d'un de ses produits, fût-ce à la seconde génération, était appuyé par les paris de Lord George; tout cheval entré dans ses écuries n'en sortait plus jusqu'à sa mort. Il eût considéré comme ingrat de vendre un vieux cheval parce qu'il ne pouvait plus courir.

Membre du Parlement depuis huit ans, il n'y avait jamais pris la parole. Il traitait la Chambre comme un club. Souvent, le soir, quand il y entrait, on voyait le col rouge de l'habit de chasse passer légèrement sous le grand pardessus blanc. Son influence venait pour une part de ce qu'il était l'ami intime et le compagnon de tous les membres qui s'intéressaient aux chevaux (et ils étaient fort nombreux), plus encore de l'estime que toute la Chambre avait pour son caractère. On le savait violent, mais aussi fidèle à ses amitiés que tenace dans ses haines et, malgré une assez faible culture, d'un jugement clair et sain.

Depuis 1842 Disraëli fréquentait Lord George Bentinck avec beaucoup d'assiduité. Entre l'homme de plein air, qui ouvrait rarement un livre, et l'écrivain un peu efféminé qui

s'imposait parfois le cheval comme un devoir, il semblait qu'une amitié fût difficile. Mais, sans doute par contraste, Disraëli était irrésistiblement attiré par de tels êtres magnifiques et frustes. Parce qu'il était douloureusement conscient des mouvements presque morbides de sa sensibilité, il admirait cette splendide inconscience. Par amitié pour Lord George il avait été jusqu'à prendre une part avec lui dans une pouliche de très bon sang, Kitty, fille d'un gagnant du Derby. L'entraîneur, John Kent, regardait sans confiance cet homme étrange et pâle qui traversait les écuries avec des précautions maladroites et parlait des chevaux dans un langage profane. Il croyait remarquer que le bizarre visiteur feignait pour les choses du turf un intérêt qu'il n'éprouvait pas et que, loin de se laisser convertir par Lord George à la religion des courses, il cherchait à le gagner à celle de la politique. Quelquefois, le soir, quand l'entraîneur venait rendre compte des galops de la journée, il trouvait son maître et l'ami de celui-ci assis devant le feu et compulsant des Livres Bleus. Lord George passait sa main sur ses yeux avec fatigue et John Kent quittait la chambre avec une impression d'inquiétude et de tristesse.

Le jour où Sir Robert Peel annonça son changement de front, Lord George Bentinck sortit de son silence comme un fauve de son antre. Il avait une horreur naturelle de la déloyauté et se montra le plus ardent à souhaiter la formation immédiate d'un parti protectionniste dont Disraëli, tout de suite, lui demanda d'être le leader à la Chambre des Communes. Bentinck répondit : « Homme sans instruction et qu'aucun goût n'attire à la vie politique, je connais mon incapacité, mais j'accepterai si l'on a besoin de moi. » On avait besoin de lui; son rang et sa dignité rassuraient ceux qui auraient hésité à suivre Disraëli et il se révéla d'ailleurs dans la lutte beaucoup plus redoutable qu'on ne l'eût pensé. Il avait une curieuse petite voix qu'il semblait arracher avec peine à ce corps puissant, des gestes bizarres, une incapacité à s'arrêter quand il avait commencé à parler, mais sa volonté était inébranlable. Par un patient travail, il accumulait les faits et les chiffres qu'il citait ensuite avec une violence inouïe. On comprendra la sincérité et la force du sentiment

qui le faisait agir quand on saura que, le jour où il accepta la position de leader des protectionnistes, il donna l'ordre de vendre tous ses chevaux. Les tristes pressentiments de l'entraîneur n'avaient été que trop justes. Désormais on vit Bentinck assidu à toutes les séances et, comme c'était un trait de sa famille que de s'endormir facilement après les repas, il s'imposa de jeûner chaque jour jusqu'au moment où il sortirait de la Chambre. Ce régime, joint à l'effet du travail cérébral sur un homme qui aimait à vivre au grand air, eut les plus mauvais effets sur sa santé.

« Bentinck et Disraëli, un joli couple! » disaient en riant les amis de Peel... Mais le vote, en première lecture, de la loi sur les blés montra que 112 membres du parti seulement avaient voté pour Peel, alors que 240 d'entre eux « maintenaient avec Bentinck la chasteté de leur honneur ». Le ministère avait cependant une majorité, mais faite en grande partie de ses adversaires libéraux; il était évident qu'elle l'abandonnerait la loi votée, et que dès ce jour Peel était condamné. Pendant les trois lectures de la loi, Disraëli et Bentinck le menèrent durement. Il semblait désormais qu'on pût tout lui dire. Plus les épithètes qu'on lui appliquait étaient violentes, plus la Chambre paraissait satisfaite. Disraëli l'appelait « cambrioleur des intelligences, voleur de systèmes », parlait de ce spéculateur politique qui achetait un parti au plus bas cours et le revendait au plus haut. Bentinck, moins ingénieux, était plus brutal; il choquait le doux et chevaleresque John Manners par son manque de tact. Quand Peel se levait pour répondre et prononçait le mot « honneur », la Chambre l'accueillait par des cris de dérision et des gestes de mépris. Plusieurs fois le Speaker, ému et impuissant, crut que le grand Ministre allait pleurer.

Après ces durs débats, qui souvent se terminaient à quatre et cinq heures du matin, Disraëli rentrant chez lui trouvait Mary-Ann levée, un grand feu de bois dans la cheminée et toutes les lumières allumées. « Des lumières, beaucoup de lumières », réclamait Mary-Ann qui voulait que l'impression de son mari, en rentrant, fût de réconfort et de gaieté. Quelquefois elle venait en voiture à la porte du Parlement et l'attendait là une partie de la nuit, un repas froid sur ses

genoux. On racontait que son dévouement était tel qu'accompagnant Dizzy à la Chambre, un jour de grand débat, et ayant eu la main broyée par une portière qu'avait refermée trop brusquement un valet de pied, elle avait eu le courage de ne rien dire jusqu'au moment où son mari l'avait quittée, cela afin de ne point le troubler en un moment où il avait besoin de calme. Lady Peel, elle aussi, de la campagne, soutenait son mari par des lettres touchantes : « Je lis les journaux jusqu'à ce que tout courage me manque... Je ne vous demande qu'une chose : êtes-vous sûr, au moins, de pouvoir prouver votre désintéressement et la sagesse de votre conduite? Vous accordera-t-on justice après ces cruelles injures? Si cela est, je puis retrouver du courage... Hélas, je crois maintenant au Destin; je sais que le mien sera troublé. Puisse Dieu vous diriger en toutes choses et vous conserver! Je ne suis qu'un pauvre roseau, mais appuyez-vous sur moi, là vous trouverez toujours fidélité et affection. »

Les Lords auraient pu arrêter la loi, mais le duc de Wellington la fit voter. L'air sombre, chapeau sur les yeux, il était d'une humeur de chien et répondait aux opposants : « Je suis tout à fait de votre opinion. Sir, c'est là un damné gâchis, mais je dois considérer la paix du pays, et celle de la Reine. » Punch publia un petit entrefilet : *Bigamie* : « Un homme nommé Peel a été amené hier devant le magistrat, Mr Bull, et accusé d'avoir épousé une femme nommée Libre Échange, sa première femme, Agriculture, étant encore vivante. »

Le soir même du jour où la loi sur les blés fut votée en troisième lecture, Sir Robert fut renversé par une coalition de protectionnistes et de whigs. Son voisin murmura à son oreille : « On dit que nous sommes battus par 73 voix. » Sir Robert ne répondit pas et ne tourna même pas la tête; il devint très grave et avança le menton, ce qui était son habitude quand il souffrait et ne voulait pas parler.

VII

LEADER

Amertume de la victoire. Dans leur longue course vers la mort les hommes imaginent des haltes agréables; encore

quelques pas, l'étape du jour sera faite et ce sera le repos autour des feux. Mais, dans le cours continu du temps, il n'est ni repos, ni haltes. Chaque soir le passé est un rêve et l'avenir un mystère.

Le géant qui avait méprisé David gisait abattu en travers de la route. Les troupes conservatrices, coupées en deux, fuyaient par des routes opposées. Lord John Russell et ses libéraux, sans adversaires, prenaient le pouvoir. Qu'allait-il advenir, en ce grand désarroi, de Benjamin Disraëli?

Il avait beaucoup appris pendant ses cinq ans de campagnes. Manners, Bentinck, juges sévères, l'avaient trouvé bon compagnon d'armes. Il avait gagné leur confiance; il savait qu'il la méritait. Bien qu'il se sût très supérieur à Bentinck et qu'il éprouvât un désir fou de devenir leader du parti, il était résolu à servir comme lieutenant, sans arrière-pensée, tant que Bentinck garderait le commandement. Il avait appris que le loyalisme et le courage font plus pour un homme que l'éclat de ses vêtements ou de ses propos, que la fausse grandeur ne tient pas, que la fidélité à un parti, même ingrat, est une vertu politique nécessaire. Il valait mieux, beaucoup mieux, que le jeune dandy entré au Parlement en 1837.

Mais sa situation n'était pas solide. Les amis de Peel, Gladstone, Graham, toute l'élite intellectuelle du parti, le haïssaient et juraient de ne jamais se réunir à lui. A la cour la Reine et surtout le prince Albert, homme austère et pur, le considéraient comme un ambitieux sans principes qui, par dépit, avait torturé leur digne et cher Sir Robert. Les gentlemen campagnards qui, dans l'émotion de la bataille, l'avaient suivi sans trop réfléchir s'étaient repris. Bien qu'il s'habillât maintenant de noir, la seule forme de son visage lui donnait, au milieu d'eux, l'air d'un ibis ou d'un flamand égaré dans une basse-cour anglaise. Quand le soleil éclairait les bancs conservateurs, toutes les faces devenaient plus blanches, la sienne plus noire. Son érudition les inquiétait. Pour les rassurer, il cherchait à éteindre son esprit. Au sortir d'une conversation avec lui un puissant propriétaire terrien avait déclaré que M. Disraëli n'était pas un homme très intelligent, mais que c'était certainement un très brave homme. Bonne impression, mais trop rare.

Au fond, les conservateurs étaient épouvantés d'avoir renversé Peel. Témoins de cette chute, ils n'y croyaient pas. Comment un escamoteur hébraïque aux boucles noires avait-il fait disparaître ainsi cette grande et belle figure? A la personne de Disraëli s'attachait, dans leur esprit, non plus le ridicule, mais un prestige sinistre. Le masque de dandy, arraché, découvrait un magicien puissant mais néfaste. Le plus grave était que Lord Stanley, leader du parti protectionniste à la Chambre des Lords, et son véritable chef, n'avait jamais aimé Disraëli. Sans doute n'aurait-il plus dit, comme autrefois : « Si cette canaille en est, je me retire. » Il avouait que, pendant ces cinq ans, la conduite de Disraëli ne lui avait donné aucune raison de douter de sa loyauté. Mais il éprouvait à son égard une hostilité presque physique. Stanley était un grand seigneur du dix-huitième siècle, nonchalant et moqueur, de caractère hautain et de manières gaies. Il se piquait de faire tout assez bien et de ne rien faire trop bien. Il traduisait Homère en vers anglais passables. Un de ses chevaux était arrivé second dans le Derby. Mais il n'avait pas de programme politique et rien ne l'eût ennuyé davantage que d'en rédiger un. Il avait horreur des retours aux principes et des explications de conduite. Il aimait qu'on fût calme et négligent. La panique légumineuse de Peel l'avait agacé; l'âpre ambition de Disraëli ne lui déplaisait pas moins. Homme de premier mouvement, tout de suite fatigué de la lutte, il craignait la durable activité des plébéiens. Tout en reconnaissant le talent et peut-être l'honnêteté — qui savait? — de ce Disraëli, il jugeait que son droit était de ne pas l'inviter à dîner chez lui, donc de ne pas l'avoir comme collègue à la direction du parti.

***

Dans ce moment où il importait de rassurer un Parlement méfiant, de dissiper l'air d'étrangeté accumulé autour de son nom, Disraëli, M. P., fit l'action la plus déraisonnable qu'on pût imaginer : il publia un roman mystique.

Ce roman, qui avait pour titre *Tancrède*, était l'histoire d'un jeune seigneur anglais qui fait un pèlerinage au Saint-Sépulcre pour essayer de comprendre le mystère asiatique.

C'était surtout un prétexte pour l'auteur à développer sa théorie du Judaïsme et sa théorie de l'Église. Pour Disraëli le rôle de l'Église était de défendre, dans une société matérialiste, certains principes sémitiques exposés dans les deux Testaments et dont le principal était la croyance au rôle du Divin et du Spirituel en ce monde. C'était un lieu commun, parmi les esprits sommaires, que d'expliquer Disraëli en disant de lui : « C'est un Oriental. » Classement inexact, jugement par trop dépourvu de nuances. Élevé en Anglais, formé par la pensée anglaise, entouré d'amis anglais, passionnément attaché à l'Angleterre, il était bien plus différent encore d'un juif oriental que d'un homme comme George Bentinck. Mais il était très différent aussi de ses amis Anglais de sang. En particulier, il avait en commun avec les Orientaux ce double sentiment de désirer les biens de ce monde et d'en apercevoir le néant.

Tancrède était un livre étrange, courageux et imprudent. Il choqua beaucoup. Carlyle jugea insupportable les « jacasseries juives » de Disraëli et demanda « combien de temps John Bull permettrait à cet absurde singe de danser sur sa poitrine? » Heureusement pour Disraëli, beaucoup de ses collègues du parti ne lisaient jamais. Mais peu de temps après la chute de Peel, les circonstances l'amenèrent à exposer sa doctrine en pleine Chambre des communes. Lionel de Rothschild avait été élu au Parlement par la Cité de Londres et ne pouvait siéger, la loi exigeant le serment sur la vraie foi d'un chrétien. Lord John Russell, fidèle à la doctrine libérale : « Tout Anglais né en Angleterre a droit à tous les avantages de la Constitution », proposa de supprimer la formule. Tout le parti protectionniste vota contre Russell, sauf Disraëli et Bentinck, et ce dernier seulement par amitié pour Disraëli. Celui-ci prononça un grand discours où il expliqua à une Chambre étonnée que la plus néfaste erreur, pour un parti conservateur, est de persécuter les Juifs, race essentiellement conservatrice que l'on rejette par ce traitement vers les partis de révolution et de désordre, auxquels ils apportent une direction intellectuelle redoutable. Pour lui, c'était comme chrétien qu'il voterait pour les Juifs. « Vous enseignez à vos enfants l'histoire des Juifs; les jours de fête vous lisez à vos

peuples les exploits des héros juifs; chaque dimanche, si vous désirez chanter les louanges du Très-Haut, ou trouver consolation dans votre douleur, vous cherchez l'expression de ces sentiments dans les chants des poètes juifs. C'est en exacte proportion de la sincérité de votre foi que vous devriez souhaiter accomplir ce grand acte de justice naturelle... » La Chambre écoutait avec impatience et, de différents cotés, on cria « Oh! Oh! » Mais Disraëli conclut : « Je ne puis siéger dans cette chambre s'il existe un malentendu quant à mes opinions sur ce sujet. Quelles que puissent être les conséquences pour moi, je ne puis exprimer un vote qui ne serait pas conforme à ce que je crois être les vrais principes religieux. Oui, c'est comme chrétien que je ne prendrai pas sur moi la terrible responsabilité d'exclure ceux qui appartiennent à la religion au sein de laquelle était né mon Seigneur et mon Sauveur. »

Il s'assit au milieu d'un profond silence. Pas un des membres de son parti ne l'applaudit. Sur les bancs opposés, Lord John Russell se tourna vers un voisin et lui dit avec admiration : « Il faut bien du courage à un chef de parti pour défendre ainsi les doctrines dont ses amis ont horreur. »

Le parti fit savoir à Bentinck que sa conduite dans l'affaire Rothschild n'avait pas été approuvée. Il donna sa démission de leader. Peu de temps après on le trouva mort dans un champ; il était tombé sur la face; un spasme du cœur, dirent les médecins. C'était un homme peu habitué au travail de l'esprit; le changement d'habitudes qu'il s'était imposé, la privation de ses exercices habituels avaient ruiné sa santé. En outre, un grand chagrin l'avait abattu. Sa seule ambition avait toujours été de gagner le Derby et il n'y avait jamais réussi. Or un des chevaux qu'il avait vendus pour se consacrer à la politique, Surplice, venait d'arriver premier dans cette course. C'était une dure déception, mais Lord George ne regrettait jamais d'avoir fait ce qu'il considérait être son devoir. Dans ses derniers jours, quand ses amis le priaient de prendre un peu de repos, il avait coutume de répondre : « Celui qui sauve sa vie la perdra. » Sa mort attrista beaucoup Disraëli. Il s'était attaché de tout cœur à cet ami rude, mais juste, qui avait dit plus d'une fois à ceux qui doutaient de son

lieutenant : « Je n'ai pas la prétention de savoir grand'chose, mais je m'y connais en hommes et en chevaux. »

Bentinck disparu, Disraëli perdait son plus solide appui. Quand on parla du choix d'un nouveau leader, plusieurs noms furent prononcés; le sien n'en était pas. Stanley lui écrivit une lettre, polie dans sa forme, insolente dans son fond, pour lui suggérer de servir sous les ordres d'un chef nominal, Disraëli faisant le travail réel, mais l'autre portant le titre de leader; Disraëli refusa d'accepter tous les risques sans l'honneur. Le départ de Peel et de ses amis avait laissé les protectionnistes sans un orateur. Alors que dans l'ancien parti conservateur, riche de Gladstone et de plusieurs autres, il aurait dû attendre longtemps, très longtemps, sa promotion, la scission faisait de lui le premier, qu'on le voulût ou non. Stanley résista tant qu'il put. Enfin il finit par offrir de faire diriger le parti aux Communes par un comité de trois : Granby, Herries, Disraëli. « Sieyès, Roger Ducos et Napoléon Bonaparte », dit un vieux ministre en apprenant la nouvelle.

Trois semaines plus tard, il n'était plus question des deux autres et aux yeux de tous Disraëli apparut comme le leader officiel de l'opposition; Lord Melbourne, qui vivait encore, se souvint alors de ce jeune homme bouclé qui lui avait répondu chez Caroline Norton : « Je veux être Premier Ministre. »

« Par Dieu! dit-il. Le garçon le fera. »

***

Être le chef reconnu d'un grand parti aux Communes, certes c'était un pas sur le chemin du pouvoir, mais une idée que Disraëli apercevait de plus en plus clairement, c'est qu'en Angleterre et dans une certaine société politique un homme n'est rien s'il ne possède une terre. Il ne trouvait pas ce préjugé absurde. Un propriétaire terrien, en se promenant sur son domaine, en parlant avec ses fermiers, apprend l'état réel des sentiments, des besoins, entend les plaintes des agriculteurs, se rend compte de l'effet des lois qu'il a votées. Un habitant de Londres, et qui passe sa vie dans les salons et à la Chambre, ne peut être qu'un théoricien. Un esprit a besoin,

à intervalles rapprochés, du contact avec la terre. Après une saison de vie urbaine, le calme et la beauté de la nature végétale apaisent le tumulte des pensées. Disraëli aimait passionnément les arbres et les fleurs; son rêve était depuis longtemps d'acquérir une grande maison dans ce comté de Bucks auquel il s'était attaché.

Il y en avait une à vendre, pas très loin de Bradenham; c'était le manoir de Hughenden. Disraëli et ses frères y avaient été bien souvent dans leur enfance, jouer, puis flirter. Ils connaissaient le beau parc, les vastes forêts de hêtres et de pins, les croupes onduleuses des prairies, le petit ruisseau de la vallée et ses truites embusquées, la terrasse qu'abritait une pergola fleurie. On leur avait cent fois conté l'histoire du domaine, donné à Odo. évêque de Bayeux, par Guillaume le Conquérant; Richard de Montfort y avait vécu et le fameux comte de Chesterfield; rien n'aurait pu faire à Disraëli un plaisir plus vif que de devenir seigneur de Hughenden. Mais il n'avait pas d'argent. Au moment de son mariage, ses dettes de jeunesse augmentées des intérêts exigés par les usuriers et des dettes de ses amis pour lesquels il s'était porté garant, s'élevaient à vingt mille livres. Sa part dans l'héritage de son père serait de dix mille livres et M. Isaac d'Israëli était tout prêt à consacrer dès à présent cette somme à l'acquisition d'une terre, mais le manoir et les bois valaient trente cinq mille livres. Où les trouver?

Au temps où Lord George Bentinck vivait encore, Disraëli lui avait confié son désir et Lord George, ayant jugé en effet souhaitable que l'un des chefs du parti agricole fût lui-même un gentilhomme campagnard, avait offert de prêter avec ses frères l'énorme somme. L'accord de principe étant fait, Isaac d'Israëli avait acheté Hughenden pour son fils. Peu de temps après il était mort à l'âge de quatre-vingt-un ans, sans presque s'en apercevoir, n'ayant pas cessé jusqu'à la dernière heure d'écouter une lecture faite par Sarah. La même année, et avant que le manoir fût payé, Lord George Bentinck était mort à son tour, mais Disraëli avait rencontré chez les deux frères de son ami la même générosité. Il leur expliqua, avec une franchise naïve et hardie, que sa vie serait sans plaisir pour lui et sans utilité pour le parti s'il ne pouvait « jouer

le grand jeu ». Ils étaient hommes à comprendre l'impossibilité de vivre sans jouer le grand jeu et Dizzy put écrire à Mary-Ann : « C'est fait et vous voici châtelaine de Hughenden. »

Cet achat eût été justement blâmé par des personnes raisonnables. Mais Disraëli pouvait-il laisser échapper, faute de quelques misérables pièces d'or, l'occasion de posséder un manoir presque semblable à ceux de ses romans, une petite église s'élevant dans le parc même, un presbytère, un ruisseau, des terres, une longue allée de hêtres, palais naturel où les feuilles se croisent en ogive au-dessus d'un tapis d'herbes et de mousses?... Déjà Mary-Ann, parfaite châtelaine, traçait des sentiers dans le bois de sapins qu'ils appelaient la Forêt allemande et plaçait des bancs rustiques. Disraëli faisait de longues promenades à pied; sa femme l'accompagnait dans une petite voiture que traînait un poney.

Octobre : les bois prennent leur livrée d'automne; le tilleul et le mélèze gardent leurs feuilles jaunies; les hêtres cuivrés flamboient au soleil; çà et là un chêne, un orme sont encore verts comme en plein été. Le seigneur et la dame de Hughenden reviennent doucement vers leur manoir. Il a quarante-cinq ans, elle cinquante-neuf; mais il se penche vers elle avec tendresse, elle vers lui avec coquetterie. Sur la terrasse des paons font la roue, éclatants et majestueux. « My dear Lady, que faire d'une terrasse si vous n'avez aussi des paons? »

VIII

OBSTACLES

« Par Dieu! Le garçon le fera. » Lord Melbourne était optimiste; il l'était plus que Disraëli qui, entre le pouvoir et lui, voyait encore un parcours dur jalonné de mauvais obstacles.

Première barrière : Bien qu'il fût aux Communes le chef du parti, il ne se sentait pas respecté. Le parti conservateur était Faust, Disraëli Méphistophélès. « Je vous rendrai force et jeunesse, mais à une condition : je serai toujours près de vous. » Faust supportait Méphisto, mais ne l'aimait guère. On admettait que le nouveau leader faisait bien son métier. Quant il n'était pas à la Chambre, il compulsait des Livres Bleus,

prenait des notes, préparait des discours. Mary-Ann seule maintenait le contact avec le monde et Dizzy laissait enfin paraître ce grand mépris pour la frivolité que le besoin de plaire avait longtemps caché. Souvent, chez des amis, pendant une soirée entière, il prononçait à peine un mot. Il paraissait tellement perdu dans ses pensées qu'on osait à peine lui parler.

Mais les whips[1] envoyaient sur lui à Stanley des rapports tels qu'un fonctionnaire colonial peut en envoyer au gouverneur sur un chef indigène récemment soumis. « J'ai le sentiment qu'il est compromis et qu'il restera fidèle. » Pendant les vacances parlementaires, on contrôlait jusqu'à son visage : « J'apprends que Disraëli s'exhibe avec une paire de moustaches; cela est très regrettable; il devrait attirer l'attention non par une apparence ou un costume outré, mais par ses talents. J'espère qu'il ne prend ce genre qu'à la campagne, dans ses hêtres du Buckinghamshire, et qu'il apparaîtra au monde sous forme plus humaine en janvier. ».

Craintes injustes : sa tenue était irréprochable. Chaînes et bagues avaient disparu. Hiver comme été un habit sombre. Si, au temps de ses débuts, sa fébrilité avait pu déplaire, la Chambre devait être maintenant satisfaite par son immobilité. Pendant les séances il restait assis sur un banc, la tête rigide, les bras croisés étroitement liés au corps, les yeux à demi fermés.

On ne pouvait le regarder sans penser aux images de pierre de l'ancienne Égypte. Si on l'attaquait avec violence, il affectait de dormir. Si l'attaque le touchait au vif, il redressait légèrement la pointe d'un de ses pieds ou tirait un peu le poignet de sa chemise. C'était le seul signe de vie que l'observateur le plus minutieux pût découvrir en lui. Dans les couloirs même il glissait sans bruit, comme une ombre et sans paraître percevoir la présence d'objets extérieurs. Quand il parlait, c'était sans gestes, sans effets de voix. Seulement, au moment de prononcer un mot très plaisant, il tirait son mouchoir de sa poche gauche, le passait dans sa main droite, toussait légèrement, à « hem » passait le mouchoir sous son nez, lançait le trait et remettait le mouchoir dans sa main gauche. D'ailleurs le dressage du corps avait discipliné l'esprit. Disraëli, jadis si

1. Questeurs du parti.

nerveux, était devenu parfaitement calme en apparence. Si on le contredisait, il répondait : « Peut-être... » et changeait aussitôt de sujet.

Seconde barrière : Le parti protectionniste n'avait pas de doctrine. « Comment? eût dit Stanley. Et la protection? » La protection ne pouvait servir de programme à un grand parti. Un parti doit avoir une foi. On ne peut pas exciter l'imagination des hommes avec des lois douanières. Et l'imagination seule mène les hommes. D'ailleurs, les événements montraient que le crime de Peel avait été moins grand qu'on ne l'avait cru. « Qu'avons-nous soutenu contre Peel? disait Disraëli. Que le libre-échange ruinerait les fermiers et ne ferait pas baisser le coût de la vie. » Or, le prix de la vie avait baissé et les fermiers étaient aussi prospères qu'au temps de la loi sur les blés. C'était peut-être un hasard; cela tenait au temps, aux récoltes; peut-être dans l'avenir un autre climat amènerait-il l'heure de la protection, mais Disraëli, réaliste, acceptait l'événement : l'agriculture n'était pas ruinée. Rétablir les lois sur les blés était donc une idée folle; on soulèverait le pays, on achèverait le parti. La protection n'était pas seulement morte, elle était damnée.

Cette attitude irritait tout le monde. Les libéraux souhaitaient voir leurs adversaires se lier pour un siècle à cette politique damnée. Lord Stanley demandait, non sans apparence de raison : « Etait-ce la peine de tant invectiver Sir Robert Peel pour en venir à l'imiter? »

Stanley n'avait ni le temps, ni l'envie de réfléchir sur la valeur réelle du libre-échange. Il avait son billard, ses chevaux. Il s'était lié à une politique protectionniste; il ferait une politique protectionniste et au diable les conséquences! Le fidèle John Manners, lui aussi, jugeait que l'honneur commandait de crier : « A bas l'impôt sur le revenu et hurrah pour les douanes! » Les vieilles légendes d'infidélité politique recommençaient à circuler. *Punch* caricaturait Disraëli, le représentant tantôt en feu follet que poursuivaient en vain des fermiers déçus, tantôt en caméléon que John Bull, l'ayant placé sur sa table, regardait avec curiosité, tantôt en séducteur de village auquel un père sévère, montrant sa fille Agriculture, demande : « Quelles sont vos intentions? »

Troisième obstacle : Tant que Sir Robert Peel vivait, il était impossible de refaire sans lui un parti conservateur uni et impossible de le refaire avec lui. Au début, Disraëli avait trouvé très gênant de venir s'asseoir sur le même banc que l'homme dont il avait brisé la vie, séparé de lui par le seul Gladstone. Depuis qu'il l'avait battu, sir Robert lui était devenu sympathique. Il ne parlait de lui que pour le louer. Si l'absence de Gladstone risquait de les placer l'un près de l'autre, Disraëli appelait un ami auquel il demandait de s'asseoir entre eux afin d'épargner à Sir Robert un voisinage pénible. Mais Peel le regardait sans colère et l'observait avec gravité. La réussite posthume de sa politique avait apaisé son orgueil. Son visage était de nouveau tranquille, presque heureux. Un soir, comme Disraëli s'asseyait après un beau discours, Gladstone qui était le voisin de Peel entendit celui-ci approuver doucement.

Cette nuit-là la séance se prolongea jusqu'à cinq heures du matin; Disraëli en rentrant chez lui trouva sa maison comme toujours illuminée, se coucha, dormit bien, se leva fort tard et sa femme le persuada de faire une promenade en voiture avec elle. Comme ils traversaient Regent's Park, deux cavaliers étrangers arrêtèrent leur voiture : « Monsieur Disraëli, dirent-ils, vous serez intéressé de savoir que Sir Robert Peel a été renversé par son cheval et qu'on l'a transporté chez lui dans un état grave. — Grave? dit Disraëli, j'espère que non. Sa perte serait un grand malheur pour ce pays. » Les deux étrangers parurent surpris et s'éloignèrent.

La nouvelle était vraie; Peel était sorti à cheval dans la matinée; il était fatigué par la séance de nuit; son cheval, rétif, l'avait jeté à terre. Ses souffrances étaient telles que les médecins n'avaient pu explorer complètement les blessures; Lady Peel était si éperdue qu'on ne lui permettait pas d'entrer dans la chambre du malade, auquel la vue de son chagrin donnait de véritables convulsions. Une foule émue entourait la maison et attendait des nouvelles.

Dans l'après-midi les Londonderry donnèrent une grande fête rustique dans un cottage fleuri de roses, au bord de la Tamise. Lady Londonderry servait le thé à ses hôtes dans des tasses d'or massif. Le maître de la maison serra la main de

Disraëli avec une affectueuse anxiété, puis disparut. Quand il revint, longtemps après, il murmura : « Aucun espoir... » Il avait galopé jusque chez Peel tandis que ses violons jouaient et que ses invités mangeaient des glaces.

Le lendemain, au Carlton, Gladstone dit : « Peel est mort en paix avec tout le monde, même avec Disraëli. » Rachel, le soir, joua *Bajazet* en français et tout Londres se retrouva là. C'était étrange de penser que Sir Robert ne serait plus jamais à son banc. « Il avait fait son œuvre, dit Bulwer à Disraëli. Aucun homme ne survit une fois son œuvre faite. » Pourquoi? Bulwer devenait bien sentencieux.

Très sincèrement, Disraëli regrettait son voisin. Pourtant, Peel mort, il semblait plus facile de rallier les Peelites au parti. Mais les Peelites furent réfractaires. Ils jugeaient indigne de leur dévotion à la mémoire de Peel de se joindre si tôt à ses ennemis et ils ne voulaient pas servir sous Disraëli, dont ils étaient les anciens. Ils eurent la surprise d'apprendre que Dizzy était prêt à abandonner la direction des Communes à un vétéran peelite. Cette abnégation les étonna jusqu'à l'incrédulité. Elle ne coïncidait pas avec le personnage tel qu'ils l'avaient imaginé. Ils eurent bientôt l'occasion de mettre à l'épreuve sa sincérité. En minorité sur une motion radicale, Lord John Russell donna sa démission. Lord Stanley fut appelé chez la Reine. Elle ne le voyait pas venir sans inquiétude. Le ménage royal était libre-échangiste. Stanley, avec son élégante franchise, dit à la Reine que son parti comptait peu d'hommes de talent et qu'il ne voyait guère le moyen d'y trouver les éléments d'un ministère. Il eut une conférence avec Disraëli. « Pourrait-on, sans l'appui des Peelites, découvrir dans la Chambre des Communes six ou sept conservateurs à peu près intelligents? » Stanley ne le croyait pas. Disraëli lui dit que, si le parti pouvait obtenir l'appui de Gladstone et de ses amis en le sacrifiant, lui, comme leader, il était prêt au sacrifice; puis il suggéra quelques noms, un certain M. Henley par exemple. Lord Stanley haussa les épaules, mais ne fit pas de difficultés. C'était sa manière.

Le lendemain, vers midi, Stanley se fit annoncer chez Disraëli, à Grosvenor Gate. On le fit monter au premier, dans la chambre bleue. Il avait le visage radieux, l'œil gai, souleva,

comme il faisait souvent, ses sourcils moqueurs et dit : « Well! Nous sommes lancés. » Puis, il devint sérieux : « J'ai promis à la Reine que j'essaierais de former un gouvernement. » Elle lui avait demandé à qui il comptait confier la direction de la Chambre des Communes et il avait nommé Disraëli. La Reine l'avait interrompu en disant : « Je n'ai pas bonne opinion de M. Disraëli. Je n'ai pas aimé sa conduite envers le pauvre Sir Robert Peel et la mort de Sir Robert ne tend pas à diminuer ce sentiment.... » Lord Stanley avait répondu : « Madame, Mr Disraëli avait à se faire sa position et à établir une réputation d'orateur brillant. Les hommes qui ont à se faire leur situation disent et font des choses que peuvent éviter ceux qui ont trouvé la vie toute faite. Personne n'a plus gagné à l'école du Parlement que Mr Disraëli et son ton est tout à fait changé. »

— Cela est vrai, — avait dit la Reine, — mais j'espère qu'ayant atteint cette grande position, il sera désormais modéré. Je l'accepte sur votre garantie.

— Maintenant, — dit Lord Stanley à Disraëli tout ému par ce récit, — je vais écrire à Gladstone de venir me voir.

L'entrevue avec Gladstone fut un échec complet. Les Peelites, pour entrer dans le ministère, exigeaient un désaveu officiel de la politique de protection, une sorte d'amende honorable. C'était à quoi ne pouvait consentir le fier Stanley. Malgré tout il resta de très bonne humeur et convoqua chez lui, pour le lendemain, ses amis de la Chambre des Lords et les membres des Communes indiqués par Disraëli. Mais lorsque celui-ci vit réunis, dans la splendide salle à manger de son chef, cette piteuse assemblée, il perdit confiance. Ce M. Henley qu'il avait tant loué était assis sur une chaise, les deux mains appuyées sur une grosse canne, ses noirs sourcils noués, les yeux vides de toute pensée, avec l'air d'un gardien de prison qui attend un blâme pour brutalité. Les autres le valaient; dès qu'ils parlèrent, Lord Stanley échangea un regard avec Disraëli qui comprit ce qui se passait dans l'esprit de son chef. Cet homme spirituel, délicat, ne pourrait supporter longtemps un tel spectacle. Il allait tout envoyer au diable. Déjà Disraëli avait commencé à former un vaste programme, à imaginer un long ministère, des élections favorables. Et voilà que

l'aventure était finie avant d'avoir commencé. Ah! Si Disraëli avait été le chef, avec quelle patience il eût essayé de former lentement ses collègues. Mais il ne l'était pas et devait subir les caprices de ce grand seigneur excédé. Le but presque touché reculait et peut-être hors de toute atteinte.

Lord Stanley fit signe à Disraëli de se lever et l'emmena au bout de la chambre.

— Cela n'ira jamais, — dit-il.

— Ce n'est pas très brillant, mais ne vous hâtez pas trop.

Stanley revint à la table. Il dit que son devoir était de refuser de former un gouvernement, en particulier faute de membres acceptables de la Chambre des Communes. Un des whips, Beresford, bondit et affirma à Lord Stanley qu'il y avait au Carlton plusieurs hommes de valeur qui attendaient d'être appelés. « Qui est au Carlton? » demanda impatiemment Lord Stanley. « Deedes, dit Beresford. — Peuh! Ce ne sont pas là des noms que je puisse soumettre à la Reine. Well, my Lords and gentlemen, je vous suis très obligé de votre aimable présence, mais la chose est finie. » Tous se dispersèrent, très confus. Henley restait silencieux et farouche. Beresford avait la mine d'un homme qui vient de perdre toute sa fortune à la roulette et continuait à déclarer que Deedes était un homme de premier ordre.

Quand Stanley expliqua à la Chambre des Lords son refus de former un ministère, il fit un brillant parallèle entre la nullité de son propre parti et l'éclat du petit groupe peelite. Il n'était pas toujours facile d'être le lieutenant de Lord Stanley.

IX

LE CRUEL DEVOIR DE M. GLADSTONE

Comme au jeu de rugby parfois un bon demi, ardent malgré les déceptions, sert vingt fois le ballon à des trois-quarts indolents qui n'essaient même pas de charger, ainsi Disraëli dirigeait le pouvoir vers les mains négligentes de Stanley. Sa grande tâche était « l'éducation du Parti »; il avait à le sortir de la protection; à l'élever du sentiment de caste au sentiment national; à lui apprendre le souci du confort

populaire et de la solidité de l'Empire. Pour remplacer la protection, il proposait un programme hardi, une réforme impériale du Parlement : admettre les colonies à participer à l'administration de l'Empire, balancer par leur vote le vote démocratique des villes, introduire ainsi des éléments frais et en finir ainsi avec ces absurdes rivalités : Ville-Campagne, Industrie-Agriculture, « Imagination romanesque », jugea le noble Lord, qui revint à ses plaisirs.

Mais une fois de plus la balle lui fut servie et la Reine le manda à Windsor. Depuis quelques mois, par la mort de son père, il était devenu Lord Derby. De nouveau il vint à Grosvenor Gate et fut introduit dans la chambre bleue. Cette fois il dit à Disraëli : « Vous serez chancelier de l'Échiquier. — Je ne connais rien aux finances, dit Disraëli. — Vous en savez autant qu'en savait Canning... Les bureaux vous donnent les chiffres. » Le lendemain le ministère était formé. La pauvreté du parti en hommes était telle que trois seulement des membres du cabinet avaient déjà été ministres. La Reine jugeait que le ministère se composait du seul Lord Derby. Celui-ci, quand on lui demandait de ses nouvelles, répondait : « Je me porte bien et mes bébés aussi. » Le duc de Wellington se fit énumérer les nouveaux ministres; comme il était très vieux, très sourd et que tous les noms étaient nouveaux pour lui, il interrompit l'informateur par des « Qui? Qui? » répétés. Les journaux s'emparèrent du mot et le ministère fut connu comme le ministère des « Qui-Qui? ». Quant au choix de Disraëli comme chancelier de l'Échiquier, on le jugea le plus ridicule de tous.

Mais que lui importait? Il était comme une jeune fille le jour de son premier bal. Le grand vieillard Lyndhurst lui rappelait des conversations de jeunesse où il avait exprimé ses désirs, alors puérils, maintenant réalisés. Sarah, au fond de sa solitude campagnarde, se voyait assiégée par des gens du pays qui demandaient des faveurs. Le facteur voulait être nommé à la ville et parlait à miss d'Israëli d'une voix timide et tremblante. Dizzy alla chercher sa robe de chancelier; robe de soie noire toute brodée de galons d'or; elle venait en droite ligne du grand Pitt. « Vous la trouverez très lourde », lui dit le juge qui le reçut. « Je la trouve incroyablement légère », répondit-il.

*
* *

Les débuts n'allèrent pas trop mal. La Reine elle-même était amusée par les rapports que le leader de la Chambre des communes devait lui adresser chaque soir sur la séance : « Mr Disraëli (alias Dizzy) m'écrit de très curieux rapports, tout à fait dans le style de ses livres. » Derby était assez content de son équipe de débutants. La Chambre attendait les élections. Mais après celles-ci, qui furent défavorables, le malheureux chancelier sentit bien qu'on ne le laisserait pas longtemps goûter ce rôle auquel il prenait tant de plaisir. Gladstone surtout le guettait.

Sans qu'ils l'eussent souhaité ni l'un ni l'autre, la vie politique prenait lentement figure de duel entre eux. En apparence, ils étaient bons amis. Leurs femmes se rendaient visite. Quelquefois même, après une séance un peu vive, Gladstone entrait dire bonsoir à Mary-Ann. En théorie, les deux hommes étaient conservateurs. Gladstone, avec son amour des nuances indéfinissables, disait qu'il désirait être sur « le versant libéral du parti conservateur plutôt que sur le versant conservateur du parti libéral ». Mais leurs natures se heurtaient et leurs carrières se croisaient. Sans Disraëli, Gladstone eût été le successeur naturel de Peel. C'était l'avis de celui-ci : « Gladstone sera Premier Ministre conservateur », disait-il quelque temps avant sa mort, et quand on lui demandait : « Et Disraëli? — Nous en ferons un Gouverneur général des Indes. »

Chacun des deux jugeait l'autre sévèrement. Pour Gladstone Disraëli était un homme sans religion, sans foi politique. Pour Disraëli, Gladstone était un faux dévot qui masquait par des scrupules feints ses adresses de manœuvre. Gladstone avait vécu toute sa vie comme le petit garçon à l'école du dimanche. A Eton, il faisait sa prière, matin et soir. A Oxford les jeunes gens buvaient moins en 1840, parce que Gladstone y avait été en 1830. Au Parlement il avait été tout de suite l'élève studieux, le disciple aimé de Peel. Disraëli avait vécu en vagabond scolaire et politique. Il avait connu les demeures des usuriers avant celles des ministres et des évêques. Les ennemis de Disraëli disaient qu'il n'était pas un homme honnête. Les ennemis de Gladstone disaient de lui qu'il était un honnête

homme dans la pire acception du mot. Les ennemis de Disraëli disaient qu'il n'était pas un chrétien; les ennemis de Gladstone disaient qu'il était peut-être un excellent chrétien, mais sûrement un détestable païen. Disraëli avait appris à lire dans Molière, dans Voltaire; Gladstone jugeait que Tartuffe était une comédie de troisième ordre. Disraëli, cynique, murmurait au vieil et austère Mr Bright, en l'aidant à remettre son pardessus : « Après tout, Mr Bright, nous savons très bien tous les deux ce qui nous amène ici : l'ambition. » Gladstone, inconscient, affirmait : « Well, je ne crois pas que je puisse m'accuser d'avoir jamais beaucoup agi par ambition. » On disait de Gladstone qu'il pouvait persuader les autres de beaucoup de choses et lui-même de n'importe quoi. Disraëli savait persuader les autres, mais était sans pouvoir sur lui-même. Gladstone aimait à choisir un principe abstrait et à en déduire ses préférences. Il avait une tendance à croire que ses désirs étaient ceux du Tout-Puissant. Ce qu'on lui reprochait, ce n'était pas tant d'avoir toujours l'as d'atout dans sa manche, que de prétendre que Dieu l'y avait mis. Disraëli avait horreur des principes abstraits. Il aimait certaines idées parce qu'elles plaisaient à son imagination. Il laissait à l'action le soin de les éprouver. Quand Disraëli changeait d'avis, comme dans le cas de la protection, il l'avouait et passait pour changeant; Gladstone accrochait sa constance à des brins de paille en croyant que c'était des planches. Disraëli était sûr que Gladstone n'était pas un Saint, mais Gladstone n'était pas sûr que Disraëli ne fût pas le Diable.

Et chacun des deux se trompait sur l'autre. Gladstone acceptait comme vraies toutes les professions de foi cyniques que Disraëli faisait par défi; Disraëli croyait hypocrites les phrases par lesquelles Gladstone se dupait de très bonne foi. Disraëli, qui était doctrinaire, se piquait d'être opportuniste; Gladstone, qui était opportuniste, se piquait d'être doctrinaire. Disraëli, qui affectait de mépriser la raison, raisonnait bien; Gladstone, qui croyait raisonner, n'agissait que par passion. Gladstone, avec une grande fortune, tenait son carnet de comptes quotidiens; Disraëli, avec de grandes dettes, dépensait son argent sans compter. Tous deux aimaient Dante, mais Disraëli lisait surtout l'Enfer, Gladstone le

Paradis. Disraëli, qui passait pour frivole, était silencieux dans le monde; Gladstone, qui passait pour grave, y charmait tellement par son bavardage qu'il fallait éviter de le rencontrer pour pouvoir continuer à le haïr. Gladstone ne s'intéressait qu'à deux choses : la religion et la finance; Disraëli s'intéressait à mille choses dont la religion et la finance. Aucun des deux ne croyait à la religion de l'autre et là encore tous deux se trompaient. Enfin Disraëli eût été bien surpris s'il avait su que Mr Gladstone et sa femme, quand ils avaient une raison d'être particulièrement joyeux, se tenaient debout devant le feu, enlacés et se balançaient en chantant :

A ragamuffin husband and a rantipoling wife,
We'll fiddle it and scape it through the ups and downs of life.

Quand les deux rivaux se levèrent, l'un après l'autre, par un jour très sombre de décembre 1852, pour la discussion du budget, il sembla que deux puissances surnaturelles s'opposaient. Gladstone, avec son profil bien découpé, ses yeux d'onyx, sa crinière de cheveux noirs rejetés en arrière d'un mouvement puissant, semblait l'Esprit de l'Océan. Disraëli, avec ses boucles brillantes, sa silhouette un peu courbée, ses longues mains souples, semblait plutôt l'Esprit du Feu. Dès qu'ils parlèrent il fut évident que Disraëli avait plus de génie, mais Gladstone avait pris un ton de supériorité morale qui plaisait mieux à la Chambre.

Jamais un budget n'avait été attaqué au Parlement comme celui de Disraëli. Pendant une semaine, nuit après nuit, on l'avait raillé, bafoué, méprisé. Tous les brillants économistes avaient montré, l'un après l'autre, son ignorance et sa folie. Tous avaient souligné ironiquement son abandon de la Protection.

Il était resté immobile, bras et genoux croisés, les yeux à demi fermés, son pâle visage voilé d'apathie. Peut-être pensait-il aux phrases ironiques qu'il avait lancées jadis à Peel? « Nous n'entendons plus beaucoup parler des gentilshommes campagnards. » C'était à lui maintenant qu'on disait : « Nous n'entendons plus beaucoup parler de la fameuse Protection. » Il ne semblait ni écouter, ni sentir. Quand enfin il parla, la violence sourde de ses sarcasmes

prouva qu'il avait été atteint. Il s'était imposé un ton calme et soutenu, mais de temps à autre s'échappait une phrase d'une ironie si amère qu'elle semblait presque douloureuse. Son début : « Je ne suis pas, moi, un chancelier de l'Echiquier né; j'appartiens à la canaille du Parlement », avait d'étranges résonances à la Rousseau, bien inattendues chez le leader du parti conservateur. Un orage violent dura pendant tout son long discours. L'éclat bref des éclairs, le roulement du tonnerre encadrèrent congrûment la diabolique figure que croyaient contempler ses adversaires. Quand Gladstone se leva ce fut un soulagement. L'orage avait cessé. Des phrases solennelles et morales balançaient plaisamment les consciences. L'onctueuse modération du ton fut un repos.

La subtile poésie d'un budget anglais est peut-être l'art le plus secret pour un infortuné qui, comme Disraëli, n'a pas été élevé dès l'enfance par les Muses de Westminster. Là des lois mystérieuses, mais inexorables, font qu'un penny sur le sucre crée soudain une affreuse dissonnance (et tous les vieux habitués grincent des dents en regardant avec pitié le nouveau chef d'orchestre), alors qu'un penny sur la bière aurait formé peut-être pour leurs oreilles l'harmonie la plus délicieuse. La taxe sur le malt et les économies sur la marine se poursuivent en un contrepoint difficile, mais rigide, que sans doute un instinct révèle aux chanceliers de l'Echiquier nés. Gladstone, maître naturel de cet art austère et sublime, mit à nu sans effort les fautes du débutant.

Disraëli écoutait, les bras toujours croisés, les yeux très las. De temps à autre, il regardait vers l'horloge. Derby qui, dans une tribune, attendait le vote qui devait décider du sort de son ministère, entendit Gladstone avec attention pendant quelques minutes puis laissa tomber sa tête sur ses bras et dit simplement : « Plat! »

A quatre heures du matin, le ministère fut renversé par trois cent cinq voix contre deux cent quatre-vingt-six. Le passage au pouvoir avait été bref. Rien ne peut donner une idée de la grâce des adieux de Disraëli. Il ne laissa voir aucune tristesse, mais demanda le pardon de l'assemblée pour la chaleur insolite de son discours. Lord John le félicita pour

le courage avec lequel il avait lutté, et le rideau tomba. Le soir, Gladstone nota dans son journal que Dieu savait combien il regrettait d'avoir été l'instrument choisi pour amener la chute de Disraëli. L'homme avait, certes, de grands talents. « Je voudrais beaucoup prier pour qu'il en fît bon usage. »

Dans le ministère libéral qui fut alors formé, Gladstone rompant enfin avec son passé, entra avec quelques-uns de ses amis peelites. Ce cabinet fut si brillant que, par opposition à celui des « Qui-Qui? », on l'appela : « Tous les talents. »

XI

OMBRES

Cinquante ans. Cinquante et un. Cinquante-cinq. Le temps creuse les traits de ce visage; deux sillons partent des ailes du nez et rejoignent les coins de la bouche. Sous les yeux la peau devient plus sombre; la lèvre inférieure retombe lourdement; il vieillit moins bien que les Anglais au teint clair, ce Bédouin transplanté. Les jeunes femmes qui ne l'ont pas connu au temps des gilets brodés et des chaînes d'or, au temps des boucles fraîches, le trouvent laid. Mais Mary-Ann n'est pas de cet avis. « Mr Disraëli, lui dit quelqu'un, a parlé très éloquemment à la Chambre, ce soir. Comme il a l'air bien en ce moment.

— Ah, n'est-ce pas? — dit-elle, — vous le trouvez bien? Les gens le trouvent laid, mais il ne l'est pas; il est beau. Je voudrais le leur montrer quand il dort.

L'homme est devenu plus silencieux encore, il n'y a plus que deux personnes à Londres qui se souviennent de l'avoir vu sourire. Il garde tout son goût pour le plus grand jeu, mais y gagnera-t-il jamais? Il commence à en douter. Cent fois il a prononcé un discours dont on a dit que c'est le plus beau jamais entendu au Parlement. Dix fois il a donné l'assaut aux bancs opposés, mais tantôt le chef se dérobe au dernier obstacle, tantôt le ministère formé tombe au bout de quelques mois. Puis la guerre de Crimée a longtemps imposé une sorte d'union sacrée en faveur de Palmerston. La brèche

créée par le départ des Peelites n'a jamais été réparée; le parti demeure impuissant.

Lord Derby est devenu un ami. Quand on lui pose maintenant la vieille question : « Pourquoi personne n'a-t-il confiance en Mr Disraëli? » il répond : « Moi, j'ai confiance en lui », mais Lord Derby a des accès de goutte et n'aime pas alors qu'on lui parle des affaires de l'État. Quand Disraëli vient le voir pour l'entretenir de la réforme électorale, il lui lit une traduction d'un poème français, *la Chute des Feuilles*, de Millevoye.

Dear woods, farewell, your mournful hue
Foretells the doom that waits on me...

Lord Derby n'est pas mécontent de ces vers. Qu'en pense le cher Dis, jadis poète lui-même? Le cher Dis soupire et veut être brave. Sa résignation pathétique et transparente amuse le vieux gentilhomme. Que lui importe, à lui, le ministère? Rien ne saurait l'empêcher d'être le quatorzième comte de Derby, et le premier est dans Shakespeare, et le douzième a fondé le Derby. Quand son fils Stanley entre, après un refus de pouvoir : « Hullo, Stanley, dit-il, quel bon vent vous amène? Dizzy s'est-il coupé la gorge ou allez-vous vous marier? » Mais si quelqu'un propose de remplacer Dizzy par Stanley aux Communes, Derby devient sérieux. Le capitaine est aussi loyal que le lieutenant.

Toute une clique hostile rend le capitaine et le lieutenant responsables de la longue détresse conservatrice. Une partie de l'équipage, rebelle, les appelle « Le juif et le jockey ». Disraëli se sent assez las. Il sait qu'il a fait de son mieux, il a été honnête, il a donné sa vie à un parti. Ambitieux? Certes, il l'a été et il croit encore que l'amour de la gloire inspire seul de grandes actions aux hommes. Cynique? Sans doute, mais que de romanesque cache encore ce cynisme! D'ailleurs il a soumis en maintes occasions ambition et cynisme à la fidélité. A Gladstone même, il a écrit une noble lettre pour lui proposer une réconciliation, geste dangereux puisqu'il eût pu ramener dans le parti le seul rival possible. Mais Gladstone a répondu froidement et a trouvé des raisons morales pour cesser d'être conservateur. Bientôt, sans doute, on le verra Premier Ministre libéral. Pourtant, c'est Gladstone qui passe pour un saint et

Disraëli pour un monstre. Car Dizzy se croit très impopulaire, beaucoup plus même qu'il ne l'est. Blessé depuis l'enfance, il est sensible. « Ah! dear Dorothy, écrit-il à Lady Dorothy Nevill, ce n'est pas ma politique qu'ils n'aiment pas... C'est moi. »

Les anciens amis ont disparu. Lady Blessington est morte à Paris, en 1851. Elle avait dû s'enfuir de Londres avec d'Orsay, ayant dissipé jusqu'au dernier penny. Elle a encore pu, avant de mourir, envoyer un mot de félicitations au nouveau leader, son ancien protégé, devenu grand homme. D'Orsay lui a peu survécu; ils reposent ensemble, à Chambourcy, près de Mantes, sous une même pyramide de granit. Smythe, le cynique et charmant Smythe, qui a posé pour Coningsby et inventé la jeune Angleterre, est mort presque dans la misère. A Dizzy il a laissé ces vers :

What is life? A little strife where victories are vain,
Where those who conquer do not win nor those receive who gain[1].

Dizzy a souvent répété le distique : « What is life? »

Le Duc est enfin mort. Cet homme de fer semblait éternel. Les troupes ont formé la haie jusqu'à Saint-Paul. Deux mille voix ont chanté du Hændel; quand les choristes ont tourné leurs pages, ont eût dit un coup de vent. Disraëli a fait un discours; il a eu le tort de le copier dans Thiers; on s'en est aperçu et cela a choqué. Le vieux Lyndhurst vit encore; il a quatre-vingt huit ans; il est aveugle, mais d'esprit aussi vif que jamais. Ne pouvant plus lire, il apprend par cœur ses poètes préférés et son livre de prières. Sa petite-fille, qui n'a que huit ans, lui fait réciter ses leçons. Bulwer a bien changé. Il est devenu conservateur, lui aussi, mais c'est un compagnon peu sûr. Il vit dans la crainte de la folle Rosita, qui le poursuit d'une haine insensée. Cette furie a fait de Bulwer un vaincu; il ne rêve plus que d'un titre, de la Chambre des Lords, de la fortune, du repos.

Caroline Norton est encore belle, les torsades de cheveux qui entourent son front sont d'un beau noir violet, mais elle est aigrie. Lady Seymour, l'ex-Reine de beauté, a un fils de trente ans; elle est obligée de demander la main de son

1. *La vie? Une courte lutte où la victoire est vaine,*
Où le gagnant ne gagne rien...

voisin pour se lever de table. Perte grave, la fidèle Sa est morte en 1859. Le foyer familial, le port de refuge, le centre de tendresse n'est plus. C'est Mary-Ann maintenant qui doit être épouse, mère et sœur, et qui joue tous ces rôles à merveille. Elle comprend toujours son Dizzy et elle ne l'ennuie jamais. Elle le considère comme le plus grand génie de tous les temps et conserve précieusement les moindres bouts de papier sur lesquels il a pris une note. Quelquefois, même en public, elle lui prend la main et la baise humblement. Elle continue à tenir des propos condamnables. A Windsor, elle dit à une princesse royale : « Mais peut-être, ma chère, ne savez-vous pas ce que c'est que d'avoir un mari affectueux? » George Smythe, audacieux et froid, a osé demander un jour à Disraëli si la conversation de sa femme ne le gêne pas un peu. « Mais non, cela ne me gêne jamais. — Well, Diz, vous devez être un homme pourvu de qualités extraordinaires! — Pas du tout, je ne possède qu'une qualité, mais qui manque à la plupart des hommes : la gratitude. » Et à un autre : « Elle a cru en moi quand les hommes me méprisaient. » Chaque année, le jour anniversaire de leur mariage, il écrit pour elle une petite pièce en vers.

Une étrange personne a surgi dans leur vie. Depuis longtemps Disraëli recevait des lettres d'une admiratrice inconnue, Mrs. Brydge Williams, de Torquay, qui se disait comme lui de race juive et de religion chrétienne. » Connaissez-vous, demandait-il à ses amis, une vieille folle de Torquay?... » Un jour, Mrs Brydge Williams lui a demandé d'être son exécuteur testamentaire et d'accepter un legs important. Il est allé la voir, avec Mary-Ann, et a trouvé une femme de soixante-quinze ans, énorme, ridicule et agréable. Le couple et la vieille dame ont fait amitié. Hughenden envoie des violettes à Torquay, Torquay des roses à Hughenden. La lettre quotidienne à Mrs. Brydge Williams a remplacé la lettre à Sarah. « Mes grandes délices de cette année ont été vos roses. Elles ont vécu dans ma chambre et sur ma table plus d'une semaine. Je crois que je n'ai jamais vu des roses si belles de forme, si brillantes de couleur ou d'un parfum si exquis... Je crois vraiment que vos roses doivent être venues de Cachemire... » « Où avez-vous pris le homard qui arriva ce matin pour mon déjeuner? Dans les grottes d'Am-

phitrite? Il était si frais. Il sentait toute la douceur et tout le sel de l'Océan. »

D'autres amitiés féminines embellissent une vie assez morose. Il y a Lady Londonderry; il y a Lady Dorothy Nevill. « Très chère Dorothy, vos fraises étaient aussi fraîches et aussi délicieuses que vous-même. Elles me sont arrivées fort à propos, en un moment où j'étais abattu et fiévreux. » Il se souvient encore du bal où il l'a vue pour la première fois. « Je vous prie, avait-il dit, quelle est cette jeune personne qui semble être descendue d'un tableau du temps de Georges II? » Que les femmes avaient alors de grâce et d'esprit! Maintenant, en 1860, les jeunes filles semblent n'avoir d'autre ambition que d'être prises pour des Dames au Camélia. Elles se promènent avec des jupes relevées jusqu'aux genoux, en montrant de jolies jambes, appellent les hommes Tom, John ou Dick et discutent avec les jeunes gens les derniers scandales inventés à White's.

Les souverains passent. Le sage Louis-Philippe qui, aux Tuileries, envoyait à Disraëli des tranches de jambon si bien découpées, il l'a vu pleurer, assis sur son lit, dans une chambre d'exil. En revanche, il a été reçu dans ces mêmes Tuileries par un Empereur qui, jadis, l'a promené en canot sur la Tamise. Mary-Ann, placée à la droite de Napoléon III, lui a rappelé cet échouage et comment il entreprenait toujours des choses qu'il ne savait pas faire. L'Empereur a ri et l'Impératrice a dit : « C'est tout à fait lui. » Le goût de Dizzy pour les Mille et Une Nuits a été satisfait par le Paris du second Empire : « Autour de son cou de cygne, l'Impératrice portait un collier d'émeraudes et de diamants tel qu'on aurait pu en trouver dans la cave d'Aladin. » Son amour pour la France reste fidèle; souvent il fait donner à l'Empereur par des émissaires secrets des conseils excellents, hélas peu suivis.

La petite Reine, chez laquelle jadis Dizzy accompagna son vieil ami Lyndhurst, est devenue une souveraine austère et puissante. Elle commence tout doucement à s'accoutumer à Disraëli et les traite, lui et sa femme, avec bonté. Le prince Albert est mort l'an dernier.

Ce qui donne à Disraëli l'impression de n'avoir pas tout à fait gâché sa vie, c'est l'admiration des jeunes gens. Il y

a dans la fantaisie de sa politique quelque chose qui les attire. Un jeune secrétaire enthousiaste, Montagu Corry, s'est attaché à lui et montre un dévouement touchant. Le fils de Derby, Stanley, est son élève; un disciple trop prudent, mais reconnaissant. « Seulement, lui dit Disraëli, vous autres Derby, vous n'avez pas d'imagination. » Un jour les Grecs, à la recherche d'un Roi, ont offert le trône à Stanley. Stanley, qui n'est pas Byron, a refusé. Ah! si on avait offert le trône de Grèce à Dizzy!

En 1853 il est allé à Oxford pour y être reçu docteur honoris causa. Il n'y est pas arrivé sans inquiétude, sachant les étudiants moqueurs et que parfois de grands personnages y ont été accueillis par des huées. Mais jamais, depuis le duc de Wellington, on n'avait vu pareil enthousiasme. Pâle, impassible, il a marché vers le chancelier tandis que l'amphithéâtre retentissait d'applaudissements. « *Placet ne vobis, Domini?* » a demandé le chancelier. « *Maxime placet! Immense placet!* » ont crié les étudiants. Alors le visage immobile s'est un peu animé; il a cherché de son monocle la tribune des dames et, découvrant Mary-Ann, lui a envoyé de la main un presque invisible baiser.

***

Soixante ans. Soixante et un ans. Les années, lentes et brèves, passent. Le rythme des sessions, humain, s'enroule au rythme divin des saisons. Disraëli vieillit. Sans doute ne sera-t-il plus jamais Premier Ministre. Il servira sous Derby, une fois, deux fois encore; puis le temps de Stanley viendra; les grandes familles ont leurs privilèges. C'est dommage; il aurait aimé le pouvoir. Mais il ne faut pas laisser l'esprit trop penser à ce qu'on n'a pas; ce qu'on a n'est pas mal, si l'on se rappelle l'humilité des débuts. « *Forti nihil difficile.* — Au courageux, rien de difficile », disait-il en ce temps-là. Devise d'enfant. Tout est difficile. Il en a pris une autre depuis quelque temps : « *Never explain, never complain.* » Ne pas expliquer, ne pas se plaindre. Il faut éviter les mots inutiles.

Mrs. Brydge Williams est morte, laissant près de trente mille livres à ses vieux amis. Cela a permis de régler une partie des

dettes. Le reste est moins lourd, grâce à un homme modeste et généreux, Andrew Montague, grand propriétaire du Yorkshire, qui, par admiration pour Disraëli, a racheté toutes les créances des usuriers (près de cinquante-sept mille livres) et a ramené l'intérêt uniformément à trois pour cent. La vieille dame a demandé à être enterrée dans le cimetière de Hughenden. Elle y repose, près de la petite église. Bientôt peut-être Disraëli l'y rejoindra; il n'a jamais été très fort et il a eu une vie dure. Le parc devient un lieu ravissant. Mary-Ann a fait des merveilles. Sur la terrasse, dans des vases blancs de Florence, des géraniums roses alternent avec des agapanthas bleus. La maison a été restaurée comme elle était au temps des Stuart. Dans les jardins en terrasses, où des statues de déesses gardent l'entrée des allées, on imagine les Cavaliers promenant leurs maîtresses. Hors quelques visites d'amis, la vie est solitaire et monotone. Le dimanche, l'église rompt cette monotonie.

Assis au banc des seigneurs de Hughenden, Disraëli rêve. Le Révérend Clubbe, pendant le service, regarde avec inquiétude l'homme puissant qui un jour peut-être nommera des évêques...

Il revient à pied, à côté de la petite voiture de Mary-Ann, qui, tout en conduisant son poney, montre avec animation ses travaux. Elle parle. Comme elle peut parler, Mary-Ann! Sur l'étang elle vient de lancer deux beaux cygnes que Dizzy appelle Hero et Léandre; elle ne comprend pas très bien pourquoi. En transformant le jardin, elle a troublé les hiboux qui logeaient dans les vieux ifs, mais Dizzy a dit que c'est l'oiseau de Minerve et a pris d'eux un soin religieux. Le soir, ils viennent parfois frapper aux fenêtres de leur bec courbe et leurs grands yeux ronds brillent dans la nuit.

ANDRÉ MAUROIS

(A suivre.)

COMMENT FURENT APPLIQUÉES LES CLAUSES AÉRIENNES DU TRAITÉ DE VERSAILLES

Dans la *Revue de Paris* du 1er décembre 1926, M. Bouilloux-Lafont a fait l'histoire des éphémères clauses aériennes du Traité de Versailles, acceptées par les Allemands le 28 juin 1919, entrées en vigueur le 10 janvier 1920, abandonnées par les Alliés le 7 mai 1926. Les articles correspondants subsistent, mais dépourvus de toute valeur, puisque les vainqueurs ont renoncé à exiger des vaincus l'observation des règles propres à en assurer le respect. C'est là, pour qui a lu cette étude, une évidence, et le maréchal Lyautey en a tiré la déduction pratique. Voulant préciser le programme du Comité de propagande aéronautique, dont il est président, il a commencé par déclarer que la France devait, maintenant, compter uniquement sur ses forces, pour soutenir dans les airs la lutte économique quotidienne et la bataille éventuelle. Sans doute, il faudra que les Chambres sanctionnent un accord international si gros de conséquences, mais quoi qu'il advienne, nous ne regagnerons pas les positions perdues.

La page est donc tournée, qui traitait des clauses aériennes du Traité de Paix. Avec leur évolution diplomatique, elle racontait les efforts poursuivis pour en tenter l'application. En effet, tandis que nos représentants, dans les conférences ininterrompues qui caractérisent l'après-guerre, édulcoraient de plus en plus ces malheureuses clauses, les alliés maintenaient

en Allemagne des officiers chargés de veiller à leur application. Il serait fâcheux que les uns et les autres soient confondus dans une même suspicion, lorsqu'on commencera sérieusement à rechercher des responsables. Pour dégager la responsabilité des seconds, tout en prouvant que les premiers n'ont pas manqué d'être avertis, il suffit de citer les passages principaux de cette déclaration catégorique, envoyée aux Gouvernements alliés par leurs délégués aériens en Allemagne, cinq ans avant Locarno :

En s'appuyant sur l'existence de l'article 198, qui interdit à l'Allemagne d'avoir une aviation militaire, il peut paraître possible de songer à créer une Commission permanente « d'examen des avions nouveaux », et qui serait chargée de différencier les appareils allemands de l'avenir en les classant soit civils, soit militaires.

Cette Commission n'aurait évidemment de raison d'être qu'autant que ses décisions auraient force de loi et seraient appliquées réellement.

Si cette solution, qui semble la seule que l'on puisse pratiquement proposer, ne peut être admise, et si, en particulier, l'existence des clauses du Traité de Paix concernant la navigation aérienne entraîne la Société des Nations à placer l'Allemagne sur le même pied que les autres puissances en ce qui concerne l'emploi de l'aviation pour les transports aériens, il n'est pas douteux que les Allemands seront autorisés à utiliser les appareils à grande puissance que la C. I. C. A. classe d'avance dans la catégorie des avions militaires les plus redoutables.

Cette pièce prendra toute sa valeur lorsqu'on la saura datée du 23 novembre 1920.

Si l'opinion publique en avait été saisie, les négociateurs alliés n'auraient-ils pas eu beaucoup de peine à justifier certaines de leurs décisions? Mais, depuis que règne la liberté de la presse, il n'est plus jamais publié de rapports officiels émanant des hauts fonctionnaires civils et militaires, alors qu'il en paraissait fréquemment dans le *Moniteur* du premier Empire.

C'est pourtant une méthode déplorable, croyons-nous, que celle du silence. Les fautes commises sont doublement néfastes, si l'avenir est privé des leçons qu'elles comportent; l'ignorance générale laisse toute licence aux Pouvoirs Publics et des imputations, peut-être de bonne foi, mais cependant calomnieuses, risquent d'être émises à l'égard des innocents.

Nous ne voudrions pas qu'il puisse en être ainsi pour les aviateurs français, belges, anglais, italiens et japonais, que nous avons vus au travail en Allemagne, et qui réussirent à tirer de textes imparfaits, avec des moyens médiocres, le parti qui leur avait été fixé.

Vers la noble figure du colonel Dorand, notre pensée se tourne avant tout. Un officier étranger, qui fut auprès de lui à Berlin, nous disait, tout récemment, que, dans son pays, on aurait récompensé d'une large dotation le labeur désintéressé de ce bon Français, qui fut à la fois un impeccable soldat, un grand savant et un habile diplomate, et qui mourut à la tâche. A tout le moins, que justice lui soit rendue, comme à ses compagnons.

La Commission internationale de contrôle aéronautique (C. I. C. A.). — Pour contrôler l'exécution des clauses aériennes du Traité de Versailles, une Commission interalliée, dite « de contrôle aéronautique », devait fonctionner en Allemagne, selon les mêmes modalités que la Commission militaire et la Commission navale, mais avec une certaine autonomie. Sa mission était triple : il lui fallait prendre livraison du matériel, constater la démobilisation de l'aéronautique militaire et veiller à l'observation des restrictions imposées à l'aéronautique civile. Elle devait avoir, pour ce faire, pleine liberté de circulation et d'investigation.

Aussitôt que l'on connut, dans leurs dispositions essentielles, les mesures que les négociateurs alliés avaient décidé de prendre en matière d'aéronautique, on s'occupa de constituer la C. I. C. A. On lui donna comme chef un officier général anglais, l'Air Commodore Masterman, et l'on pensa que son travail pourrait commencer dès la signature du Traité. Effectivement, elle était prête au mois de juin, mais on s'aperçut alors qu'il fallait attendre l'entrée en vigueur du Traité, le 10 janvier 1920.

Ce jour-là, seulement, la C. I. C. A. entra en fonctions, et vint occuper, à Berlin, les locaux qui lui étaient destinés, dans une « académie technique de guerre ». Ainsi que les deux autres Commissions militaires, elle dépendait du maréchal Foch, Président du Comité militaire interallié de Versailles,

ou C. M. I. V., auquel on avait adjoint une « Commission des Clauses aériennes ». En dernier ressort, les décisions devaient être prises, soit par la Conférence des Ambassadeurs, soit par le Conseil suprême.

La C. I. C. A. comptait 191 officiers, 26 interprètes et 348 soldats. Ils furent répartis en différents groupes : une sous-commission « de la Production », que présida le colonel Dorand, eut le rôle le plus important. Elle était chargée des études et rapports techniques, des usines et des avions; un comité « de l'Aéronautique navale prussienne », était chargé de tout ce qui concernait l'aéronautique maritime et les dirigeables; un comité de l' « Aéronautique militaire prussienne », et d'autres pour la Bavière, la Saxe et le Wurtemberg, avaient chacun leur secteur particulier; au-dessus régnait le Quartier général, avec des sections chargées de la comptabilité, des bâtiments et des aérodromes, des relations avec les Allemands.

Lorsque des mesures d'ensemble devaient être prises, ou lorsqu'une décision appartenait à la Commission même, elle ressortissait du « Conseil des Représentants », composé des chefs de chaque mission, c'est-à-dire du général Masterman, du colonel Dorand, du colonel italien Scelzo, du commandant belge Moulin et du colonel japonais Segawa. En règle générale, les relations entre tous les alliés furent extrêmement cordiales et nous pûmes admirer à Berlin l'esprit de solidarité qui régnait entre eux. Si, au début, quelques divergences de vues se manifestèrent, il est frappant de constater que, peu à peu, nos alliés se rangèrent, plus ou moins, mais de façon caractérisée, aux points de vue français. Les premières tournées furent délicates, car les Anglais se refusaient à mettre en doute les affirmations des officiers allemands. « Ils ont signé, disaient-ils, nous ne sommes pas en droit de soupçonner leur loyauté. » La conséquence fut que les Anglais se montrèrent beaucoup plus rigoureux que les autres, lorsqu'ils durent se rendre à l'évidence, et avouer que leurs antagonistes n'hésitaient à dissimuler — et cela assez fréquemment — la vérité.

Les Américains avaient une place prévue et réservée dans cette organisation. Mais, n'ayant pas ratifié le Traité, ils s'abstinrent tout d'abord de désigner des commissaires. Plu

tard, apprenant que les dirigeables allemands allaient être partagés, ils voulurent prendre part aux livraisons. Le 30 octobre 1920, le Conseil suprême, sollicité, décida non seulement qu'ils viendraient désormais au partage du matériel à récupérer encore, mais qu'ils recevraient des indemnités représentatives de ce que l'Allemagne avait détruit, exporté ou déjà livré aux autres alliés. Ce ne fut pas sans préciser la situation par ces mots : « Les États-Unis n'ayant pas ratifié le Traité et n'ayant fait jusque-là aucune demande à cet égard, il n'a pas été possible, jusqu'à ce jour, de leur délivrer leur part sur le matériel. »

Un officier américain vint aussitôt recevoir son dû. Il ne porta pas le titre de membre officiel de la C. I. C. A., mais assista aux séances du « Conseil des Représentants », avec voix consultative, et non délibérative. C'est ainsi que les État-Unis profitèrent de certains avantages d'un traité dont ils rejetèrent les charges et qu'ils reçurent, notamment, le *Shenandoah.*

En face de la C. I. C. A., le Reich créa une Commission militaire technique, chargée des rapports avec elle. Ce fut la « Luftfahrtfriedenskommission » ou « Commission de la paix pour la navigation aérienne ». On abrégea son nom en celui de « Luftfriko ». En outre, la C. I. C. A. dut avoir des relations complexes avec plusieurs organes officiels allemands. Ce fut, en premier lieu, le *Reichsamt für Luft-und Kraftfahrwesen,* ou Direction des transports aériens et automobiles; puis le ministère des Finances, puis le Landesfinanzamt, chargé des voies ferrées, des communications, le Reichswehrministerium, ou ministère de la Guerre, le Auswärtigesamt, organe dépendant des Affaires étrangères, mais surtout, ce furent le Reichsvermögensamt, chargé de la liquidation des stocks de guerre, pour le matériel fixe seulement, hangars, usines d'hydrogène, etc., et le Reichsverwertungsamt, chargé de la même liquidation pour le matériel mobile, avions par exemple. Ce dernier service fut remplacé ensuite par une entreprise privée, la Reichstreuhandgesellschaft, nom dont la traduction littérale est tout un poème puisqu'il peut se traduire : « Société de la main loyale du Reich ».

Le fonctionnement de la Commission. — Le mystère dans lequel opéra la C. I. C. A., la prudence commandée par les mentions de « confidentiel » et de « secret » que portent la plupart de ses documents, tout empêche d'écrire encore son histoire détaillée. S'il en était autrement, les faits suffiraient à permettre la compréhension exacte des conditions dans lesquelles furent appliquées les clauses aériennes du Traité de Paix. Dans le cas présent, nous croyons devoir procéder comme les mathématiciens, lorsqu'ils supposent le problème résolu, et nous donnerons dès maintenant, sur l'œuvre de la Commission quelques appréciations, que nous tenterons ensuite de justifier, aux moyens des chiffres et des précisions utilisables.

On a maintes fois prétendu que l'Allemagne avait éludé les clauses aériennes du Traité et cette croyance est devenue presque article de foi. Au contraire, ce furent probablement les mieux exécutées. Nous pouvons déclarer, sans exagération, que la lettre du Traité fut, en cette matière, respectée; pour ce qui est de son esprit, il a été méconnu là comme ailleurs. Il est bien certain que les Allemands ont parfois manifesté une mauvaise volonté flagrante, usé de tous les faux-fuyants, et fourni, pour éluder leurs obligations, des arguments tellement spécieux, qu'ils parurent ironiques.

Nos officiers durent souvent rentrer de leurs tournées sans avoir pu procéder aux visites qu'ils projetaient. On leur objectait toutes sortes de raisons péremptoires. Citons, notamment, l'autonomie relative conservée par des États ou des villes libres, et qui leur permettait de se récuser, lorsqu'il leur était présenté des instructions venues de Berlin. Il fallait alors négocier.

Si peu sentimental que soit l'Allemand, lorsqu'il s'agit de politique, surtout étrangère, les officiers aviateurs et les techniciens chargés de nous remettre avions et hangars, ne pouvaient manquer d'en éprouver une certaine rancœur. La perte d'un matériel désuet ne pouvait leur sembler très regrettable, mais elle était humiliante. Lorsqu'il s'agit des dirigeables dont ils sont, à juste titre, si fiers, et qui étaient encore en excellent état, ils se firent prier pour céder; il n'en pouvait être autrement.

Nous citerons maints exemples du mauvais vouloir de l'Allemagne. Il convient, cependant, si nous voulons être juste, de tenir compte des erreurs, des atermoiements, des fautes, que les alliés, de leur côté, commirent, et dont ils furent eux-mêmes les victimes.

La première fut, sans contredit, de laisser quatorze mois s'écouler entre la fin des hostilités et le moment où ils entreprirent la saisie du matériel aéronautique. Le Reich, pendant ce temps, put, à loisir, prendre les dispositions de son choix, et les particuliers, voleurs ou patriotes, les premiers aisément camouflés sous le masque des seconds, pillèrent, en toute liberté, les stocks entassés dans les aérodromes et les usines.

Certaines obligations étaient inexécutables, au moins dans les délais prévus. En les imposant, les auteurs du Traité assurèrent aux vaincus des sursis indéterminés, et leur ouvrirent une véritable mine d'objections. Rappelons seulement, dans cet ordre d'idées, les interprétations que l'on fut amené à faire des articles 201 et 202 du Traité, le premier interdisant toute fabrication de matériel aéronautique pendant six mois et le second fixant un délai de trois mois pour la livraison intégrale du matériel. Ce délai était manifestement trop court. On s'aperçut que les fabrications allaient reprendre avant la fin des livraisons. A Boulogne, le 22 juin 1920, on voulut interdire les premières pendant trois mois après le complet achèvement des secondes, en liant ainsi les deux articles qui, en réalité, comme les Allemands le firent observer, n'avaient aucun rapport.

Il fallait donc en réalité faire accepter au Reich des mesures nouvelles. Pour cela, des occasions successives se présentèrent.

Spa, en premier lieu. Dans le protocole, daté de cette ville, le 12 juillet 1920, on accorde aux Allemands, pour les livraisons, un nouveau délai, jusqu'au 31 août suivant, ce qui était trop peu encore, mais on oublie tout à fait les fabrications. Cette omission reconnue, alors que le protocole venait d'être signé, on voulut faire un « additif » : trop tard, les négociateurs du Reich déclarèrent qu'ils s'en tenaient aux termes du document qu'ils venaient de signer.

Les exigences que l'on avait omis d'inscrire dans les accords de Boulogne, les ambassadeurs alliés tentèrent, dès

le 16 juillet, une démarche collective auprès du Gouvernement allemand, pour demander leur acceptation; peine perdue. Le Conseil des Ambassadeurs, le 8 novembre, reconnut l'erreur de Spa et revint à la charge en faveur des dites exigences; nous savons qu'elles furent acceptées seulement le 11 mai 1921, après l'Ultimatum de Londres.

Que de difficultés, encore, pour arriver à trouver le moyen de permettre aux Allemands la possession d'une aviation civile, sans qu'elle puisse disposer d'avions militaires! Le Comité de Versailles demanda à la C. I. C. A., dans une note du 17 novembre 1920, son opinion sur ce point. Il lui fut répondu, le 23, par la déclaration que nous avons citée plus haut. Des suggestions furent ensuite demandées au colonel Dorand, qui les fit approuver par la majorité des représentants alliés, dans une conférence tenue à Chalais-Meudon, le 4 janvier 1921. La Conférence rédigea sept règles restrictives s'appliquant aux avions, une aux dirigeables et une à la mobilisation et à la concentration.

Le Gouvernement britannique, de son côté, faisait, le 18 janvier, de nouvelles propositions, entièrement inédites, qui interdisaient les avions de chasse et les appareils à grand rayon d'action, insistaient surtout sur la défense de prévoir des aménagements militaires et instituaient un contrôle assez sévère. Elles n'empêchaient nullement les avions multiplaces, à plafond élevé, à grande vitesse et à capacité de transport illimitée. Une nouvelle conférence eut lieu à Chalais-Meudon au début de février, encore sur l'initiative du maréchal Foch. Elle établit un code de dix-neuf règles, dont les dix dernières empêchaient la mobilisation et la concentration des forces aériennes allemandes.

Les Japonais présentèrent des suggestions pratiques qui furent adoptées, mais le colonel Dorand fut le conseiller technique le plus écouté. Ce fut grâce à son intervention qu'on rejeta la demande anglaise de confier aux seuls « moyens ordinaires d'intelligence » le contrôle de l'obéissance aux règles qui seraient posées. Cette manière de faire sous-entendait le recours à l'espionnage : il fallait au contraire créer un Comité permanent officiel opérant au grand jour.

Enfin, le 9 mars 1921, l'Air Ministry acceptait les règles

techniques proposées pour la discrimination des appareils, et peu après il approuvait également le Comité de Surveillance, qui devait entrer en fonctions après l'achèvement des livraisons dites de guerre.

Sur ces différents points, une certaine communauté de vues se manifesta malgré tout entre les alliés, et les retards mis à prendre les décisions nécessaires furent uniquement dus à l'obligation, commune à toutes les alliances dont l'histoire nous parle, de s'entendre avant d'agir. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Rappelons seulement qu'en violation des décisions de Boulogne, Junker avait fabriqué des avions commandés par les États-Unis, lesquels s'obstinèrent flegmatiquement à en refuser la confiscation. L'Amérique, non contente de prendre livraison de matériel récupéré par les soins de ses alliés, sans se donner elle-même le moindre mal, les empêchait donc de mener à bien un travail dont elle profitait.

La Grande-Bretagne, de son côté, ne montra pas toujours une entière solidarité avec ses associés et tenta plusieurs fois de se procurer des avantages divers à leur détriment. Si elle prit, dans l'établissement des neuf règles, une place prépondérante, ainsi que les Allemands l'ont reconnu, c'était pour se débarrasser d'une concurrence gênante sur le réseau international dont elle tentait de s'emparer, mais, ensuite, elle voulut être favorisée, ce qui la détermina à manifester une générosité plus ou moins sincère. Le 26 novembre 1921, le Gouvernement britannique adressait à la France un mémorandum qui proposait différentes modifications au contrôle militaire et naval, et soumettait son approbation du maintien du contrôle aéronautique à l'évacuation des villes de Ruhrort, Duisburg et Dusseldorf. Il lui fut répondu qu'il n'y avait pas lieu de lier entre elles ces deux questions.

On sait comment, par la suite, l'aviation française fut odieusement brimée en Allemagne. Sans revenir sur l'histoire de la Franco-Roumaine, sans rappeler les vexations odieuses infligées à nos aviateurs et même à nos pilotes de ballons libres, rappelons seulement que nous avons fait preuve d'une incroyable passivité, en acceptant sans mot dire les pires vexations, bien que disposant de tous les instruments juridiques propres à obtenir satisfaction,... et tout cela au moment

même où nous donnions généreusement aux Allemands toutes les facilités de survol qui nous étaient injurieusement et illégalement refusées.

Ce fut de notre part pusillanimité flagrante. De nombreux textes nous permettaient d'obtenir satisfaction sans avoir à en commenter d'imprécis. Mais dans cet art tout particulier de l'interprétation, nous étions inférieurs aux Allemands. Ils avaient, en 1919, affecté de croire que l'article 200, permettant aux avions alliés de survoler librement l'Allemagne jusqu'à complète évacuation de son territoire, s'appliquait aux appareils civils et non aux militaires. Nos compagnies de transport auraient continué longtemps leur service au-dessus du Reich, sans entraves possibles, si, le 15 octobre 1919, l'État-major interallié n'avait répondu catégoriquement que « le seul fait, pour l'article 200, de se trouver dans la Section II de la Partie V « Clauses militaires navales et aériennes », prouvait clairement qu'il concernait les appareils militaires, les règles applicables aux appareils civils étant énumérées dans la Partie XI, articles 313 à 320. »

En d'autres occasions, les maladresses des alliés furent graves, et la résistance opposée par leurs chefs aux sollicitations de la C. I. C. A. ne facilita point sa tâche.

Cela se produisit dès le premier jour. Le 10 janvier 1920, en effet, un Protocole adressé au Reich réclamait une indemnité pour tout le matériel d'aéronautique exporté depuis l'armistice. Ce fut en vain que la C. I. C. A. demanda l'addition des mots « et détruit volontairement, ou cédé à des entreprises privées ». Il fallut, par la suite, discuter âprement pour obtenir satisfaction sur ce point auprès des Allemands...

Plus tard, ayant appris l'arrivée, dans le port de Dantzig, de cinquante moteurs d'aviation vendus par le Reich aux Soviets, ce fut en vain que la Commission interalliée réclama leur confiscation; elle fut refusée par la Société des Nations, en raison de la souveraineté dont la ville de Dantzig jouissait dans sa plénitude.

Malgré tout, les Clauses aériennes furent appliquées, puisque l'aviation militaire allemande fut dissoute le 8 mai 1921, puisque les restrictions imposées à l'aéronautique civile furent respectées jusqu'au jour où la Conférence des Ambassadeurs

lui rendit sa liberté et puisque, enfin, le 1er février 1922, sur rapport du Président de la Commission interalliée de contrôle aéronautique, présenté le 27 septembre précédent, la Conférence déclara « que le Gouvernement allemand était considéré comme ayant complètement exécuté l'article 202 du Traité de Paix, à partir du 5 février 1922 ».

La Commission interalliée de contrôle aéronautique a rempli sa mission. Elle a fait appliquer strictement le Traité de Versailles. Ce qu'elle a dû en laisser inobservé, ne fut pas exigé ou fut autorisé expressément par les Gouvernements alliés.

L'aviation militaire. — Forte, au mois d'août 1914, de 41 escadrilles avec un personnel naviguant de 500 hommes, l'aviation militaire allemande avait, sur le front, en 1918, 314 escadrilles avec 85 000 hommes et plus de 5 000 appareils. 109 escadrilles dites « d'appui » étaient formées à l'arrière. La Marine avait 18 000 hommes et 2 000 appareils approximativement.

Aux termes du Traité, le personnel de l'Aéronautique militaire devait être licencié dans les deux mois, à l'exception de 1 000 hommes, officiers compris, que l'Allemagne pouvait conserver jusqu'au 1er octobre 1919, pour l'emploi de 100 hydravions, chargés de seconder les navires employés au relèvement des mines flottantes de la mer du Nord et de la Baltique.

N'insistons pas sur cette première impression de légèreté que donne le maintien, dans un document valable au 10 janvier 1920, d'un terme fixé au 1er octobre précédent. Le 10 janvier suivant il y avait encore une petite aéronautique, débris de la grande, et comprenant 8 Fliegerhorst (buissons d'aviateurs), chacune avec 219 officiers et soldats, deux escadrilles d'artillerie et une escadrille de « défense de la frontière », plus 70 centres de démobilisation pour les unités pré-existantes. L'effectif avoué était de 3 370 hommes, l'effectif réel était probablement plus important.

L'aviation militaire allemande ne disparut pas sans résistance. On a dit que les obligations du Traité de Paix avaient amené l'Allemagne à marquer une étape de plus, dans l'évolution que suivent les organisations militaires, pour s'adapter

à la vie des peuples. On aurait pu aller plus loin en ce qui concerne l'aéronautique et montrer que, pour échapper aux restrictions de ce même Traité, le Reich avait envisagé pour la navigation aérienne un rôle encore insoupçonné ailleurs.

Le 6 février 1920, un mémorandum fut remis au général Masterman par le Président de la Luftfriko, dans lequel il lui disait le désir qu'avait son gouvernement de conserver 7 escadrilles affectées aux 7 districts militaires, entre lesquels était divisée l'Allemagne. Chacune devait avoir 20 avions, 15 mitrailleuses et quelques bombes aériennes. Réserves comprises, il s'agissait de 164 officiers, 1 865 hommes, 156 mitrailleuses et 638 avions, dont 172 en service.

La requête fut naturellement repoussée, car elle était présentée en violation flagrante de l'article 198.

Mais l'exposé des motifs invoqués par le Reich est fort intéressant. Il affirmait qu'une aviation militaire était indispensable à l'armée pour maintenir l'ordre. D'abord les difficultés de communications par voies ferrées, en cas de troubles et de grèves, faisaient de l'avion le seul instrument utilisable pour les communications rapides et les informations. Le rapport insistait sur l'isolement de la Prusse orientale, qui, séparée du reste de l'Empire, ne pouvait lui être reliée que par la voie des airs. Suivait une remarque cauteleuse: « Dans les circonstances actuelles, l'armée allemande n'est pas en état de faire respecter, sans aviation, les décrets du Gouvernement sur des questions délicates. C'est dire que, sans aviation militaire, l'exécution du Traité serait très sérieusement compromise. »

L'Allemagne revint à la charge au mois d'avril 1920, à la suite du putsch von Kapp. Elle fit alors remarquer que l'aviation avait seule permis au Gouvernement de rester en liaison avec plusieurs villes de province, de se renseigner sur la situation, d'envoyer ses agents rapidement sur les lieux et de répandre des tracts utiles pour démentir les bruits tendancieux.

Les alliés refusèrent néanmoins, et ce qui restait de l'aviation militaire fut officiellement démobilisé le 8 mai 1920. Voici l'ordre du jour que promulgua le général von Seeckt à cette occasion.

Le 8 mai 1920, un corps, jeune mais confirmé par la guerre, dépose ses armes avec calme et orgueil, après une carrière pleine de gloire.

A cette date, toutes les formations et unités de l'aviation militaire allemande sont licenciées, ainsi qu'il l'a été demandé, en exécution du Traité de Paix.

Cette demande est le dernier tribut d'admiration que nos ennemis d'hier portent involontairement à ce corps.

Le Service aéronautique fut appelé à l'existence, pour la première fois, au début de l'été 1910, sur le terrain de manœuvre de Döberitz, par quelques jeunes officiers, amoureux des grandes actions; puis, en dix ans d'existence, il se développa avec une vitesse et une ampleur qui dépassent l'imagination.

Dans la guerre mondiale, il se tint épaule contre épaule à côté des plus vieux éléments de l'armée allemande, dans les faits d'armes et dans les victoires.

Animé par le sentiment du devoir et désireux d'aider les armes sœurs demeurées sur la « terra firma », travaillant également seul parfois et souffrant pour la victoire, ce service a résisté, dans le haut des airs, à un ennemi très supérieur en nombre, qu'il a rencontré dans les combats singuliers, homme contre homme, en des circonstances innombrables et victorieuses.

Grands furent les résultats obtenus par cette arme et ses hauts faits pendant la guerre.

Grands également furent les sacrifices sanglants qu'elle a faits volontairement et joyeusement sur l'autel de la patrie. La mort d'un si grand nombre de héros, qui se couvrirent de gloire comme aviateurs, affirme en langage muet l'esprit de sacrifice sublime de ce service.

Le souvenir de Bœlcke, de Richthofen, et de tant d'autres héros de l'air tombés, sera chéri à jamais par l'armée.

Orgueilleusement drapée dans son deuil, l'Armée allemande et le peuple allemand disent au revoir à leur fidèle camarade de l'air.

Nous ne devons pas renoncer à l'espoir de voir un jour renaître notre service aéronautique.

Dans l'histoire de l'Armée allemande, la page glorieuse qu'il a écrite ne s'effacera jamais.

Signé : *VON SEECKT*

Lorsque nous avons prétendu que l'Allemagne avait exécuté les clauses aériennes du Traité de Paix, nous avons pris soin d'ajouter que ce résultat n'avait pas été obtenu sans mal ; aussitôt l'aviation militaire licenciée, apparut une aviation inédite, la police aérienne.

Au mois d'avril 1919, déjà, on avait signalé l'existence à Karlshorst, près de Berlin, d'une « Section d'État-major de la police aérienne », avec 10 appareils. Des escadrilles apparurent

ensuite peu à peu, sur toute l'étendue de l'Allemagne. A un moment donné, ce corps disposait de 200 appareils environ. Le Président de la C. I. C. A. demanda des explications. Il lui fut répondu sur-le-champ que « la police, pour être vraiment utile, devait avoir de l'aviation et que, d'autre part, le Traité n'avait jamais interdit à l'Allemagne la disposition d'une aviation de police. »

La réponse énumérait ensuite les missions affectées à ce corps : 1° se mettre à la disposition de la police criminelle, pour aider ses inspecteurs à poursuivre les criminels; 2° la répression de la contrebande; 3° l'utilisation, dans la police municipale, des relevés photographiques; 4° faciliter la tâche de la police de la circulation grâce à la photographie aérienne; 5° survoler les forêts pour signaler les incendies; 6° prévenir des inondations menaçantes, et enfin, 7° assurer l'exécution des règlements sur la circulation aérienne et terrestre.

Pour le cas de troubles, le Gouvernement revenait sur les arguments déjà donnés au sujet des 8 escadrilles précédemment réclamées.

Il ajoutait que la Sicherheitspolizei devait disposer d'hydravions pour aider à surveiller les pêcheurs, contrôler le trafic des ports, etc., etc.

Des négociations interminables eurent lieu entre les Alliés, d'une part, et le Reich, de l'autre, qui usa de toutes les ruses imaginables, changeant les escadrilles de place, modifiant leurs appellations et même celle du corps tout entier.

Les « Polizeifliegerstaffeln » supprimées, apparut le « Luftüberwachtungsdienst » avec pilotes, observateurs, mécaniciens, appartenant au Ministère de l'Intérieur. La « Reichstreuhandgesellschaft » alla jusqu'à prétendre que, pour assurer la garde du matériel destiné aux alliés et pour l'empêcher surtout d'être enlevé par la voie des airs, il fallait des formations de police aérienne, établies dans les camps d'aviation même.

Cependant, en 1924, toutes les divisions de la Reichswehr qui prenaient part aux manœuvres avaient encore des forces aériennes composées d'avions civils, momentanément mobilisés, ce qui nous démontre, soit dit en passant, l'étroite dépendance dans laquelle se trouve l'aviation commerciale

vis-à-vis de l'État. Les escadrilles de la police aérienne, placées sur des aérodromes civils, utilisèrent, à plusieurs reprises, les appareils classés comme appartenant à telle ou telle compagnie de navigation. Enfin, tout récemment encore, en 1925, l'aviation militaire subsistait, en tant qu'organisation centrale, tout au moins, puisque, au grand État-major, à côté du général von Seeckt, se trouvait un état-major particulier de l'aéronautique, avec un officier supérieur, chargé de mettre au point les questions relatives à l'emploi éventuel des forces aériennes. Dans chaque division se trouvait également un officier aviateur, dont le rôle était d'établir une étroite liaison avec l'aviation civile et de préparer, par conséquent, la mobilisation aérienne.

Il est vrai que la police aérienne avait entre temps cessé de vivre. Le 1er juin 1920, sans consentir encore à ce que son personnel quittât les aérodromes, sous prétexte que rien, dans le Traité, ne prévoyait cette mesure, le Reich avait consenti cependant à remettre aux alliés le matériel de ce corps. Mais, quand il s'agit des Allemands, il n'est pas facile d'avoir le dernier mot. La Conférence des Ambassadeurs dut revenir sur la question le 31 décembre suivant, en rappelant que si l'Allemagne avait été autorisée, le 22 juin, à augmenter l'effectif de sa police, elle avait accepté de ne la doter que des armes qui seraient déterminées par la Commission de Contrôle et que cette Commission n'avait pas accordé l'avion.

Le 25 janvier 1921, la Conférence des chefs de Gouvernements était obligée d'insister encore, et ce fut en désespoir de cause que le Reich céda.

La livraison du matériel de guerre. — La C. I. C. A. devait prendre livraison du matériel aéronautique militaire. Pour savoir comment se présentait cette question, il faut remonter jusqu'à l'armistice et rappeler ce qui s'était passé entre temps.

Tout d'abord, on peut s'étonner, puisque les Alliés voulaient désarmer l'Allemagne, qu'ils n'aient pas immédiatement pris possession de toutes les armes et de tous les aéronefs qui se trouvaient à portée de leur main, sur la rive gauche du Rhin. En réclamant, le 11 novembre 1918, 1 700 avions et

1 700 moteurs, que voulait-on? Certes pas le désarmement aérien, puisque l'armée allemande disposait alors de près de 20 000 avions et en avait reçu des usines 2 195, au cours du seul mois d'août 1918.

On a prétendu que les Alliés ne voulurent pas laisser l'Allemagne à la merci des bolchevistes. S'il en fut ainsi, l'intéressée ne professait pas les mêmes craintes, puisqu'elle n'a pas hésité à céder aux Soviets du matériel d'aéronautique, bien plus, à leur remettre ce qui avait été capturé par elle aux armées russes.

Seule était alors qualifiée, pour s'occuper de ces questions, la Commission dite « de l'Armistice », présidée, à Cologne, par le général Nudant. Mais elle n'avait aucun pouvoir régulier pour surveiller ce qui se passait en Allemagne, ni en fait de matériel aéronautique, ni en fait de matériel militaire.

Elle dut par conséquent se borner, tout d'abord, à constater, impuissante, que les retards mis à l'application du Traité permettaient au Reich de faire disparaître en masse les objets dont la livraison future était prévue. Avions, moteurs, magnétos et accessoires franchissaient les frontières, vendus à bon compte à la Suède, à la Norvège, au Danemark, à la Suisse, à la Hollande, aux Soviets, voire à certains de nos alliés, disons-le tout bas. Une autre partie du matériel de valeur était cédée à des Sociétés de transports aériens, qui surgissaient comme champignons à l'automne, une autre enfin était remisée soigneusement dans différentes cachettes. Il arriva que des ouvriers, pacifistes, refusèrent de se livrer à ces manutentions, elles furent alors exécutées par la troupe.

Aucune des conditions de l'armistice n'interdisaient l'exportation du matériel aéronautique. On dut recourir à la Convention de Bruxelles, par laquelle avaient été interdites certaines exportations. L'aéronautique avait été oubliée, on dressa une seconde liste d'interdictions, qui fut présentée au Reich le 25 mars. Dès le 12 août, avec la levée du blocus, la Convention de Bruxelles devint inopérante.

Alors la Conférence des Ambassadeurs prit, le 29 septembre, une grave décision, en déclarant que tout le matériel aéronautique, quel qu'il fût, existant sur le territoire allemand, était considéré comme matériel de guerre.

Mais jamais l'Allemagne ne consentit à ratifier cette décision. Le 12 octobre, elle protestait avec la dernière énergie, affirmant que le Traité n'était même pas ratifié par les Puissances alliées et associées et qu'il était par conséquent sans valeur. La note ajoutait que, même une fois cette condition remplie, l'Allemagne serait toujours en droit, sans violer ses obligations, de posséder une aviation civile. Déjà, disait-elle, des règlements ont été édictés pour cette aviation, des compagnies de transport sont en pleine activité et les reproches adressés tombent du fait que le matériel envisagé est civil.

En l'espèce, l'allégation était audacieuse, puisque le Reich était allé jusqu'à vendre 500 moteurs capturés pendant la guerre aux aviations alliées, et jusqu'à disposer, de la même avantageuse manière, de plusieurs dizaines d'hydravions, de même origine, cédés à des entreprises scandinaves.

Lorsqu'elle arriva, le 10 janvier 1920, la Commission de contrôle ne se trouvait donc pas en présence d'un labeur facile. Pour préciser ce qu'elle avait à faire, il convient de donner quelques chiffres, obtenus par la suite.

Il avait été construit en Allemagne, pendant la guerre, 48 386 avions ou hydravions, et 44 286 moteurs. Il restait en service, au moment de l'armistice, selon les Allemands, 21 386 avions et 34 676 moteurs, dont 2 500 et 3 000 furent, d'après eux, abandonnés sur le front et dont 2 600 de chaque sorte auraient été livrés aux Alliés, au lieu de 1 700 exigés.

A la fin de ses travaux, la Commission avait recensé 15 215 appareils et 28 446 moteurs environ, avec près de 82 hangars, sur lesquels 300 appareils et 8 000 moteurs ou presque avaient été découverts par ses propres investigations, sans lui avoir été signalés par la Luftfriko.

Ce matériel devait être délivré aux Puissances alliées et associées. Les gouvernements intéressés ne se virent pas, sans un certain effroi, appelés à recevoir un don si encombrant. Ils en acceptèrent le plus possible, ce qui n'était pas grand'-chose, puisque, en fin de compte, on leur envoya à peu près 1 100 appareils et 6 000 moteurs, dont la France et l'Angleterre reçurent 30 p. 100, les États-Unis et l'Italie 15 p. 100, le Japon et la Belgique 10 p. 100.

Que faire de ce qui restait? On décida de le détruire et on

pria les Allemands de s'en charger. Ils firent remarquer que le traité ne les y obligeait pas. On voulut alors les amener à céder, quitte à discuter plus tard.

Ils se récusèrent poliment. On usa, enfin, d'un stratagème, en les menaçant d'appliquer méchamment les termes exprès du Traité, qui exigeaient la livraison de matériel aux emplacements choisis par les alliés. La perspective d'employer leurs locomotives et leurs wagons à promener au travers de l'Allemagne, en chassé croisé, les débris du matériel aéronautique, fit un effet salutaire, le Reich céda, et l'on put voir alors au cours de la deuxième semaine de mai 1920, la Reichstreuhandgesellschaft se mettre à l'ouvrage avec l'esprit de discipline, d'organisation et d'ordre qui caractérisent l'industrie allemande. Une usine admirablement outillée recevait les moteurs sur de longues files de wagons, puis les coupait au chalumeau et les broyait au marteau pilon. Les ouvriers détruisirent avec un zèle égal à celui que d'autres avaient mis à construire. Les longerons des avions étaient sciés et les pièces métalliques sectionnées avec la même probité.

Sur les aérodromes, plus de 1 200 hangars s'élevaient qui, indiscutablement, étaient encore militaires. Les alliés en prirent une centaine pour avions et la France en demanda 8 pour dirigeables. D'autre part, 3 pour dirigeables et 33 pour avions furent conservés pour l'usage de la navigation aérienne internationale. On en vendit 660, après les avoir rendus impossibles à réparer ou avoir autorisé leur remontage sur des terrains reconnus impropres à l'atterrissage et à l'envol. Cette destruction énorme fut accomplie avec une certaine lenteur, mais la faute en incombe surtout à la Commission des Réparations, qui tardait à vendre le matériel abrité dans beaucoup de ces hangars, dont il fallait pour cette raison remettre à plus tard la démolition.

Quant aux dirigeables, on réclama tous ceux qui subsistaient. Sept avaient été détruits volontairement dans leurs hangars. On réclama soit leur valeur en espèces, soit leur remplacement en nature. C'est à ce titre que les États-Unis se firent construire le *Shenandoah*. Au même but répondit la confiscation du *Bodensee* et du *Nordstern*, construits depuis l'armistice par la maison Zeppelin qui les employait à un ser-

vice entre Berlin et Friedrichshafen. On se heurta, pour y parvenir, à une certaine résistance de la part des ouvriers de l'usine, qui se mirent en grève, affirmant que leur gagne-pain leur était enlevé, ce qui eût été vrai si l'on avait démoli les deux hangars de Friedrichshafen, destinés à la construction et au montage des aérostats. Leur destruction fut à maintes reprises solennellement résolue, mais jamais elle ne fut exécutée. Ils durent la vie à la nécessité, en premier lieu, de les conserver pour que l'on puisse y établir le *Z. R. III*, en faveur de l'Amérique. Ensuite, on les laissa debout, sans renoncer au projet de les abattre, enfin on y renonça définitivement, le 7 mai dernier, dans l'accord aérien.

La France reçut le *L. 72*, qui devint le *Dixmude*, le *Bodensee*, rebaptisé *Méditerranée*, le *L. Z. 113*, qui fut démonté. L'Angleterre eut pour sa part le *L. 71* et le *L. 74*, l'Italie prit le *L. Z. 120* et le *Nordstern*, le Japon prit les pièces du *L. 30* et la Belgique renonça au sien.

Pendant que la Commission fonctionnait, un autre dirigeable fut brûlé, ainsi que son hangar, à Schneidemuhle.

Le travail formidable assuré par la C. I. C. A. fut marqué par un bon nombre de péripéties. Il fallait s'adresser à la Luftfriko, pour faire la moindre démarche; ses membres devaient notamment accompagner en tous lieux les commissaires alliés. A plusieurs reprises ils déclarèrent ne plus vouloir fréquenter des personnes aussi peu recommandables que les officiers des puissances qui occupaient Francfort, qui réclamaient la remise des coupables de méfaits pendant la guerre, et qui les dérangeaient eux-mêmes à des heures désagréables. Il fallait aussi prévenir huit jours à l'avance les directeurs des établissements dans lesquels on devait opérer. Cela ne facilitait pas les découvertes.

Le tiers des moteurs inventoriés en fin de mission fut découvert par les membres de la Commission de contrôle, et soit ignorance réelle, soit dissimulation voulue, la Luftfriko n'en avait rien dit. A cet égard, la Commission se trouvait gênée parce qu'elle ne devait pas recourir à des moyens indirects d'information. Elle n'avait pour cela ni pouvoirs ni fonds. Il lui vint cependant de nombreuses informations bénévoles, méritoires, parfois, car ceux qui les apportaient devenaient aussi-

tôt l'objet des rigueurs de la police du Reich. Certains de ces informateurs disparurent sans que l'on pût rien savoir de leur sort. En revanche, les détenteurs illégaux de matériel, en dépit des lois promulguées, ne furent inquiétés que théoriquement.

Afin de provoquer la livraison du matériel dissimulé, le Gouvernement allemand accepta de promulguer une loi, celle du 24 juin 1920, mais elle n'eut pas très grand effet.

Le dernier délai fixé était celui du 5 août 1920. On obtint du Reich une nouvelle loi le 15 décembre suivant, ce qui n'empêcha pas de trouver fortuitement, dans le quartier de Moabit, du matériel pour une valeur de 50 millions de marks. Les officiers alliés ne purent découvrir, en visitant le bureau d'une usine, les documents intéressants qu'ils croyaient trouver. Ils apprirent plus tard qu'on avait descendu, puis évacué, toutes les pièces compromettantes, pendant qu'ils montaient au bureau, par un ascenseur, longtemps demeuré en panne. Ajoutons que les documents en questions furent trouvés par la suite.

Une autre fois, en visitant une usine, ils s'aperçurent que le plan dont ils disposaient lui attribuait une superficie très supérieure à la réalité qu'ils mesuraient. Après enquête, ils virent qu'on avait élevé un mur destiné à isoler un certain nombre de bâtiments, dans lesquels se trouvait conservé du matériel interdit.

L'un des plus grands étonnements des commissaires fut de s'apercevoir, alors qu'ils visitaient, en touristes, le nouveau musée de Munich, que les socles épais, supportant les objets d'art exposés, étaient des caisses, dans lesquelles se trouvaient dissimulés des moteurs d'avions! C'est en Bavière, du reste, que les plus sensationnelles découvertes furent opérées.

Les avions étaient plus difficiles à cacher, cependant les Allemands y parvinrent souvent, en les garant dans les granges de fermes éloignées des centres habités et des routes fréquentées d'ordinaire. On en trouva ainsi dans le Tyrol, aux environs de Nuremberg, en Silésie, et presque dans toute l'étendue de l'Allemagne.

On découvrit du matériel de toute nature. En un seul jour, le 2 novembre 1920, deux perquisitions avaient à Berlin permis de trouver 2 000 magnétos de départ et 450 appareils

photographiques spéciaux pour l'aviation. Un autre jour, à Athos Werke, on trouva 1 800 moteurs non déclarés, 1 217 autres furent découverts dans divers immeubles de Hanovre. Par ailleurs, on apprenait parfois que des exportations avaient encore lieu, en dépit des interdictions répétées faites à ce sujet.

Le Comité de garantie. — Lorsque l'Allemagne fut autorisée, le 5 mai 1922, à reprendre la fabrication du matériel aéronautique, la C. I. C. A. fut remplacée par un « Comité de Garantie ».

Il comprit seulement 13 officiers, dont l'entretien était à la charge de leurs pays respectifs. Ils se répartirent la tâche. Les questions techniques furent attribuées à un Anglais qui changea fréquemment, sans doute parce que la Grande-Bretagne voulut mettre le plus grand nombre possible de ses ingénieurs au courant des fabrications germaniques.

La tâche essentielle du Comité était de veiller à l'observation des neuf règles. Il s'y appliqua avec succès, car il empêcha la fabrication de plusieurs types d'appareils qui ne répondaient pas à ces règles.

A vrai dire, il opéra de façon plus ou moins aisée, car le gouvernement allemand lui soumit le plus souvent des plans d'appareils déjà construits. Par ailleurs, comme au temps de la Commission, de multiples dissimulations furent encore constatées, mais on peut dire que, dans l'ensemble, le Comité réussit à faire ce qui lui était demandé.

Il n'était plus en rapport avec la Luftfriko mais avec un bureau, composé d'officiers, et affecté au Reichsverkehrministerium, ou Ministère des transports. Ces officiers accompagnaient également nos commissaires. A plusieurs reprises, ceux-ci, se présentant dans des usines, reçurent l'avis que leur visite serait dangereuse et qu'ils feraient bien de s'en abstenir, car les ouvriers étaient extrêmement montés contre eux, et un mauvais coup était à craindre. Cependant, jamais il n'y eut de voies de fait, et une seule fois, dans une grande fabrique proche de Berlin, il y eut une manifestation hostile, qui donna du reste l'impression d'avoir été organisée et ordonnée par les directeurs eux-mêmes et de n'être aucunement spontanée.

S'il était possible d'empêcher la construction d'appareils dangereux, en Allemagne, il était impossible d'empêcher les Allemands d'aller en construire ailleurs. On avait malgré tout, la certitude de n'être pas inopinément attaqué par la voie des airs. C'était un résultat.

La Commission de Contrôle en obtint d'autres, reste à savoir s'ils furent utiles. La destruction du matériel, avec autorisation de le reconstruire, était à peu près inopérante. Elle ne se comprenait qu'avec la suppression totale de l'aviation allemande. A cette mesure radicale les Allemands s'attendaient du reste. Nous voyant incapables de concilier la prescription de l'article 198 avec l'existence d'une aviation civile, ils pensèrent que nous allions, en fin de compte, supprimer purement et simplement toute l'aéronautique allemande

On ne peut expliquer autrement l'expatriation de son industrie, ni les avances qu'elle nous fit pour travailler en commun avec certaines de nos maisons. L'industrie allemande pensait trouver ainsi le seul moyen de survivre, en revanche, nous en aurions retiré la certitude de pouvoir surveiller minutieusement tout ce qui se passait dans les usines d'outre-Rhin et nous aurions récolté, du jour au lendemain, le fruit des travaux poursuivis en Allemagne depuis vingt ans (au cours de la construction de dirigeables rigides) sur les alliages métalliques légers. Le colonel Dorand, qui désirait ardemment, dans l'intérêt de son pays, la réussite de cette conception, alla jusqu'à obtenir le concours éventuel, pour l'industrie française, de l'ingénieur allemand Dornier. Maintenant, nous entendons bien souvent déplorer son échec.

Pendant tout son séjour en Allemagne, le colonel Dorand s'est efforcé de procurer à nos ingénieurs les moyens de se mettre au courant de la technique allemande. En arrivant en Allemagne, il avait trouvé les avions géants, dits Riesen, dont quelques-uns avaient volé vers la fin de la guerre mais dont nous n'avions pu étudier de près aucun exemplaire. Le Zeppelin, 1500 HP avec cinq moteurs Maybach de 300 HP chacun, emmenait à 125 kilomètres à l'heure une charge utile de 4 tonnes 1/2 et cela avec 3 800 litres d'essence, provision qui lui permettait de franchir la distance d'Allemagne à Odessa sans escale.

En France, on n'avait pas encore réussi d'appareil de cette envergure. Le colonel Dorand expédia quelques Riesen à Villacoublay. Il n'est pas responsable de ce que la mauvaise exécution des transports et la négligence apportée à leur réception eut pour conséquence d'entasser des monceaux de ferraille dont les pièces étonnaient le passant par leurs énormes dimensions et qui rouillèrent dans un hangar ouvert à tous les vents. On les vendit au poids. Parfois on les rencontre encore dans les dépôts d'aviation...

Ce n'est pas davantage la faute du colonel Dorand, si le magnifique rapport technique, œuvre de la Commission de contrôle et en majeure partie écrit de sa main, ne fut pas distribué largement à nos ingénieurs, pour qui il avait été établi.

Fidèles à la méthode du silence, les autorités responsables en gardèrent jalousement les exemplaires dans les combles d'on ne sait quel bâtiment de l'État.

En un mot, par la méthode du silence, la France fut privée des quelques bénéfices qu'elle aurait pu retirer des tentatives faites pour appliquer les clauses aériennes du Traité de Versailles. Puissions-nous, le cas échéant, tirer partie de cette leçon.

GUY DE MONTJOU

ÉGLANTINE[1]

II

Octobre était venu. Un de ces vols de grues qui évitent depuis si longtemps Paris vola au-dessus de la ville, appelé par son nom, pour la gaieté des jeunes filles. On enlevait les échafaudages de Notre-Dame, de l'Opéra; tous les grands meubles des hommes destinés à recevoir la pluie et l'hiver étaient maintenant sans housses, et la neige allait pouvoir tomber sur du doré tout frais. D'un itinéraire que ni la guerre ni la goutte n'avaient changé, aussi fixe et implacable que cette promenade d'asphalte toute droite qui termine les villes d'Orient, Moïse quittait vers six heures son bureau, et, par la rue de la Paix, les boulevards, le faubourg Saint-Honoré, regagnait sa maison de l'avenue Gabriel. Il connaissait le moindre objet, la moindre vendeuse des boutiques de son trottoir, rien des boutiques d'en face, avait pour les premières la préférence que vous inspirent en temps de guerre les magasins nationaux, se fournissait uniquement de leurs savons, de leurs chaussettes, de leurs tableaux, tout cela parce que les jeux de l'ombre et du soleil, à l'heure de sa sortie, l'avaient attaché à ce bord. En fait ce qu'il appréciait chez Seligmann, c'est que Seligmann protège des vents d'ouest, chez Coty, c'est que la boutique Coty écarte les vents du nord. Bien plus que la campagne, qu'il n'aimait guère, les étalages lui donnaient la conscience des saisons, et c'est quand les

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

cravates, les bretelles s'abattaient par centaines brunes ou mauves dans les vitrines, vers les équinoxes, qu'il renouvelait, à défaut de cœur, sa garde-robe. Les objets qui ne se trouvaient pas sur son parcours, il les faisait acheter par son valet de chambre, de sorte que tous les autres avaient un caractère personnel, un peu sacré aussi du fait que l'alimentation ou le tabac, dans ce quartier, s'encadraient de diamantaires ou d'antiquaires. Ce qu'il éprouvait pour les passants de son trottoir, ces êtres de même température avec qui il pouvait frayer, presque tous des habitués d'ailleurs, c'était un besoin de les retrouver, de les revoir chaque soir, une nostalgie de ces visages inconnus mais quotidien de cet inconnu familier; c'était de l'amour, une espèce d'amour, et il pouvait indiquer chaque soir avec plus de précision que le bureau des statistiques la proportion des étrangers, des nouveaux étrangers dans Paris, des hommes arrivés juste d'Indianapolis ou de Karachi pour qui son cœur ne battait pas. Il n'eût renoncé pour rien au monde à cette promenade, qui, — de l'immeuble où lui-même vendait de l'or, à travers une série de négoces poussés, y compris la pharmacie, jusqu'à leur plus aristocratique formule, à travers un bazar pour dieux, sur la seule piste de l'univers où tous maharadjahs, tous rois du Hedjaz, tous descendants de Bernadotte, viennent faire un crochet non prévu dans leur vie et mêler des traces royales pour tromper chacun je ne sais quel dragon personnel acharné à sa poursuite, avec un seul mendiant sur ce parcours qui était le pauvre le plus riche de Paris, — qui lui donnait, par la distance qui séparait les jupes du sol, la qualité du rouge sur les lèvres des femmes, la température exacte du luxe et de l'agrément. Mais, ce soir, il descendait sans goût l'escalier de sa banque. Pour la première fois de sa vie, il s'était trompé sur le mouvement de la drachme; il en était vexé; c'était comme si Moïse, qui avait toujours deviné le moindre sentiment du devin Venizelos, n'avait pu deviner la pensée de Pangalos. Ses informations sur la Russie étaient contradictoires, même en lui-même. Enfin son médecin lui conseillait de se méfier de sa rate. Après lui avoir appris vingt ans à se méfier de son foie, transporté vers la droite toute sa sensiblité, établi pour lui l'atlas du monde d'après Vichy et Karlsbad,

voilà qu'il fallait transborder tout cela vers la gauche et changer peut-être de gare. Un changement de sièges des partis à la Chambre n'eût pas causé à son président plus de malaise. Le pis est qu'il n'arrivait pas encore à souffrir à gauche, et que les appréhensions, les tiraillements continuaient à harceler cette droite si saine. Bref, les nouvelles du jeune siècle et de son vieil organisme concordaient aujourd'hui en médiocre ou en mal... Il savait d'ailleurs que la journée serait mauvaise. Quand il voyait, le matin, imprimée sur le dos de son automobile la main huilée du garçon de garage qui avait aidé à la sortir, comme une main de Fatma, rien n'allait... Mais, juste à la porte de la banque, renfort placé par sa providence à son débouché dans la rue, du pas atténué dont les entraîneurs vous prennent, une jeune femme partit devant lui. Elle avait juste le pas de Moïse, juste sa vitesse. Aucune chance de rattraper jamais les cinq mètres d'avance déjà pris sur lui. Mais cela importait peu à Moïse, qui éprouvait en ce moment beaucoup moins le désir de suivre que d'être précédé...

La vue d'une antilope vous décharge parfois heureusement de votre qualité d'homme. L'être qui marchait devant Moïse était à ce point vide des trois soucis dont il était obsédé qu'il en fut presque soulagé. Jusqu'à l'absence de bijoux semblait sur cette jeune femme l'absence de liens avec l'actualité, l'absence de politique grecque, l'absence de rate. Il était doux de penser que dans ce corps charmant, dont chaque part était si miraculeusement symétrique, seul le cœur avait une part anormale et particulière. L'idée d'attaquer cette femme non par ce qui distribuerait également la joie ou le plaisir en elle, non par la gourmandise, non par la volupté, mais par ce qui y produirait le déséquilibre, par ce cœur en un mot, par l'amour, se serait imposée à tout homme un peu plus satisfait de soi-même que ne l'était Moïse. Lui se bornait à l'admirer, car, sur ce parcours qu'elle suivait peut-être pour la première fois à pareille heure, elle montrait des finesses qu'il avait fallu des années à Moïse pour acquérir, graduant le temps et le regard qu'elle accordait à chaque boutique à croire qu'elle connaissait le cœur du propriétaire, accélérant le pas devant ce voleur de X..., le ralentissant devant le seul parfumeur non chimiste, vengeant Moïse, par le seul rythme

de sa marche, de cravates mal tissées et de Rubens un peu repeints. Ce soir, grâce à elle, Moïse faisait sa promenade en tenant compte de son élément moral, comme il l'eût fait la veille d'un suicide pour la dernière fois ou à la veille de la destruction du quartier par un tremblement de terre. La nature de ses relations avec les bijoutiers et les antiquaires lui apparaissait enfin nettement. Il lui semblait distinguer ceux pour qui il était plus qu'un client, un habitué, un ami, pour celui-là un frère. Cette émotion que nous avons éprouvée à la suite de notre première amie pour les monuments effleurés par elle, pour la fontaine Saint-Sulpice, pour la Tour Eiffel, Moïse l'éprouvait aujourd'hui pour les grands directeurs, les vendeuses du parcours, et pour les différentes marchandes de journaux des kiosques, grâce à ce héraut femme, qui le précédait pour une annonce ou un encan encore secret. On la regardait beaucoup d'ailleurs, il n'y avait pas entre eux deux l'intervalle suffisant pour que l'attention soulevée par elle pût l'être encore par Moïse. Des amis ne le virent pas, le chasseur du Westminster ne le salua pas. On ne pouvait imaginer une recette plus douce pour être invisible. A aucun moment, cette femme ne donnait d'ailleurs l'impression d'un être isolé; elle avait le bras gauche plus libéré, plus délié que le bras droit, elle inclinait plutôt vers les magasins que vers la rue; pas une minute où elle ne réservât près d'elle, inconsciemment, peut-être par habitude, la place d'un compagnon. Moïse ne gardait qu'avec peine le thalweg du trottoir, une place vide de femme se formait à sa gauche et il se demandait pourquoi, car depuis bien longtemps il n'avait été bousculé par une forme de ce genre. Le lien qui le rattachait à la jeune femme était si peu visible qu'un homme la suivit, la devança, resta à sa hauteur, se logeant dans l'alvéole invisible, d'où Moïse pestait d'être exclu, s'amusant à marcher près d'elle, à former avec elle un couple qu'il exposait au regard des passants non sans fierté, bientôt d'ailleurs plus fatigué et rejeté par cette marche uniforme et lente que par une course, et séparé d'elle par toutes ces raisons métaphysiques et logiques qui empêchaient jadis le rapide Achille au galop de rejoindre une jeune fille au pas. Puis un autre, non moins médiocre coureur. Elle continuait, ignorant ces faux mariages,

d'une allure type qui faisait distinguer aussitôt, parmi les instruments de locomotion qui l'effleuraient, taxis, autobus ou cycles, lesquels étaient vraiment humains, d'une taille qui montrait aussitôt quels monuments et quelles maisons étaient à l'échelle de l'homme. Elle avançait sans dévier sur la piste de Moïse, que tirait ce touage divin, par le gué même de Moïse franchit la place Beauveau, longea le mur de l'Élysée, écluse de pouvoir, comble à cette heure d'air et d'oiseaux, et soudain, — Moïse dans son émoi crut voir une forêt, — les premiers arbres des Champs-Élysées apparurent. C'est là que Moïse allait devoir s'arrêter. Cent mètres encore, et il allait la suivre; ce ne serait plus cette caresse d'une vie irréelle contre la sienne, cette surprise du lion qui voit tout d'un coup les barreaux de la cage où il est enfermé traversés par un oiseau. Là-bas, à partir de ce vernis du Japon, dont la racine bosselant l'allée et dont l'ombre marquaient la limite rude et la limite douce de la frontière, allait commencer l'aventure. Moïse n'aimait plus les aventures, il ne les cherchait plus, mais, comme ces tapis anciens usés ou mutilés que l'on complète à l'aquarelle pour les musées, il voulait bien, par des amitiés passagères, par des camaraderies, achever au dessin la trame de sa vie... Il hésitait. Certes il ne pouvait affirmer que cet appareillage qui se fait dès la première minute de la rencontre entre les femmes qui sont dans votre passé et celle qui les rejoindra, il ne le sentait pas en ce moment. Cette femme s'appareillait aux héroïnes de Moïse peut-être par ce qu'elles n'avaient jamais eu, par cette marche volontaire et douce, par cette absence ou plutôt cette ignorance des bijoux qui agissait sur Moïse comme une virginité; pas une bague, pas une agrafe; jusqu'aux boutons qui étaient d'étoffe, rien dans son costume qui pût durer plus qu'elle. Il hésitait. Il fallait se hâter, car elle longeait déjà la Bourse des timbres neufs, où un trafic actif sur les émissions baltes s'exerçait à cette heure à propos des timbres de toutes les lettres que les Lithuaniens et les Esthoniens n'ont pas écrites. Vingt pas encore, et le parcours de Moïse, segment si réduit du parcours illimité de cette femme, s'achevait. Jamais il n'avait eu pareille hésitation. Le sort décida pour lui. Il s'approchait du bord de l'allée pour regagner son hôtel, quand une voiture le bouscula. Il perdit l'équilibre,

allait s'abattre, quand il se sentit soutenu, relevé, et vit sur sa poitrine deux mains de femme qui dans l'effort s'étaient jointes, avec ce nombre infini de doigts qu'ont les mains croisées des vierges en prière. Main sans bague, sans alliance, sans chevalière, dont l'aspect dévêtu accéléra le cœur de Moïse, et le fit se détacher presque pieusement de cette étreinte — non sans la terreur d'apercevoir, disparaissant du côté de Callot, la jeune femme de tout à l'heure. L'horizon était vide, c'était bien elle. Le cœur de Moïse précipité l'empêcha seul de sentir le rythme tranquille du cœur appuyé contre lui, du cœur de l'inconnue qui le retenait ainsi avec autant de douceur que de force, au-dessus du gravier des Champs-Élysées, comme une ensevelisseuse.

Il se dégagea. Elle attendit, grave, surveillant la façon dont il reprenait son équilibre, ne le lâchant qu'à coup sûr, essayant pour la première fois, et sur Moïse, ce souci qu'ont les mères pour leur enfant le jour où il apprend à marcher. Souvent, depuis, Moïse pensa avec attendrissement à cette minute, à cette nouvelle et logique solution de la vie : être très âgé, avec une mère très jeune. Elle, ignorant qu'il lui arrivait ce que souhaitent tant de ses sœurs avides, sauver Carnegie de la noyade, arrêter le cheval emballé de Rockfeller, elle l'époussetait, non de la poussière du sol, car il n'avait pas touché terre, mais de sa poudre à elle et un peu de son parfum. La pensée de Moïse continuait tellement à suivre le long des Champs-Élysées l'image de la jeune femme dans sa marche éternelle que lui ne savait que dire à la jeune femme elle-même arrêtée près de lui.

— Vous devriez pendre un cordial, — dit-elle. Puis-je vous accompagner?

L'hôtel de Moïse était juste à droite; le café de danses le plus célèbre de Paris juste à gauche. Le goût subit de la solitude, la délicatesse, la piété de l'avenir firent que Moïse choisit le dancing.

— Entrons là, dit-il.

Elle hésita.

— Voyons! Regardez-moi.

Elle sourit et entra. Moïse se demanda souvent, depuis, ce que sa question et le sourire de la jeune femme avaient en

somme signifié. Qu'avait-il voulu dire, avec ce « Regardez-moi », et pourquoi la jeune femme en avait-elle été convaincue? Avait-il voulu dire : je suis laid, ou je suis âgé, ou je suis incapable de forfaiture, ou regardez ma rate? Il semblait cependant à l'attitude de sa compagne, soudain rose et heureuse, qu'elle eût trouvé à sa phrase un sens infiniment plus noble que tous ceux-là, et elle entra aussi droite et frémissante dans la salle, en tout cas, qu'avec un homme jeune, sain et beau.

Les places étaient rares. Tous deux furent assis en face d'une espèce de projecteur, car la nuit tombait, qui ne leur laissait rien ignorer l'un de l'autre. Chacun fut déshabillé soudain de tout ce qui l'avait voilé vis-à-vis de son compagnon, de la pénombre, du couchant, de la distance. Jamais êtres ne s'abordaient avec une image aussi précise de l'adversaire et une ignorance plus grande de sa personne. C'était un de ces soirs d'ailleurs où les visages, les mains, le corps ont une rareté et une individualité telles qu'il semble que pour l'âme on n'ait pu que recourir à de la confection et du tout-fait. Moïse se satisfaisait de cet affrontement lumineux comme il se fût contenté, un autre jour, de confession totale. Férocement curieux en ce qui concernait les hommes et pourvu à leur égard d'un service de renseignements qui était son luxe, Moïse aimait par contre ces doubles que sécrètent, dans toute atmosphère ignorante d'elles, les femmes les plus précises. Il encourageait même ces ombres aux dépens des femmes mêmes. Il savait que ces doubles gagnaient en dignité et en intérêt à être traités indépendamment d'elles; il savait que les femmes les plus égoïstes possédaient en dehors d'elles, pour celui qui ignore leur âge, un cœur qui peut saigner, une vraie jeunesse, et que les larmes, la fidélité, reviennent aux plus dures et aux plus hypocrites, si l'on ne sait pas leur vrai prénom. Bien que son choix n'eût pas toujours été heureux, on peut dire, à cause de cette facilité que les femmes avaient eu près de lui à reprendre leurs qualités, et bien qu'elles l'eussent souvent trompé et dupé, qu'il n'avait eu pour amies que des femmes loyales et fidèles. Mais par contre, jusqu'à ce jour, c'était bien à Moïse que toutes avaient eu affaire. Elles savaient son origine, sa richesse exacte; il était des trente

Européens dont l'humeur, la générosité, les meubles anciens figurent sur un répertoire. Jamais elles ne lui avaient permis de se créer ce double sensible et parfait, et elles n'avaient connu que sa camaraderie, sa méfiance, son luxe. Pour la première fois aujourd'hui une jeune femme était assise à ses côtés sans science de Moïse et sans coquetterie. Cette fille ravissante, évidemment inoccupée, probablement esclave de travaux futiles, avait le manque de curiosité, la stabilité, l'aimable absence de celles qui ont prononcé des vœux ou que chargent de grandes vocations, sœurs des pauvres ou savantes. Cette simple bonne humeur était en tout cas de même essence que la sainteté ou l'espoir. Moïse pensa plus tard, à juste titre, qu'elle avait seulement fait le vœu d'aimer la vie. On ne pouvait dire d'ailleurs qu'elle fût apathique ou indifférente; elle paraissait au contraire voir pour la première fois les nègres de l'orchestre, ou même voir des nègres; écouter une danse à la mode, ou même écouter de la musique; jusqu'à la lumière électrique semblait l'intriguer profondément, mais de tout ce qui concernait Moïse elle paraissait avoir une habitude infinie. Non seulement, elle ne parut ni voir ni entendre le directeur, M. Nohain, qui se précipita vers Moïse en l'appelant monsieur le Baron, ou le fils Bauberges, qui dansait avec la plus élégante des femmes et vint le saluer, accompagné de sa danseuse soudain déférente, mais se levant dès que Moïse eut fini son porto, comme si vraiment ils n'étaient là que pour le cordial et qu'il fallût quitter l'établissement aussi vite qu'une pharmacie, elle ne parut pas davantage remarquer le portefeuille gonflé de livres sterling que Moïse laissa une minute ouvert sur la table, comme on tente un voleur, pour tenter son regard. Elle parlait peu, et avec des mots petits, mais son silence ne semblait pas de la timidité. Son regard, son sourire, ses gestes indiquaient bien plutôt qu'elle en était avec Moïse au point où toutes les banalités que comporte une longue vie en commun ont été échangées, et que désormais la parole avait un rôle de première nécessité ou de profonde réflexion. Au feu, ou Je vous aime, voilà les deux seules phrases qui eussent été naturelles sur ces lèvres. Le fait qu'elle se taisait prouvait terriblement en ce moment l'absence dans le monde d'inondations, de tremblements de terre, et l'absence d'amour.

Mais ce détachement de ce qui était sa fortune, son prestige, causait à Moïse une impression si nouvelle qu'il y voyait la déclaration d'un sentiment nouveau, l'amitié peut-être, et même plus encore : une déclaration d'habitude.

Il ne se trompait pas, elle accepta de revenir le lendemain, et désormais ils se rencontrèrent chaque jour. Elle apparaissait à l'heure dite, sans jamais faire une objection à l'heure que fixait Moïse, sans jamais paraître pressée, sans jamais donner l'impression d'oisiveté ou de paresse. C'était la première femme que Moïse vit ainsi libérée de ces heures dans lesquelles les autres s'empêtrent dès le lever, et il ne lui en fallait pas plus pour la situer hors du temps dans son cœur. C'était la première femme qui le quittait sans courir vers quelque obligation, mais bien parce qu'on dressait les tables. C'était elle qui serait restée avec lui jusqu'à la fin des concerts, des voyages, de ce voyage autour du monde entre autres qu'il n'avait jamais pu achever que seul, le souffle manquant à ces dames à Singapour, ou le mal de mer les prenant à Malte. Aucune pourtant ne semblait plus insaisissable. On se disait que les couturières n'avaient pu l'habiller que par surprise. De même que ces mains, ce cou, non seulement n'avaient pas de bijoux, mais n'en portaient aucune trace, rien d'elle, paroles ou attitudes, n'avait marque d'esclavage. Aucune marque d'origine non plus, si ce n'est le souci particulier qu'avaient eu ses créateurs de sa gaieté, gaieté sans éclats, mais qui laissait constamment couler de ses yeux on ne sait quel soleil sec, le contraire des larmes. Moïse n'était pas préparé à éprouver, en attendant une femme au bar, ce qu'éprouvaient ses ancêtres du Liban, ancêtres sexagénaires comme lui, en attendant au bord de la source la jeune femme sans nom venue chaque soir de l'Orient, et c'était vraiment avec la même peine et la même joie qu'il la relâchait chaque soir, après avoir bu au bar, vers les Champs-Élysées, vers le désert. Elle disparaissait vers ce quartier inconnu où elle touchait à la fois pour le compte de Moïse la solitude, le silence, et l'on ne sait quelle pierre neuve. Pas une de ses paroles qui parût avoir macéré dans du passé ou dans notre syntaxe classique. Elle avait une façon d'employer le singulier pour le pluriel qui faisait honte à Moïse de son langage, de sa voix

et de tous les chiffres. Parfois aussi il s'irritait de sa sentimentalité. — Si ce n'avait pas été moi, se disait-il, cela aurait été un autre! Mais il sentait que cette phrase, d'abord ne brillait pas par son originalité, puis n'était pas exacte, était injuste. Autour d'elle, en effet, pas mal d'offres s'ébauchaient. Des jeunes gens, les plus beaux, lui avaient demandé de danser. Elle acceptait, se maintenait une minute hors de portée de Moïse sur ce mode giratoire qui augmentait pour lui les douleurs de l'absence, puis revenait s'asseoir sans avoir répondu à son danseur, Moïse le voyait à ses lèvres, que des oui ou des non, qui alternaient invariablement. Mais jamais une question, jamais dans son regard le désir de savoir ce que pouvait être la vie, le nom, le cœur de Moïse. Ce que Moïse haïssait le plus, l'apparence de Moïse, son âge, c'est cela qui semblait lui suffire, la combler.

— Êtes-vous heureuse? demanda-t-il un jour.

— Très heureuse, dit-elle.

Il en était déçu. Il savait qu'il ne pouvait guère se faire aimer des femmes qu'en les vengeant des hommes. Il aimait détruire les mauvais ménages, les liaisons qui prenaient une couleur funeste. Il avait opéré maints sauvetages hardis au cours de sa vie; le premier et le plus illustre était celui de la Duse, qu'il avait arrachée à son premier mari, l'Italien consul d'Argentine à Lisbonne. L'Argentine elle-même, lui avait écrit le mari, n'avait pas tenu contre l'argent. Il méprisait de telles injures. Il fournissait à la femme, si elle y consentait et parfois à son insu, toutes les armes, la puissance, la banque, dans chaque capitale un faisceau d'amis sûrs comme sa firme. Elle devenait pour quelques semaines une des forces de la terre, contre laquelle le mari stupéfait se heurtait et à laquelle il devait céder. Mais il sentait que cette femme n'avait pas besoin de lui, pas besoin de lui par nature. Elle était de celles qu'on ne venge pas, qu'on n'arme pas. Il en souffrait comme si elle était d'une race différente, avec des sens différents. Pourquoi venger quelqu'un de la liberté, du non-malheur? Il se plaisait du moins à lui sacrifier des rendez-vous importants, un jour l'entretien avec un roi. Fidèle à sa gageure, il ne l'accompagnait pas après la rencontre, il ne proposait aucun voyage, aucun dîner, qui pût attirer une explication, et situer

dans un point précis de l'année cette aventure qu'il sentait en ce moment remonter jusqu'à son enfance. Il ouvrait son courrier personnel avec crainte; on devait parler de cette nouvelle femme; les agences de tous les ennemis de Moïse avaient dû la suivre, les lettres anonymes commençaient à s'écrire sur les machines à écrire sans marque spécialement confectionnées. Il était temps de faire appel à Chartier.

Nous aurons beaucoup à faire avec Chartier un jour. Voici le moment de le présenter. Le succès constant de Moïse venait de ce que dans tous les postes où les autres hommes d'affaires et d'état se croient déshonorés d'avoir d'autres employés que des gens tarés, il avait recours à des esprits de premier ordre. Imaginez le service français des renseignements, durant la guerre, conduit par Marcel Proust, la propagande française par Pasteur, l'acuité et le génie devenant non des isolés, mais des intermédiaires, et vous saurez pourquoi Moïse avait chargé Chartier d'une mission que d'autres eussent jugée moins honorable. Chartier avait vu le jour à Amboise, c'est-à-dire à l'extrémité méridionale de l'Ile-de-France. Il était de cette rive de la France que nos ducs ou rois mettaient autrefois une journée à joindre en carrosse, comme il faut une nuit maintenant pour gagner Nice, et sur laquelle ils bâtissaient ces villas qui s'appellent Chenonceaux ou Chambord. Chartier, ainsi d'ailleurs que ses compatriotes, avait toutes les qualités des méridionaux, imagination, optimisme, éloquence, mais à un degré plus subtil, et telles qu'elles conviennent aux méridionaux, non de la France, mais de l'Ile-de-France. Le diamètre de Paris à Tours et Amboise était ce que Moïse avait vu de plus réussi comme diamètre de la pensée à l'air libre, ou du sérieux à la joie de la vie. Il appréciait dans Chartier ce dosage de l'esprit et du scepticisme, de la fatalité et de l'importance humaine, qui n'était chez les Tourangeaux qu'un style, alors que la réfraction à travers le ciel du Midi et les éclats de la Méditerranée amènent l'optimisme des Provençaux à la déformation. La Riviera qu'il préférait était celle qui va d'Ancenis à Chinon... La France est le seul pays dont l'avenir semble toujours strictement égal à son passé, mais seuls à peu près les Tourangeaux voient ses deux horizons à égale distance, et transportent dans les affaires qu'ils traitent cette notion d'éternité.

Le jugement de Chartier, justement parce que ne pesaient sur lui ni la satisfaction du parvenu ni les appréhensions, lui donnait presque toujours le fin mot le plus impartial, même des femmes et du temps. Son emploi d'ailleurs était de confiance. Si, dans sa banque, Moïse entretenait un service célèbre de fiches pour sa vie personnelle, au contraire, il estimait qu'il devait éviter tout ce qui est dénonciation, révélation, et c'était Chartier qu'il avait chargé d'écarter de lui, non pas la vérité, mais le renseignement. Depuis dix ans, la plupart des secrets de Moïse étaient des secrets même pour Moïse; Chartier les absorbait, les consumait, subissait les entrevues où se révélaient les vols, les avortements, les haines, accaparait les correspondances, et ne laissait passer à Moïse, de ses amies femmes entre autres, que des images dépouillées de venin, fouillées par la police du cœur, et presque inoffensives. C'était seulement à la fin de l'année, et quand la feuille des dépenses de Chartier lui tombait sous les yeux qu'il jugeait d'après l'ampleur de la somme l'ampleur des vices et des lâchetés qui s'étaient agités sans nom autour de lui. La première dénonciation sur sa compagne ne pouvait tarder, il prévint Chartier, lui passa toute enveloppe suspecte, il respira...

Il eut à craindre d'ailleurs que la délation ne vînt de son amie elle-même. Un soir, entendant une voisine qui en une seule phrase avait à peu près tout dévoilé de sa vie, quelque chose comme : — Moi, je suis née à Langres le 29 août 1890..., elle se tourna en souriant vers Moïse, et commença...

— Moi...

Déjà Moïse avait un serrement de cœur. Ce nom de ville, cette date, ce millésime allaient s'imprimer sur elle au fer rouge. Elle allait regagner la foule des autres femmes, le bagne... Mais elle acheva :

— Moi, j'ai vingt ans.

Il était difficile de choisir un incognito plus parfait. Moïse fut touché de cette confidence qui, par un heureux hasard, la cachait plus encore. En fait, il n'y avait pas là effet du hasard, mais de l'instinct. Églantine allait bien dire le lieu de sa naissance, elle allait dire : — Moi, je suis née à Fontranges le 3 novembre 1900, mais elle avait réfléchi. Personne certes n'était plus disposé qu'elle aux confidences, et le moindre

camarade après quatre questions aurait connu sa vie. Elle n'en avait rien caché à cette jeune femme rencontrée voilà deux mois à Paris, qui lui avait juré amitié, et avait disparu. Mais elle devinait les devoirs de cette nouvelle liaison : ne pas se confier, ne pas se révéler. Elle se résignait volontiers à n'avoir point de nom chaque jour, pendant deux heures. Celle qui avait su ses trois prénoms l'avait bafouée. Celle qui savait la mort de ses parents ne lui écrivait pas. Celle qui savait combien était beau Fontranges se taisait pour toujours. Puisque le monde lui offrait, jadis avec Fontranges dans la nuit et l'obscurité, aujourd'hui avec ce gros personnage sous un phare et sous deux orchestres, une récréation hors du temps, une détente sans état civil, l'exercice d'une pensée dévouée et heureuse, elle n'en demandait pas davantage. Elle ne s'interrogeait pas sur la nature de son affection pour ces deux hommes, qui, d'une richesse particulière, l'entretenaient dans ce pays anonyme. Entretenue de divagation, de vie caressante, elle n'avait même pas aujourd'hui le sentiment de faire tort à Fontranges, tant elle se sentait au cœur du domaine où il l'avait transportée. Elle ne se rendait pas compte — étant simple et modeste — qu'il ne lui fallait pas moins, pour l'exercice moyen de sa vie, que la présence d'un milliardaire ou du dernier des croisés, et cette aise, cette sécurité que lui donnait l'atmosphère des milliards ou de la légende, elle l'attribuait à l'âge de ses deux amis. Sa confiance dans le bonheur, son désir d'une réalité la poussaient tout naturellement vers ceux des êtres qui, depuis son enfance, étaient restés les mêmes, c'est-à-dire vers les vieillards. Eux seuls lui paraissaient la part résistante, la constance du monde. Cette crainte profonde de la mort, inconnue d'elle-même, cette évasion aux lois cruelles de la vie, ce n'était certes pas les aviateurs, les femmes en couches qui pouvaient l'en délivrer, mais Fontranges, mais Moïse, sur qui soixante années avaient sévi en vain. La jeunesse était pour elle le masque de la vieillesse ; elle préférait les gens loyaux, les gens confiants. Des cheveux noirs, des joues roses, elle en était maintenant effrayée. Des yeux clairs sans veinule, un front lisse, c'était pour elle le masque du trouble, de la complication, de tout ce qu'elle voulait éviter. Parfois elle allait au rendez-vous

avec une secrète peur, celle d'avoir mal observé jusqu'ici Moïse, de trouver à sa place un homme plus jeune, un homme qui aurait à vieillir, et tel d'ailleurs que Moïse, en ce moment précis, s'efforçait de le créer à sa toilette, par des rasoirs et des pâtes. Mais quand, de la porte, elle apercevait sur Moïse les seuls cheveux gris de cette foule, ces rides qui contenaient la seule ombre de la salle, ce regard qui la voyait si nettement, car Moïse était presbyte, mais qui lui paraissait brouillé, c'était la gratitude qui la menait vers lui, et qui couvrait son visage, le plus jeune de l'assemblée, d'un fard supplémentaire de jeunesse.

Des semaines s'écoulèrent, d'un débit parfait. Nohain, deux heures avant l'arrivée de Moïse, séparait sa table des autres tables par une ruelle, par ces quelques centimètres qui figurent dans de telles cérémonies, l'isolement. Elle éclatait de blancheur avec sa nappe d'hôtel. Nohain qui avait dû quitter le yacht de l'empereur d'Autriche à la déclaration de guerre, se retrouvait dans le même air impérial et marin, réservait les tables voisines pour les hôtes de choix, et citait en exemple aux habituées cupides cette jeune femme sans bijoux... Or, un jour, alors qu'il venait à l'instant même de regarder pieusement ces deux mains nues, symbole aussi pour lui de la jeunesse, — car il jugeait de l'âge des femmes sur le nombre de leurs diamants, et les pierres sur ces beaux corps choquaient ses regards comme les dépôts rhumatismaux choquent les rayons X, — il vit, en se retournant, sur l'un de ces doigts tout à l'heure si sains, une perle. Il était certain qu'elle n'y était pas cinq minutes plus tôt. C'était pendant qu'il montrait le dos, débouchant le champagne, que l'apparition s'était faite. Il eut un regard presque déçu, un regard de reproche pour Églantine et Moïse, qui avaient, eux, le regard vague et incolore de ceux qui ont échangé un baiser. Il avait apporté la bouteille en appelant Églantine Mademoiselle, il servit en l'appelant Madame. Églantine rougissait d'être surprise en ce flagrant délit. Sa main rougissait. L'œil de Nohain, son attitude n'osaient d'ailleurs changer que vis-à-vis de cette main. Il accentuait sa vénération pour tout ce qui subsistait intact de la personne d'Églantine, mais s'excusa à peine d'avoir laissé tomber une goutte sur cette main, qu'il

s'attendait à voir mener désormais une existence séparée, s'excusant impoliment auprès du baron et non auprès d'Églantine. C'était exagéré. Moïse constatait justement que la perle ne rendait pas les deux mains dissemblables. Elle avait l'air, au contraire, d'un contrepoids. Elle semblait destinée à faire la tare, comme on dit, contre tout ce que l'autre main possédait en nudité, en indéfini. Au lieu de créer une inégalité entre elles, cette perle les rendait souverainement égales. Moïse certes savait qu'on peut ajouter autant de perles que l'on veut à une femme sans en changer plus la valeur que le nombre devant lequel on met des suites de zéros, mais il était malgré tout rassuré de voir comment celle-là s'était incorporée à Églantine. Toute la gêne que donnait à Églantine cette bague était dans ses yeux, alors que tant de femmes ne peuvent physiquement se faire à pareille contrainte, trouvent le moyen de cogner la perle contre les carafes, les rampes de cuivre, les glaces de l'auto. Avec sa dernière amie justement on ne s'entendait plus. Quel silence aujourd'hui! La main d'Églantine était toujours posée de telle sorte que la perle semblait tenir sans anneau, et chacun de ses gestes était une leçon d'équilibre. On retient ainsi les coccinelles. Elle allait fuir si Églantine levait le doigt. Moïse se réjouissait de l'avoir prise de taille moyenne et anonyme. Il aimait d'habitude choisir des bijoux rares ou particuliers, s'amusait à trouver quelque rapport entre eux et la femme qui les recevait (à sa dernière amie entre autres, qui affectait le nationalisme le plus intempérant, il s'était condamné, un peu pour la guérir, à n'offrir que des pierres précieuses trouvées en France), et il était vaguement ému de reconnaître, sur des corps maintenant indifférents, au bal, aux courses, sous l'électricité ou le soleil, ces traces éclatantes et insensibles qu'il y avait laissées. Hier encore il avait retrouvé avec joie sur un corps devenu inconnu les deux plus gros rubis des Alpes, et ce diamant qu'on raconte avoir été découvert par un cousin de Jaurès à Carmaux. Mais, une peur pour lui nouvelle, l'appréhension de revoir sur Églantine, quand elles seraient écoulées, la marque de ces semaines heureuses, lui avait fait choisir cette fois une perle sans particularité, sans défaut. — L'orient, avait remarqué le marchand, ne lui donne aucune couleur spéciale. — Ce n'est pas comme à

moi, avait dit plaisamment Moïse. — Ou comme à vous, avait-il ajouté par politesse. Depuis midi, il portait l'écrin dans sa poche, le retirant et l'ouvrant, à chacun de ces vides de la journée qui le poussait les autres jours à allumer une cigarette, comme un briquet. Dès l'arrivée d'Églantine, il avait pris sa main, il avait nettement calculé qu'elle était la droite et la gauche d'Églantine, et avait renversé doucement et puissamment la main gauche, comme une génisse qu'on marque. Elle avait voulu protester, avait vu la joie de Moïse; un cadeau entre inconnus, semblait dire Moïse, n'est pas un cadeau. Il n'avait plus parlé, avait affecté d'être plus inconnu encore. Maintenant, elle partait, remettant pudiquement ses gants pour traverser la salle. Moïse voyait la petite bosse sous le chamois, et regardait avec émotion Églantine disparaître, presque enceinte de lui, enceinte d'une perle.

Voilà! Moïse avait trouvé son jeu. Dès lors, par la route la plus rapide et la plus sûre, il fit avec Églantine ce voyage à travers les pierres précieuses que les amis moins connaisseurs et moins milliardaires mettent des années à accomplir. Chaque semaine, quelquefois deux jours de suite, il apportait un nouveau bijou. Une humeur, dans laquelle se révélait son origine, le portait selon les jours, comme un Français est porté vers les vins, vers des pierres différentes, mais, comme pour la première perle, c'était l'éclat seul de la pierre qui l'attirait cette fois, sa vertu anonyme. Bref, comme le lui disait le vendeur afghan de Cartier, il devenait classique et jamais il n'avait été obtenu autant de fulgurance à nombre égal de carats. Églantine ne savait que penser, et s'en tirait presque en ne pensant pas, un peu effrayée cependant. Elle restait là devant lui, sans mouvement et un peu raide, comme au cirque celle que l'homme va encadrer à distance de poignards. Elle avait peur de chaque écrin qui s'ouvrait comme d'une clef qui devait l'ouvrir elle-même. Mais Moïse ne l'en questionnait pas davantage. Un soir où le liseur fakir s'était approché de la table et qu'Églantine tendait déjà sa main, il le renvoya, il ne voulait même pas connaître l'avenir de cette femme. L'autre insistait, appâté par ces bijoux, curieux cette fois pour son compte personnel, désireux de savoir dans combien d'années ils accompagneraient au cercueil la jolie fille et si

elle avait un mont de Siva. Nohain le fit sortir. Une nuit seulement, trouvant sur son guéridon la nouvelle histoire des pierres précieuses de Rosenthal, il la lut avant de dormir, et constata quel chemin il avait parcouru si le manuel disait vrai. D'après les dons de la semaine et l'interprète arabe, il en était à la passion qui galope et incendie, de peu en avance elle-même sur la passion qui franchit et qui tue. Il décanta pour son usage parisien cette vérité orientale : il allait aimer.

Églantine de son côté osait à peine plus faire un geste, dire un mot devant les yeux perçants de Moïse que jadis devant Fontranges endormi. Elle ne voulait pas plus le tirer de cette heureuse veille que l'autre du sommeil. Elle n'osait s'avouer que de ce don journalier de rubis et d'émeraudes elle éprouvait un bien-être presque comparable à la douceur qui lui était venue, accolée à Fontranges qui lui donnait son sang. Elle recevait le sang de l'Orient. Elle sentait confusément que la baronnie de Moïse était juste à l'opposé de la baronnie de Fontranges, et sa noblesse, et sa sagesse, et son dévouement, mais aucune idée de faute ne se serait glissée en elle, si Bellita ne lui avait remis un soir la lettre suivante :

Ma chère Bellita, — disait Fontranges dans la lettre la plus longue qu'il eût écrite, et où selon son habitude, chaque phrase se reliait à sa voisine par un lien bien invisible au lecteur, — *Je voudrais te faire un cadeau. Veux-tu remettre à Églantine la petite boîte que je viens de trouver par hasard et où j'ai mis le diamant de l'oncle Brunehaut. Prie-la de l'accepter. C'est aujourd'hui ma fête. Renée Bardini a eu un gros enfant. Je vais très bien.*

FONTRANGES

Sur un nid d'ouate dérobée à l'infirmerie des chiens, au fond d'une des boîtes qu'Églantine avait le plus touchées sur la commode de Fontranges, le diamant de l'oncle Brunehaut dormait d'une torpeur auprès de laquelle le sommeil du trésor d'Ali-Baba n'était qu'une insomnie. Le diamant de l'oncle Brunehaut n'était pas si petit, mais il était mat, de cette taille ronde si décriée qu'un pape l'avait même jadis excommuniée, et il ne rendait aucun éclat. Il avait été monté jadis sur or par un orfèvre de Troyes, et l'oncle Brunehaut avait

exigé une armure particulièrement solide, car il chassait le loup à courre et les rênes usaient ses bagues. En plaçant le diamant de l'oncle Brunehaut devant une fenêtre, à midi, en l'agitant devant un feu électrique, il consentait à montrer au dedans de soi une eau trouble, mais ne se départissait pas d'un rayon. Par quel pressentiment Fontranges avait-il eu l'idée de chercher dans l'assemblée de rubis tournée au vinaigre, d'opales solidifiées, de saphirs morts qui était son trésor, l'idée de toucher des diamants? Églantine eut honte, regarda sur ses bras nus, là où apparaissaient les veines pleines du sang de Fontranges, les pierres rouges et bleues de Moïse, tristes varices, les retira, mit l'anneau de l'oncle Brunehaut, et s'endormit. L'anneau la meurtrissait parfois, la réveillait. La lune était pleine et éclairait la chambre. Églantine élevait le bras. La lune tirait du bras une blancheur incomparable, du diamant la lueur que les rayons X obtiennent de la clef ou du caillou avalé. Cher diamant, de charbon sous la lune... Plus l'aube vint... On ne saurait croire quel courage anime la femme qui s'est endormie avec une bague d'homme au doigt...

***

Il est inutile, n'est-ce pas? de poursuivre l'histoire de ce marivaudage, de ce marivaudage d'Églantine entre Moïse et Fontranges, entre l'Orient et l'Occident.

Chacun devine que Moïse, qui, lui, avait dormi avec un bijou de femme, la vit venir ce jour-là avec angoisse, portant il ne savait quoi de nouveau, de frais, d'inconnu, — ah! il voyait maintenant — sans bijoux; qu'il fut presque étonné qu'elle l'eût reconnu; qu'il accepta qu'elle lui rendît tous ses dons. Elle voulait les porter en pensée? Il allait les enfermer dans un coffre-fort d'où ils ne sortiraient jamais, elle pouvait les porter en pensée avec provision complète. Qu'il lui dit combien il comprenait son geste, combien même il l'appréciait; qu'il parvint cependant à lui faire reprendre la première perle; puis la première agrafe; charmante fille, à laquelle on offrait deux fois les mêmes pierres! Pauvre Églantine! Elle ne savait pas que c'était un jeu, pour celui qui avait su imposer nos bons de la Défense aux Suédois, les Panama aux Colombiens,

les houillères du Nord aux Hongrois, et les Chartered, des diamants aussi, aux ennemis du Transvaal, de faire accepter des pierres précieuses à une jolie fille. Tous les bijoux revinrent peu à peu sur elle, dans un parfait habillage... Elle se taisait, elle les regardait se ficher sur elle, divin aimant. Chaque blessure causait vraiment le minimum de souffrance. Comme elle appuyait sa tête à l'épaule de Moïse, il sortit de sa poche un collier de perles, l'agrafa à son cou...

Chacun devine aussi qu'Églantine ainsi parée, alors qu'elle ouvrait tout grand le lustre de sa chambre et laissait tomber son manteau, trouva Fontranges qui l'avait attendu dans l'ombre, assis, et qui ne disait mot, étonné de voir cette jeune fille scintiller, scintiller, hélas, plus encore que son souvenir!

III

Moïse prenait de l'âge, mais aussi de l'apparence. Les banquiers ses contemporains, qu'il avait dépassés à trente ans en influence, à quarante en fortune, à cinquante en générosité, voilà maintenant, aux abords de la soixantaine, qu'il les laissait sur place en beauté. Ce n'était évidemment qu'une beauté relative. Des cils ne lui poussaient pas à l'intérieur de la paupière, comme à Samuel; cette jaunisse qui plane sur tous les financiers et qu'ils tentent de dissiper par la marche, par la chasse surtout, par des coups de feu, comme un orage, elle s'était abattue sur Malançon, sur Enaldo, et pas sur lui. Mais cependant, outre les avantages faits de la décrépitude des autres, dans l'aspect, la stature, le volume même de Moïse apparaissaient des éléments nouveaux, qui laissaient présager que Dieu entendait donner au corps de Moïse, avant sa mort, — tant pis si c'était à l'âge à peu près de la mort, — une époque de floraison jusque-là refusée : bref, il n'était plus épouvantable. Ces massages, ces macérations, cet émondage quotidien par des professeurs de beauté donnaient enfin leur effet; Moïse devenait bon élève. Cette boule au ventre, où s'unissaient la rotondité d'une tumeur et la sensibilité d'une hernie, que Moïse surtout détestait de voir si ronde, devenait ovale, s'atténuait. Ces bourrelets de graisse qui se formaient

en Moïse à des places inattendues, par une erreur de la laideur, comme dans le corps d'une Américaine trop coquette les bourrelets de parafine, par une erreur de la beauté, fondaient enfin au soleil de la soixantaine. Enfant, Moïse croyait que l'on s'habille parce que le corps est laid. Avec quelle hâte, le soir, au coucher, il passait de ses vêtements à la nuit! Cela ne lui faisait par jour qu'une seconde de laideur et il aimait déjà l'ombre comme son plus beau vêtement. Il aimait la nuit comme la moitié de la journée où l'humanité est belle. Il croyait que l'on décapitait les condamnés sur la place de Jaffa pour qu'ils parussent beaux, réduits à leur seule tête, devant la justice suprême. Sa coquetterie d'enfant était de s'asseoir dans la mer et de se montrer aux promeneurs du rivage, l'eau bleue jusqu'au cou. Mais, de cette vérité générale sur la laideur des hommes, il avait bien dû faire une vérité particulière, — et voilà que depuis quelques semaines cette malédiction cessait. La vieillesse raffermissait ses chairs, asséchait les sources de furoncles, ses rides d'enfance se comblaient. L'apparition, par ses cheveux gris, de la blancheur, d'un ton vierge, dans ce mélange de couleurs indécises, redonnait soudain à ce corps, sinon une jeunesse, du moins une pureté. Au saut du lit maintenant Moïse, plus décolleté chaque jour, venait à sa glace pour constater ces heureux effets de l'âge. C'était à Moïse que le peintre Robert avait dit un jour, d'un tiers personnage il va sans dire : « On a la gueule que l'on mérite. » Moïse, que ce mot avait frappé, sentait en effet au fond de lui naître, gonfler il ne savait quel mérite. Il méritait, il obtenait des mains à peine moites, et pour la première fois les mains étrangères s'attardaient aux siennes, au lieu de paraître effleurer un bénitier suspect. Il méritait des cheveux plus secs, la première étincelle que l'on en ferait jaillir en les frottant s'accumulait. Il se surprit, rue de la Paix, arrêté entre deux magasins de bijoux, devant le miroir, miroir étroit dans lequel d'ailleurs son reflet n'eut pas tenu quinze jours plus tôt. Qu'on l'eût étonné jadis en lui disant qu'un jour, alors que le plus beau rubis de l'univers était en vitrine deux mètres à sa droite, la plus belle perle deux mètres à sa gauche, il préférerait s'attarder à considérer sa propre image et la nouvelle taille que la providence faisait de lui. Il prit ses pré-

cautions pour que ce changement demeurât dans l'histoire. Il fit pour ce nouveau Moïse tout ce qu'on fait pour un parent de passage, et les spirites pour un esprit, il le montra, il le fit photographier. Il passa une semaine à remplacer, chez ses amis, ses photographies d'enfance ou de jeunesse, celles où il méritait des poils follets, des bajoues, par de nouveaux portraits. Il les signa. Pour la première fois, il ne traitait plus son corps comme la part, au milliardième, d'une société anonyme.

Le peu de considération, le léger dégoût que Moïse avait de son corps, il dut donc le remplacer par un sentiment qui frisait la déférence. Jusqu'à sa bronchite qui prit à ses yeux, dans cette fin d'automne, du tragique, de la personnalité. Cet allègement que lui indiquait chaque matin sa bascule, il le ressentait plus encore en tant qu'allègement moral. Il ne pesait plus que quatre-vingts kilos, au lieu de cent vingt; il s'était rapproché, du tiers, de son corps immatériel. Il revenait de sa balance complaisant, prévenant, comme d'un confessionnal où l'on a avoué ses qualités au lieu de ses défauts. Les machines à peser éparses dans la ville n'étaient plus les bascules inutiles de cet animal qu'on ne vend pas au poids, mais s'appareillaient soudain pour lui aux distributeurs voisins, sources de chocolats et de friandises. Il avait confessé sa laideur, sa graisse, et il était absous. Ce second péché dont on l'avait couvert à sa naissance, qu'il avait traîné avec désespoir et arrogance, il s'évaporait de lui. Il ne lui restait plus comme à tous les autres que le péché originel et de celui-là il avait lui aussi pris depuis longtemps son parti. C'est un jeu d'ailleurs et un repos de toucher directement à la malédiction humaine pour celui qui en était séparé par une malédiction particulière. Il jouissait vraiment de son amaigrissement, de son nouveau grain de peau, comme d'une nouvelle innocence. Attribuant ce changement à quelque tumeur, ses camarades banquiers évitaient d'y faire allusion, se contentaient de quelques compliments voilés sur cette maigreur, des plaisanteries discrètes d'usage pour les amis en bonne fortune, avec l'arrière-pensée qu'il flirtait avec la mort. En fait, Moïse était en bonne fortune avec Moïse. Il le conduisait dans des restaurants plus secrets, lui comman-

dait une cuisine plus subtile. Il y avait plus : il l'estimait davantage. Il s'estimait de ne plus se sentir, dans les beaux spectacles, devant les belles émotions, une surcharge trop hideuse. Dans les concerts, il était fier d'apporter à Mozart, au lieu de sa puissance et de ses millions, un corps qui ne faisait plus craquer le fauteuil, un corps anonyme. Il ne suait plus, en écoutant Mozart, son dieu. Vis-à-vis de chaque grand musicien, il se sentait déchargé ainsi d'un vice, d'un asthme, d'un borborygme. Pensant que peut-être aussi il ne ronflait plus, il se donnait avec plus de confiance au sommeil. Ce sarcasme qui s'était toujours interposé entre lui et la beauté, ou plutôt, comme il disait maintenant avec plus de politesse, entre la beauté et lui, s'atténuait. Toujours, devant Naples ou le Niagara, Moïse avait pensé : — Comme tout cela serait beau, si je n'étais pas là! Voilà qu'il ne se jugeait plus déplacé au pied du Grand Cañon ou des Pyramides, qu'il pouvait être ce voyageur anonyme que les peintres de la Maison Carrée ou de Tivoli placent dans l'angle de la toile, presque une signature humaine. Il ne s'écartait plus des monuments, les jours où il était sensible, comme des dépôts d'une électricité pour lui funeste. Il côtoyait plus lentement la place Vendôme, plus lentement la Concorde. On le surprenait arrêté devant les Invalides, ou *la Danse* de Carpeaux l'air assez vague. Cela confirmait les soupçons de la Banque de France sur le cancer de Moïse et attisait bien des espoirs.

Il est doux, aussi, dans les conversations, les lectures, les comédies et même les tragédies, de n'avoir plus à prendre pour soi chaque allusion à la laideur. Toute une série de parentés devenues à Moïse presque aussi sympathiques que de vrais parentés, celle de Quasimodo entre autres, se relâchèrent soudain, comme si le parent par alliance qui les maintenait était mort. Maintenant Moïse cherchait des yeux, dans la salle, à qui ces allusions pouvaient le mieux convenir. Cette rupture se poursuivit jusque dans les vitrines, les musées, jusque dans l'antiquité : il avait rompu avec la famille des gnomes phéniciens; les grotesques de Tanagra, auxquels il aimait jadis se lier lui-même par des plaisanteries, l'écartaient, l'écartaient loin d'eux-mêmes, mais pas loin de Tanagra, où il trouvait de charmantes nouvelles cousines.

Il y eut dans les objets et les bibelots amassés chez lui la révolution qu'amène un mariage. Il écarta ces bustes de Voltaire, d'Ésope, qui l'avaient vu laid. Il profita de l'hiver pour changer sa garde-robe et ses couleurs habituelles, qui étaient le marron brun et le tabac. Il acheta pour la campagne des levriers afghans, une Vénus. Du fait que sur un point sa laideur s'était atténuée, il ne prenait plus que les décisions d'un être parfaitement beau. Des places dans le corps humain qu'il n'avait jamais particulièrement remarquées, le front, la tempe, la nuque, tous ces glacis de la beauté exposés à tous regards, il les découvrait soudain. Front, tempe, nuque, c'était sur ces places du corps que se donnaient les baisers du clan auquel il appartenait aujourd'hui. Cela permit à ses regards de s'écarter des lèvres, des yeux, des narines, de ne pas regarder chez les autres uniquement leurs sens. Il vit un jour son reflet dans le bassin des Tuileries qu'agitait le vent; son ventre y paraissait rond, gonflé. Il sourit à ce bassin rempli, non d'eau, mais de passé, qui ignorait que le ventre de Moïse était ovale. Reconnaissant dans son bonheur, quel gré ne savait-il pas aux objets qui n'avaient jamais désespéré de lui, qui s'étaient obstinés à le traiter comme un humain ordinaire, à ces fleurs par exemple, dans son auto, qui, depuis que les cornets à fleurs pour auto sont inventés, lui avaient apporté, à lui hideux, chaque matin, le parfum c'est-à-dire le dévouement de toutes les fleurs, et enfin, et surtout, à celle qui l'avait ramené du domaine des ombres laides, à Églantine.

A vrai dire, on ne peut dire qu'Églantine se fût aperçue de cette métamorphose. Il y avait pour elle aussi peu de différence entre Moïse laid et calme et Moïse beau et agité qu'entre Églantine simple et Églantine couverte de bijoux. Lui, attribuait ce surcroît de confiance au demi-miracle dont il était l'objet et croyait profiter d'une distraction, d'une compassion d'Églantine. En fait, il était en ce moment son unique recours. Bellita habitait Rome pour deux mois, elle y allait tous les ans, elle ne se confessait qu'au pape. Fontranges restait disparu depuis le soir des diamants et ne répondait plus aux lettres. Or Églantine, qui le soir en se

couchant laissait sa porte ouverte, qui ne regardait jamais sous les meubles, dès que le jour se levait commençait à éprouver ces sortes de craintes que nous avons la nuit. Désœuvrée, sensible à des coutures du cœur chez les autres indolores, elle transportait dans la réalité les nerfs et les sens du rêve. Elle aimait Moïse parce qu'il lui semblait le seul réel, le seul vivant. Quand elle se pinçait fortement, tout vacillait un peu autour d'elle, Moïse demeurait. Bien que de la vie elle n'eût reçu jusqu'à ce jour que des avances, elle avait l'instinct de ceux qui sont désignés pour les plus grands malheurs. Elle n'avait pas de petites craintes, elle ne craignait pas les moustiques, les foulures, mais la foudre, les chiens enragés. Elle avait sur son visage le calme sans limite de ces époques où il n'y avait à redouter que la peste et la torture, mais elle les redoutait. C'est pour elle, non pas qu'on réglementait la circulation des taxis ou qu'on créait des veilleurs de nuit, mais qu'on inventait des sérums, des paratonnerres. Elle était un spécimen à l'état pur, bien rare! de cette humanité si nombreuse, — tout ce qu'il y a de plus immortel et fragile. Elle n'éprouvait pas non plus de petits sentiments, elle était insensible aux attaques sentimentales de la journée, à la pluie, à la laideur des passants, elle n'avait pas des accès subits de pitié pour les agents ou les concierges; mais de grandes émotions la dominaient. Paratonnerre elle-même, dans cette foule, pour la vraie tendresse, la vraie gaieté, elle ignorait ces dangers, mais les devinait plus condensés au-dessus de Paris, en tablettes comprimées d'azur dans ce ciel d'hiver, et elle avait, au coin des rues, dans les squares, ces désespoirs et ces angoisses qui nous assaillent dans les forêts. Lorsque après un sommeil profond, divisé comme une journée en époques nettes, et peuplé d'événements tranquilles, elle se trouvait aux prises avec la journée même, elle se sentait submergée d'ignorances et d'appréhensions. Près de Moïse seulement elle n'avait plus à savoir, plus à craindre. Elle jouissait de cette puissance qui près de lui la maintenait au-dessus des lois de la nature, sans parler des lois des hommes; de ces énormes autos qui nous sauvent nous, faibles femmes, de l'espace et du vent, de ces laquais à parapluie géant qui à l'entrée du restaurant nous protègent aussi passionnément de

la grêle que si elle devait ruiner sur nous des fruits ou des fleurs, de cet empressement du maître d'hôtel qui nous met en garde contre un interminable menu, et cet assemblage des privilèges que collectionnent d'habitude les vaniteux et les parvenus, elle l'admettait par une excessive modestie. De même, tout son désir de luxe venait de son immense sentiment de faiblesse, et l'exercice parfait de cette vie humble réclamait comme condition première et indispensable l'opulence et la célébrité de Moïse. C'était un fait, toutes les richesses de Moïse avaient pour but en ce moment d'entourer un porte-billet qui contenait cent dix francs, seule fortune d'Églantine. Jamais Moïse de son côté n'avait eu d'une autre femme le sentiment qu'elle s'appuyât sur ce qu'il y avait de fort et de durable en lui. Leur amitié portait toujours faux sur une boursouflure de son âme ou un travers. Il voyait enfin le sens du mot Protecteur, à tort si décrié. Il avait vraiment l'impression, en offrant des fourrures à Églantine, de la protéger du froid. Par quels repas délicieux, maintenant, il entendait la protéger, pour toujours, si elle le voulait, de la faim et de la soif! Il commandait une Voisin, pour la protéger de la distance et de ces bananes qui jonchent le trottoir. Il était ému surtout à l'idée qu'elle était la première femme qu'il n'eût pas à protéger contre Moïse lui-même...

JEAN GIRAUDOUX

(*A suivre.*)

BEETHOVEN INTERROMPU

> C'est seulement par l'emploi persévérant des forces dont elle dispose que la créature peut honorer le Créateur et Conservateur de l'infinie nature.
>
> BEETHOVEN, septembre 1824.

Si fastidieux qu'il soit de s'attendrir à date fixe sur les centenaires des chefs-d'œuvre et sur les anniversaires de naissance ou de mort, aucun ami passionné de la musique ne se rappellera sans un serrement de cœur, pendant les prochains jours, la torturante agonie que Louis van Beethoven souffrit, voilà un siècle, dans le maussade logis qu'il habitait à Vienne, 200, glacis de l'Alservorstadt, au second étage de cette lugubre « Maison de l'Espagnol Noir », *Schwarzspanierhaus*, ainsi nommée en souvenir des Bénédictins espagnols qui la construisirent près de leur église. C'est là que Beethoven expira enfin le 26 mars 1827, sur les cinq heures et demie du soir, à l'âge de cinquante-six ans, trois mois et dix jours.

Pendant une quinzaine, la presse des deux mondes va retentir de ses louanges. On organisera partout des concerts et des solennités funèbres en son honneur. Découpée en épisodes saisissants ou pittoresques, l'histoire de sa vie sera représentée au cinéma. Un congrès international de musicologie se réunira du 26 au 31 mars à Vienne pour y entendre des communications fort érudites. Nos orchestres rejoueront les symphonies célèbres qu'ils se flattent de connaître. Et sans doute quelques esprits, attristés par ces mani-

festations bruyantes et passagères, choisiront-ils de rêver en silence aux travaux que Beethoven allait entreprendre dans la pleine majesté de son génie, lorsqu'il fut arrêté par la mort.

***

La plupart de ses contemporains lui demandaient alors un opéra. Car c'était surtout par l'émotion dramatique que ses œuvres les touchaient; c'est par là que l'on communiait facilement avec cet artiste trop différent des autres. Aussi des rimeurs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, professionnels ou amateurs, le suppliaient-ils d'accueillir leurs manuscrits. En novembre 1822, le théâtre de la Porte de Carinthie ayant remonté *Fidelio* avec un succès incontestable, chanteurs et chanteuses assiégèrent sa porte, sollicitant un nouveau rôle. Ils étaient chaleureusement soutenus par ses amis les plus fidèles. Car ceux-ci redoutaient que Beethoven ne perdît sa popularité et son prestige à force de se confiner dans le domaine ingrat des symphonies, des messes et des quatuors. Au printemps de cette même année 1822, Rossini étant venu surveiller les répétitions de sa *Zelmire*, les Viennois s'abandonnaient à un enthousiasme si contagieux que l'archiduc Rodolphe lui-même, disciple favori de Beethoven, ne dédaignait pas d'improviser des variations sur un thème de cette *Zelmire*.

C'eût été un bonheur pour Beethoven que de produire un second opéra. Il se faisait du théâtre une conception sublime. Jamais, par exemple, il n'eût accepté les *Noces de Figaro*, *Don Juan*, sujets d'allure frivole, presque licencieuse. Il en aimait un peu moins ces merveilles de Mozart. Son goût le portait plus franchement vers les *Deux Journées* de Cherubini, vers la *Vestale* de Spontini, riches en situations pathétiques et en magnificences. Quant à s'évertuer de nouveau sur un fatras comme l'*Alexandre* de Schikaneder, non, cent fois non! Plutôt renoncer définitivement à la scène lyrique!

Le poète qui lui avait inspiré naguère la fière et véhémente ouverture de *Coriolan*, Heinrich von Collin, ébauchait en 1808 un *Macbeth* d'après Shakespeare. Cette idée plongeait Beethoven dans un tel ravissement qu'il crayonnait par avance une

ouverture en *ré mineur*, directement reliée à l'évocation des sorcières. Hélas! au bout du premier acte, le poète se rebutait, sous prétexte que la pièce était trop sombre. Passant de Shakespeare à l'Arioste, Collin rédigeait avec amour une *Bradamante* fort jolie et toute fantasque. Mais cette volte-face pouvait-elle satisfaire le musicien? *Bradamante*, à l'en croire, abusait des enchantements magiques. Or, dès cette époque, Beethoven prenait moins d'intérêt aux décors et aux machines qu'aux simples ressorts du cœur humain.

Collin n'eut guère le temps de se remettre à son *Macbeth*, car il mourut en 1811. Ce n'était pas un grand poète. Mais Beethoven, nourri de Shakespeare qu'il lisait dans la traduction de Schlegel, des hymnes d'Ossian et des mélodies populaires ou chevaleresques de l'Écosse, ne se consolait pas d'avoir perdu un sujet admirable. En l'été 1822, l'acteur Heinrich Anschütz lui demandait par hasard, l'ayant rencontré à la campagne, s'il n'eût point voulu d'un *Macbeth*. A ces mots, Beethoven, immobile, comme « enraciné au sol », fixait sur l'étourdi un regard « perçant, presque démoniaque », puis bredouillait précipitamment :

— Si fait, je m'en suis déjà occupé... Oh! les sorcières! la scène de l'assassinat! les apparitions des chaudières! l'accès de somnambulisme! la mortelle frénésie de Macbeth!...

Ses jeux de physionomie trahissaient la rapidité avec laquelle les images se succédaient en son cerveau, épuisant en quelques secondes la substance de tout un drame. Et quel drame!... Puis, sur une question nouvelle, un bref salut, quelques mots inintelligibles, et Beethoven prenait la fuite.

Un autre de ses collaborateurs, le poète Theodor Kœrner, mourait en soldat pendant la campagne de 1813, sans avoir pu finir un *Retour d'Ulysse* qu'il avait promis à Beethoven.

En travaillant pour le théâtre de Pesth à deux méchants impromptus, les *Ruines d'Athènes* et le *Roi Étienne*, Beethoven s'extasiait sur la prodigieuse dextérité de son complice Kotzebue. Aussi lui demandait-il, sur le ton de l'admiration la plus déférente, n'importe quel livret d'opéra, « romantique, proprement sérieux, héroï-comique ou sentimental », de préférence une figure empruntée aux périodes « les plus obscures »

de l'histoire, Attila par exemple. Mais le 23 mars 1819, un étudiant fanatique poignardait Kotzebue.

Au moment où la Milder-Hauptmann triomphait dans *Fidelio* à Berlin, Beethoven avait espéré que le baron de la Motte-Fouqué, poète romantique, écrirait un opéra où cette excellente chanteuse aurait, naturellement, un rôle[1]. Or, le baron de la Motte-Fouqué fit la sourde oreille.

A la vérité, les gazettes avaient annoncé en 1808 que Beethoven mettrait *Faust* en musique, dès que celui-ci serait adapté au théâtre. Mais au bout de quinze ans, malgré *Egmont*, malgré la publication de plusieurs *lieder* d'après Gœthe, malgré la rencontre des deux grands hommes à Teplitz et Carlsbad, malgré le *Calme de la Mer* composé sur des paroles de Gœthe et dédié au poète, ce projet semblait irrévocablement abandonné. Toutefois Beethoven y pensait encore. Aux premières allusions de Rochlitz, vers la fin juin 1822, il leva les bras au ciel :

— Que ce serait beau! — s'écria-t-il. — Oui certes, cela pourrait donner quelque chose...

Là-dessus, la tête rejetée en arrière, les yeux au plafond, il exposait assez clairement ses intentions. Puis, soudain, il s'arrêtait court : désormais, avouait-il tristement, les vastes entreprises lui faisaient peur... Et cependant, vers la fin de sa vie, il disait encore de *Faust* :

— Cela pourrait bien donner quelque chose...

Entre Vienne et Weimar, la distance était malheureusement trop grande! Beethoven n'avait point revu l'auteur de *Faust* depuis l'été 1812. Non seulement Gœthe n'avait point conseillé à son grand-duc de souscrire à la *Messe solennelle*, mais il laissait sans réponse la lettre si noblement touchante que Beethoven lui envoyait le 8 février 1823. Ce silence, ce détachement hautain ne présageaient rien de bon.

Au reste, quand il avait eu besoin de musique pour *Faust*, Gœthe s'était adressé tout simplement à son vieil ami, le professeur Carl Zelter[2]. Et celui-ci avait bien vite passé la main au prince Antoine Radziwill, amateur fort connu des musiciens, et même de Beethoven, qui lui dédia en 1814 son

1. Beethoven à madame Milder-Hauptmann, lettre du 6 janvier 1816.
2. Correspondance de Gœthe avec Zelter, 18 novembre 1810.

Ouverture pour la fête de l'Empereur. Le magnat polonais s'était emparé de *Faust* avec joie, avec orgueil et même avec sérénité. Il ne pensait pas que cet océan de poésie dût étouffer le faible murmure de son ruisseau lyrique. Le 30 mars 1816, on exécutait sa partition au palais de Berlin, où les princes royaux de Prusse récitaient les vers de Gœthe devant un auditoire de choix[1]. Il y avait là le poète Tiedge et la baronne de Recke, anciens amis de Beethoven. Celui-ci dut être médiocrement satisfait de la nouvelle. Après s'être substitué dans *Fidelio* à Gaveau et à Paër, qui étaient au bout du compte des musiciens, entrerait-il en lice contre un grand seigneur dilettante?

Dans cette chasse au livret d'opéra, quelques amis lui étaient venus en aide. Mais le concours institué en 1812 par le prince Lobkowitz était demeuré sans résultat. Treitschke et Varnhagen von Ense, plus pratiques, avaient offert un *Giafar*, adaptation allemande d'un assez bon poème français, les *Ruines de Babylone*. Son fidèle Amenda, toujours enthousiaste, lui avait communiqué en 1815 un « chef-d'œuvre sans égal », le *Bacchus* de Rudolf vom Berge, grand opéra lyrique en trois actes, et Beethoven s'était amusé un moment à imaginer une musique de mythologie pastorale, entièrement construite selon les modes et le style des Grecs. La *Léonore Prohaska* de Duncker entrait en 1814 dans ses cartons : elle allait bientôt y voisiner avec le *Romulus* de Treitschke, puis avec l'*Apothéose dans le Temple de Jupiter Ammon* de Sporschil. Sans doute, le directeur de la *Gazette générale de musique*, Kanne, se refusait judicieusement à remanier la *Claudine de Villa Bella* de Gœthe. Mais Beethoven pouvait toujours compter sur Kuffner, Meisl, Weissenbach, et peut-être même sur le fameux Zacharias Werner. Un bas bleu de quelque renom, Caroline Pichler, suppliait l'archiduc Rodolphe de montrer à Beethoven *Mathilde ou les Croisades*, scénario qu'elle avait broché d'après madame Cottin[2] :

— Ah! — soupirait-elle en pleurant, — si ce grand génie voulait mettre mon opéra en musique!...

Mais une concurrente redoutable, la majoresse Neumann,

1. *Ibid.*, lettre de Zelter à Gœthe, 31 mars 1816.
2. Thayer, *Ludwig van Beethovens Leben*, IV, p. 5.

présentait un autre chef-d'œuvre, l'opéra d'*Alfred le Grand*...

La vérité, c'est que l'Autriche ne possédait alors qu'un seul poète dramatique : Franz Grillparzer. A trente-deux ans, celui-ci était déjà célèbre par son *Aïeule*, par sa *Sappho* et par sa *Toison d'or*. Beethoven lui reconnaissait un langage harmonieux, beaucoup de feu, de l'invention, le sens et la faculté des choses les plus élevées. Ils eurent bientôt fait de s'accorder, au printemps 1823. Mais Grillparzer, songeant aux « bizarreries » de la dernière manière, ne savait trop si le vieillissant maître aurait encore la force d'écrire un opéra. N'importe! il se fit un pieux devoir de lui fournir un scénario[1].

Que fallait-il exactement au musicien? Une adroite paraphrase de Shakespeare : soit *Roméo et Juliette*, soit encore ce *Macbeth*, toujours si cher à son imagination.

Mais Grillparzer, après avoir hésité entre un épisode sanglant de l'histoire de Bohême, *Drahomira*, et la légende chevaleresque de *Mélusine*, choisissait, à la réflexion, le deuxième sujet, et déjà laissait courir sa plume...

...Un appel de chasseurs résonnait au fond des bois... Entrent en scène le chevalier Raymond et son fidèle valet Troll, lancés à la poursuite d'une créature ambiguë, qui semble une femme à tête de cerf. Tous deux s'approchent imprudemment d'une fontaine où ils succombent à une torpeur magique. Mélusine surgit alors des eaux. Penchée sur le chevalier, elle attache à son col un anneau enchanté. Qu'il le fasse tourner entre ses doigts, elle accourra; qu'il le rejette au loin, elle l'abandonnera à jamais. Cependant, les autres chasseurs se rapprochent, Mélusine disparaît, et quand le chevalier se réveille, il voit près de lui son futur beau-frère, le comte Aymery de Forst, et sa fiancée, la comtesse Berthe, auxquels il commence de raconter son rêve. A ce moment, il avise à son cou l'anneau de Mélusine et le fait tourner entre ses doigts. La vasque de la fontaine s'effondre; le rocher s'entr'ouvre; des nymphes entonnent un chœur invisible, et Mélusine, éblouissante, comme un jardin en fleur, apparaît sur son trône, au fond d'un palais souterrain où elle invite le chevalier à la rejoindre. Il

1. Grillparzer, *Erinnerungen an Beethoven*.

accepte. Raymond goûtera désormais chez Mélusine les jouissances de l'amour en même temps que les délices d'une paix immuable.

Mais un être humain peut-il se plaire dans la compagnie des fées? Au second acte, une obscure nostalgie tourmente l'amant de Mélusine. Or, comme c'est justement le jour où cette naïade, moitié femme, moitié poisson, doit se replonger « dans l'élément maternel », elle accordera volontiers quelques heures de liberté à Raymond, pourvu que celui-ci, dans l'intervalle, ne cherche pas à l'appeler ni à la voir. Il s'y engage par serment... Mais une fois seul, il découvre dans un miroir enchanté Aymery et la comtesse Berthe. Sa fiancée lui reproche violemment de s'être rendu l'esclave d'une sorcière. Il proteste; mais tout en défendant avec force l'honneur de la bien-aimée, il lui arrive, dans la chaleur du débat, de l'invoquer par son nom. Alors la foudre éclate, le palais s'engloutit, et tous les personnages se retrouvent soudain au bord d'un lac sauvage où Mélusine, blême sous la lune d'hiver, accomplit ses tristes métamorphoses. La fée n'est déjà plus qu'un monstre. Le torse charmant s'attache à une croupe écailleuse, puis s'étire et se contourne en une queue de poisson. La magicienne fait horreur sous cet aspect hideux : le chevalier l'accable de malédictions et se laisse entraîner par ses amis.

Au troisième acte, alors que ses frères d'armes célèbrent son retour, Raymond joue distraitement avec la bague de Mélusine. Mais comme la comtesse Berthe se défie à bon droit du talisman, le chevalier accepte de s'en défaire. A peine l'a-t-il jeté à ses pieds qu'un spectre aux écailles luisantes le ramasse en s'écriant : « Perdu pour toujours! » Raymond s'élance à la poursuite du fantôme. Mais où la rejoint-il? Dans la forêt du premier acte, à l'endroit où ruisselait naguère la fontaine. Il n'y a plus là qu'un monument funèbre sur lequel le chevalier voit son propre nom inscrit en lettres de feu. Tout près, les cheveux épars, vêtue de noir, au bord d'une fosse béante, la pâle Mélusine l'avertit que leur bague se trouve désormais dans la tombe. Raymond s'y précipite à l'instant. De hautes flammes jaillissent alentour. Serait-ce l'enfer? Non, car l'amour a conjuré victorieusement le maléfice, et

c'est la rédemption. Le chevalier et la naïade, au bruit des hymnes chantés par des formes radieuses, apparaissent dans une gloire, unis jusqu'à la consommation des siècles. Et le poète conclut gravement : « Quiconque a l'amitié des puissances suprêmes leur soit fidèle à tout jamais. Sinon, qu'il les évite, car elles tiennent à mépris les serviteurs volages. »

Cette fantasmagorie ultra-romantique avait plu à Beethoven. Après la première lecture, il déclarait à Grillparzer :

— Votre œuvre vit ici...

Et il montrait son cœur. Puis il ajoutait ces paroles touchantes :

— Je vous envie d'être poète. Que peut exprimer un pauvre diable de musicien?

Mais il n'aimait point que la pièce commençât par un chœur de chasseurs :

— Qu'en ferai-je? — murmurait-il. — Weber a employé quatre cors. Pour moi, vous comprenez bien, il m'en faudra huit. Alors, où allons-nous?...

Grillparzer s'offrait aussitôt à remplacer les chasseurs par des nymphes invisibles : rien de plus facile. En même temps, il proposait de marquer à chaque fois les interventions de Mélusine par une mélodie aisément reconnaissable. Ce motif caractéristique serait annoncé dès l'ouverture; puis, après un éclatant *allegro*, il reparaîtrait dans l'introduction du premier acte. Le ténor Cramolini serait un bon interprète du chevalier Raymond. Et mademoiselle Unger ferait une comtesse Berthe fort agréable.

On parlait déjà de *Mélusine*. Les amis de Beethoven lui disaient que « le monde entier se réjouissait du nouvel opéra ». Son frère Johann, surtout, l'exhortait au travail :

— Il faut absolument composer l'opéra du pauvre Grillparzer pendant l'été. Tu le lui as promis...

Et Lichnowsky, plus impérieux :

— Si vous n'écrivez pas *Mélusine*, c'en est fait de l'opéra allemand! Voilà ce qu'on dit partout...

Or, comme pour ôter toute inquiétude à Grillparzer, Beethoven lui affirmait tranquillement, au cours de leur dernier entretien :

— Votre opéra est achevé.

Mais qu'entendait-il au juste par là? Et pourquoi donc, après sa mort, n'a-t-on retrouvé aucune trace de *Mélusine* dans ses papiers?

D'après certains, le zèle de Beethoven se serait ralenti après un avis du comte Brühl, intendant général du théâtre de Berlin, qui semblait craindre que le sujet de *Mélusine* n'eût trop d'analogies avec l'*Ondine* de la Motte-Fouqué et d'Hoffmann. Mais la lettre du comte Brühl fut écrite le 6 avril 1826. Or, à cette époque, Beethoven détenait depuis trois ans le texte de Grillparzer sans en avoir écrit une seule note. Cette explication n'est donc pas valable.

En réalité, une morne répugnance avait succédé à son premier engouement. Qui peut s'en étonner? Beethoven avait bien déclaré jadis à Heinrich von Collin, à propos de *Bradamante* : « Et puis, le merveilleux en général... A quoi bon le dissimuler? J'éprouve une antipathie de principe contre ce genre qui laisse trop souvent la raison et le cœur en sommeil ». Cette même objection, Beethoven aurait pu la formuler à plus juste titre contre *Mélusine*. Si l'on retranchait de ce poème l'élément fabuleux, qu'en restait-il? Autant dire rien. Plus Beethoven l'approfondissait, et plus il s'en détachait... Pas un seul caractère!... Avec cela, quel ennui chez ces naïades! Qu'elles étaient loin de son cœur, et du cœur de tous les hommes! Ainsi qu'au chevalier Raymond, il lui prenait envie de fuir ces êtres grimaçants et fantastiques, spectres, lémures, fantômes, en les abandonnant à leurs absurdes métamorphoses? Une variation, une simple modulation : voilà des péripéties émouvantes pour son âme de musicien!

Quand il alla se présenter à lui en qualité de librettiste, au printemps 1825, Ludwig Rellstab le trouva complètement découragé. Pendant une heure, le jeune énergumène essaya vainement de le stimuler. Il lui proposait, tour à tour, force sujets empruntés à la légende et à l'histoire, des tragédies à l'antique, une *Antigone*, un *Oreste*, un *Bélisaire*, et même cet *Attila* que Beethoven réclamait depuis longtemps. Toutes ces explications, Rellstab les griffonnait diligemment sur l'ardoise, dans le plus grand détail. Mais à la fin, Beethoven lui dit très doucement :

— Je vous donne bien de la peine... Allez, monsieur, vous aurez du mal à vous entendre avec moi.

Fallait-il penser au *Fiesque* de Schiller, à un texte de Schlegel, à certaines pièces de Voltaire? Peine inutile! Dans sa perplexité, Beethoven songeait à rédiger ses livrets lui-même. Au reste, depuis qu'il n'attendait plus rien des Allemands, il tolérait qu'on lui parlât des Italiens. Mais le fervent admirateur de Schiller et de Gœthe aurait-il jamais consenti à écrire un opéra selon les recettes de la Scala ou de San Carlo? Il est permis d'en douter.

***

A cette époque, dans Vienne, la poésie sacrée et la poésie profane découlaient de la même source, avec une fadeur pareille. L'oratorio valait exactement l'opéra. Quand il n'offrait pas à Beethoven un *Macbeth* ou une *Bradamante*, Heinrich von Collin l'entretenait d'une *Jérusalem délivrée*. Et Grillparzer, après *Mélusine* et *Drahomira*, passait sans effort apparent à des fresques religieuses qui s'appelaient *Judith* ou bien *Christus*.

Entre ces ordres de productions si dissemblables, Beethoven observait un parallélisme désolant. De même qu'il ne pouvait se résoudre à commencer *Mélusine*, il différait d'année en année l'exécution de la *Victoire de la Croix*, cet oratorio pour lequel « les Amis de la Musique » lui avaient payé en 1819 une avance de quatre cents florins. Sans doute, le librettiste Carl von Bernard avait enfin terminé sa tâche en octobre 1823. Mais alors ce fut bien pis. Une fois en possession du texte définitif, Beethoven demandait piteusement à ses amis :

— Comment pourrais-je me passionner pour cela?...

Et cependant, comme à l'égard de *Mélusine*, la première impression n'avait pas été si fâcheuse. Cette *Victoire de la Croix* annonçait un beau sujet. Ne semblait-il pas grandiose à un musicien tel que Beethoven d'opposer l'un à l'autre le paganisme et le christianisme au bord du Tibre, devant Rome, en armes? D'un côté, l'empereur Maxence, avec ses guerriers, ses augures, les oracles de la Sibylle; de l'autre, Constantin, avec ses légions venues d'au delà des Alpes, et la Croix miraculeuse. Au-dessus des aigles romaines, dans le ciel, les puissances de

l'enfer combattraient les martyrs et les anges. Quel spectacle plus imposant? Par malheur, les effets dramatiques portaient à faux. Point de contrastes suffisants entre les chœurs. Et des allégories glaciales — la Foi, l'Espérance, la Charité, chez les chrétiens; la Discorde et la Haine, dans le camp adverse, — ajoutaient à la monotonie de l'ensemble une tristesse particulière.

Fallait-il donc rembourser quatre cents florins aux « Amis de la Musique »? Beethoven n'y pensait guère; mais son frère Johann, très agité, écrivait à Ferdinand Ries en 1825 :

Je dois enfin vous prier de l'engager à faire son oratorio. Il a un très beau livret, la *Victoire de la Croix*. Si vous lui annoncez, à titre d'encouragement, que les associations musicales du Rhin monteront cet ouvrage, il l'écrira sûrement.

Johann se trompait. Tout en ne rendant pas à Carl von Bernard le malencontreux oratorio (pourquoi se dessaisir?), Beethoven examinait alors des projets bien différents.

Un oratorio pour trois voix, chœurs et orchestre, les *Eléments*, venait de lui être proposé par Kuffner. Les *Eléments* ne seraient pas un prétexte à descriptions pittoresques, mais un tableau poignant de l'être humain en soi, fils, esclave et souverain de la nature... Beethoven, très intéressé, hochait la tête, réfléchissait. Mais à la fin, il demandait à Kuffner un *Saül*.

C'est que le *Saül* de Haendel était devenu son oratorio de prédilection. Il le lisait, le relisait sans cesse, comme sa Bible musicale. Il en parlait avec une ferveur presque religieuse. En même temps, il se renseignait sur la musique des anciens Hébreux. Depuis le succès de son *Hymne de reconnaissance d'un convalescent à la divinité*, il recherchait activement les airs, les rythmes et les instruments d'autrefois, avec l'intention bien arrêtée de s'en inspirer pour une œuvre plus considérable qu'un *adagio* de quatuor. L'ami Holz lui apportait donc par morceaux le manuscrit de Kuffner, qui s'était mis au travail résolument. Et il lui montrait quelquefois un passage :

— Tenez, ici, ou pourrait très bien mettre un chœur dans le mode lydien, comme vous le désirez...

Jonathan et David seraient-ils ténors ou barytons? Voilà

une question importante, longuement débattue. En outre, Beethoven exigeait que le double chœur ne fût pas seulement spectateur, mais acteur, comme dans les tragédies grecques. De l'été à l'automne 1826, il vivait continuellement avec la partition du *Saül* de Haendel et ne la rendait enfin à son légitime propriétaire qu'en décembre, lorsqu'il eut reçu quarante volumes de Haendel, envoyés de Londres par le fidèle Stumpf, c'est-à-dire les œuvres complètes, publiées chez Arnold en édition de luxe. *Saül* obsédait à tel point l'esprit du maître que Holz pouvait dire plus tard :

— La première partie de *Saül* était achevée dans sa tête...

Cette musique est perdue pour nous, et les seuls carnets que l'on connaisse ne contiennent pas plus d'esquisses pour *Saül* que pour la *Victoire de la Croix* ou *Mélusine*.

***

Même incertitude à l'égard des œuvres de musique religieuse, tout ensemble instrumentales et vocales, dont Beethoven entretenait son entourage. Passe encore pour un *Te Deum* sur lequel nous ne possédons qu'un témoignage très incertain. Plus étonnante est l'absence de toute esquisse relative à un *Requiem* auquel Beethoven pensait depuis fort longtemps. Un riche drapier de Vienne, Jean-Népomucène Wolfmayer, le lui avait commandé formellement en 1820; cet ami généreux et délicat avait même profité de l'occasion pour lui faire accepter une avance de mille florins. Beethoven en parlait si souvent que l'on connaissait à peu près ses intentions. Cette œuvre, disait-il, serait inspirée de Cherubini plutôt que de Mozart. Un *Requiem* devait être, en effet, à ses yeux, une commémoration intime et recueillie, un hommage plein de douceur. Il voulait une musique rêveuse, paisible, consolante, sans appels de cuivres, sans allusion au Jugement dernier.

Cet apaisement dans la lumière est précisément le caractère d'un fragment que le savant et consciencieux Gustav Nottebohm découvrit jadis parmi les bizarres hiéroglyphes que Beethoven jetait hâtivement sur ses calepins, dans les dernières années. C'est un *Dona nobis pacem* en *la bémol*, pré-

cédé de cette mention : *Messe en ut dièze mineur.* Les amis de Beethoven savaient bien que sa seconde messe, la *Messe solennelle en ré,* ne devait pas être la dernière. Lui-même l'écrivait le 20 mars 1823 à l'éditeur Peters :

En dehors de vous, deux autres personnages demandent chacun une messe. Je pense en écrire au moins trois. La première est entièrement terminée; la seconde ne l'est pas encore; la troisième n'est pas seulement commencée.

Et Rellstab recevait cette confidence en avril 1825 :

— Maintenant j'ai à faire une messe.

L'hésitation ne portait plus que sur la forme. On peut lire dans les esquisses : « Le *Kyrie* de la nouvelle messe exclusivement pour instruments à vent et orgue. » Mais en juillet de la même année, devant le jeune organiste Freudenberg, Beethoven se disait partisan des messes *a capella,* sauf pour les parties décoratives et pompeuses de la liturgie, telles que le *Gloria.* Nul plus que lui ne vénérait l'art de Palestrina; mais il blâmait ceux qui le copient servilement sans avoir son génie et sa foi religieuse. En septembre, recevant sir George Smart, il insistait derechef sur la messe inédite. Songeait-il alors à la seconde ou à la troisième? Qui pourrait le dire? Peut-être, comme tant de compositions antérieures, auraient-elles fini par se fondre en un projet unique : la *Messe en ut dièze mineur.* Et la dédicace en eût été probablement offerte à l'Empereur, de qui Beethoven espérait toujours devenir le maître de chapelle. Il s'était déjà informé des préférences du souverain, et le comte Maurice Dietrichstein lui avait même envoyé, à titre d'indication, une messe de Reutter fort appréciée de François II, ajoutant que Sa Majesté aimait les fugues très soigneusement développées, pourvu qu'elles ne fussent pas trop longues, et qu'il ne fallait pas multiplier les solos de voix ni d'instruments. Tout compte fait, la chapelle de la Cour valait bien une messe.

***

Mais les grandes sociétés chorales étaient rarement à la disposition de Beethoven. Et ses récentes expériences à cet égard, tant pour la *Messe solennelle* que pour le final de la

Neuvième, ne lui avaient pas laissé bon souvenir. En 1826, parlant de son *Requiem*, il ajoutait aussitôt :

— A condition d'avoir écrit au préalable ma *Dixième symphonie*!...

Cette symphonie a cruellement exercé la perspicacité des biographes. Leur embarras a commencé du jour où Schindler, isolant deux esquisses de la dernière période, a inscrit, sur l'une d'elles, un presto à trois temps en *ut mineur*, ces simples mots « scherzo pour la dixième symphonie », et sur l'autre, un mouvement lent à deux temps, « andante pour la dixième symphonie (en *la bémol*) ». La seconde esquisse, trop sommaire, n'a vraiment aucune physionomie. Mais il n'en est pas de même de la première : vigoureusement rythmé, plein d'énergie et de feu, ce *scherzo* porte incontestablement la marque du Beethoven des meilleurs jours. Quelques autres esquisses de moindre importance semblent se rapporter au *trio* du *scherzo* et à la conclusion du premier morceau. Et devant ces tristes épaves, tous les musiciens romantiques vinrent s'incliner respectueusement, lorsqu'elles leur furent révélées en 1844 par Schindler dans le *Répertoire musical* de Hirschbach.

Mais à la longue, un homme s'impatienta du culte superstitieux que l'on rendait à ces grimoires. C'était Gustav Nottebohm[1]. Se considérant un peu comme le curateur de la succession musicale de Beethoven, il proclama que ces ébauches ne méritaient pas tant d'honneur. Il se refusait absolument, quant à lui, à les vénérer comme une annonce de la *Dixième symphonie*. Et puis, ajoutait-il, pouvait-on affirmer que Beethoven portait en lui, au moment de mourir, une *Dixième symphonie*? Point du tout. On savait que Beethoven préparait une œuvre considérable, lorsqu'il barbouillait ses carnets d'une prodigieuse quantité de notes sans cesse reprises, biffées, amendées, coordonnées, et quelquefois développées. Un semblable travail n'avait jamais été fait pour la *Dixième*. Les quelques mesures du prétendu *scherzo* et de l'*andante*, griffonnées vers la fin de 1825, n'ont pas été continuées en 1826. Elles ne tirent donc pas plus à conséquence que tant d'autres idées qui ont pu traverser

1. Gustav Nottebohm, *Zweite Beethoveniana*, Leipzig, Rieter-Biedermann, 1887.

fugitivement le cerveau de Beethoven. Et Nottebohm de conclure avec une certaine désinvolture : « Si Beethoven avait écrit autant de symphonies qu'il en a commencé, nous en aurions au moins cinquante. »

Tout beau! ne tranchons pas à la cavalière une question si importante! Le scepticisme de Nottebohm s'expliquerait, en définitive, si l'on ne connaissait la *Dixième symphonie* que par le témoignage de Schindler, historiographe à la mémoire assez intermittente. Mais voici des preuves autrement décisives. Et d'abord, le rival acharné de Schindler, Carl Holz, celui-là même qui tant de fois lui asséna de terribles démentis, se trouvait pleinement d'accord avec lui à propos de la *Dixième*. Selon Holz, le premier morceau de l'ouvrage était complètement achevé dans la tête de Beethoven, et le maître le lui avait joué au piano : une introduction paisible, en *mi bémol*, aboutissait à un formidable allegro en *ut mineur*. Hummel et sa femme ont également rapporté que Beethoven, à son lit de mort, leur avait parlé de cette composition. Mais il y a mieux : par sa dernière lettre du 18 mars 1827 à Moscheles, Beethoven a promis à la Société Philharmonique de Londres « toute une symphonie en esquisses ». Après cela, comment nier l'existence de cette symphonie déjà éclose? Tout au plus pourrait-on se demander si les deux esquisses communiquées par Schindler, la *presto* en *ut mineur* et l'*andante* en *la bémol*, correspondent bien à la *Dixième*.

Après Nottebohm, Ludwig Nohl n'a pas moins obscurci la question en supposant que Beethoven avait écrit pour la *Dixième* la petite note que voici :

Adagio cantique. — Chant religieux pour une symphonie dans les anciens modes (*Herr Gott dich loben wir-Alleluja*), soit d'une façon indépendante, soit comme introduction à une fugue. Cette seconde symphonie pourrait être caractérisée par l'entrée des voix, soit dans le final, soit dès l'*adagio*. Les violons de l'orchestre, etc., seront décuplés dans le dernier morceau. Ou bien l'*adagio* pourrait être répété d'une certaine manière dans le dernier morçeau, et alors les voix n'apparaîtraient qu'ensuite, une à une. — Pour texte de l'*adagio*, un mythe grec, cantique ecclésiastique — dans l'*allegro*, fête à Bacchus.

Cette seconde symphonie... voilà qui donne l'éveil! Consultons d'abord les dates... Eh bien! ces lignes si intéressantes

remontent à l'année 1818, époque où Beethoven ne pensait nullement à la *Dixième symphonie* en *ut mineur* de 1825-1827, mais aux deux symphonies jumelles dont l'union fit plus tard la *Neuvième symphonie.*

Quelques écrivains d'imagination aventureuse se sont encore demandé si Beethoven, dans sa *Dixième symphonie,* n'eût point voulu dépasser la *Neuvième,* reculer à l'infini les extrêmes limites de l'art instrumental. Avouons que l'intérêt de ces conjectures nous échappe. Oserait-on se mettre à la place de Beethoven? Nos critiques, nos musicologues ont certes beaucoup d'esprit, mais qu'y a-t-il de commun entre leur finesse, leur subtilité, et le génie de Beethoven? Au surplus, rien ne permet de croire *a priori* que cette *Dixième symphonie* eût bouleversé la musique. Tous les amis de Beethoven ont affirmé qu'elle ne comportait point de chœurs. C'est assez dire qu'aux yeux du maître, le type colossal de la *Neuvième* n'engageait nullement l'avenir. Enfin, ce créateur audacieux procédait avec tant de mesure, s'attachait si sagement à exploiter le terrain conquis, avant de l'étendre, que le rapport entre la *Neuvième symphonie* et la *Dixième* aurait bien pu être le même qu'entre la *Septième* et la *Huitième.*

***

Dans ce carnet de 1825-1826, entre l'*andante* et le *scherzo* présumés de la *Dixième,* on remarque deux esquisses fort différentes avec ces mots : « Cette ouverture en même temps que la nouvelle symphonie, si nous avons un concert au théâtre de la Porte de Carinthie. » Il s'agit d'une ouverture à grand orchestre sur les quatre notes significatives du nom B-A-C-H.

L'idée de rendre un hommage solennel à la mémoire de Jean-Sébastien Bach semble être venue de bonne heure à Beethoven. Dès l'année 1809, il songeait à écrire un *quintette* en l'honneur de Bach. Le 25 décembre 1817, au concert de la Salle de la Redoute où il avait conduit en personne sa *Huitième symphonie,* on exécutait ensuite l'oratorio de Philippe-Emmanuel Bach, les *Israélites dans le Désert,* en lui donnant

comme ouverture une transcription d'orchestre de la fugue sur le nom de Bach. Dès ce moment, le projet d'ouverture apparaît dans les cahiers de conversation et les carnets d'esquisses. En 1822, parmi les éléments de la *Neuvième*, Beethoven inscrit cette note : « Ou bien encore, à la place d'une nouvelle symphonie, écrire sur le nom Bach une ouverture nouvelle, extrêmement fuguée, avec trois... » Sans doute, avec trois sujets... En 1823 et 1825, on compte plusieurs esquisses pour cette ouverture. Il est vrai que Bach se trouvait parfois sacrifié à Haendel. Beethoven ne résistait pas toujours à la tentation de subordonner le premier au second, En septembre 1824, interrogé sur Bach, il répondait assez malicieusement :

— Pourquoi donc est-il mort?

— Qu'importe! il renaîtra! — répliqua avec feu son interlocuteur.

— Bon! mais pourvu qu'on l'étudie, et c'est de quoi l'on n'a plus guère le temps.

Ces boutades n'empêchaient pas l'admiration la plus profonde. Le jeune Freudenberg en fut témoin à Bade, vers le mois de juillet 1825, quand Beethoven, se laissant aller à ses jeux de mots habituels, décréta qu'un tel génie n'aurait point dû s'appeler *Bach* (ruisseau), mais bien *Meer* (mer), vu son inépuisable richesse en combinaisons mélodiques et harmoniques.

En septembre, le chef d'orchestre danois Kuhlau lui rendait visite à son tour, et l'on parlait beaucoup, naturellement, de l'*Ouverture sur le nom de Bach*. Étant de belle humeur, Beethoven gratifia son hôte d'un canon facétieux dont le début était formé par les quatre notes du thème : *si bémol, la ut, si naturel.*

Extrêmement diverses par la structure et par le rythme, les esquisses de l'ouverture se suivaient dans ses carnets. Il en parlait comme de la *Dixième symphonie*, avec la même assurance, ainsi que d'une chose faite. Le 18 mars 1827, il mandait à Moscheles : « Toute une symphonie en esquisses est dans mon pupitre, de même qu'une ouverture nouvelle ». Le 20, aux prises avec la mort, il balbutiait devant Hummel, qui lui parlait de la Société Philharmonique de Londres : « Je leur

donnerai une grande ouverture et une grande symphonie. » Ces deux projets, la *Dixième symphonie* et l'*Ouverture sur le nom Bach*, l'ont certainement occupé jusqu'à son heure dernière.

***

Les messes, les ouvertures, les symphonies l'avaient éloigné du piano, et, depuis les *Bagatelles, opus* 126 et les *Variations sur une Valse de Diabelli*, il maugréait contre cet instrument qu'il jugeait « insuffisant, quoi qu'on fasse ».

En 1823, il acceptait d'écrire des *Allegri di bravura* pour la collection de son élève Ferdinand Ries, mais à contre-cœur, ne cachant pas son aversion pour ces tours de force qui ne mettent en jeu que le mécanisme. Et Dieu sait s'il eût jamais achevé cette grande *Sonate à quatre mains*, en *fa majeur*, que Diabelli réclamait en août 1824, à la hâte, espérant couper l'herbe sous le pied aux autres éditeurs!

Ingénieux Diabelli! Vers la même époque, il offrait cent ducats pour un *quintette*. Et depuis lors, Beethoven promettait souvent ce « *quintette* de flûte, entièrement écrit ». Par malheur, des travaux pressants se mettaient chaque fois en travers, et ce *quintette* ne fut pas sérieusement entrepris avant l'automne 1826. Mais alors, pendant sa villégiature à Gneixendorf, chez son frère Johann, Beethoven l'esquissa d'un bout à l'autre[1].

Une majestueuse introduction en *ut majeur*, à trois temps, précédait un *allegro* assez rapide, *alla breve*. De l'*andante* parfaitement calme, en *sol majeur*, on passait à un *scherzo* en *ut mineur*, après quoi le final ne manquait pas de ramener le ton d'*ut majeur*. Ce dernier morceau était vraisemblablement de forme *rondo*, et son idée principale subissait vers la fin une altération rythmique qui lui prêtait une allure plus joyeuse et plus leste.

Aucune partie de flûte n'apparaissant dans ces esquisses, malgré certaines lettres antérieures de Beethoven à Diabelli, on peut bien croire que le maître s'était enfin décidé pour un

1. Cf. Nottebohm, ouvrage déjà cité, et *Beethoveniana*, Leipzig et Winterthur, Rieter-Biedermann, 1872.

quintette à cordes. Aussi le bon violoniste Schuppanzigh ne se tenait-il pas de joie, persuadé que Beethoven lui permettrait d'offrir aux Viennois la primeur de ce nouveau chef-d'œuvre. Hélas! l'introduction seule était au point lorsque Beethoven rentra dans la « Maison de l'Espagnol Noir », le 2 décembre 1826, pour s'aliter définitivement.

Ce préambule en *ut majeur*, seul débris du *quintette*, figura au catalogue de la vente après décès sous le n° 173 : « Fragment d'un nouveau *quintette* de violon, novembre 1826, dernier ouvrage du compositeur. » La maison Diabelli tint à honneur de l'acheter. Mais au lieu de le publier sous sa forme originale, elle en fabriqua des transcriptions de piano, à deux et à quatre mains, qui parurent l'une et l'autre vers 1838. Par suite de l'affreux désordre qui règne partout dans les choses d'art, le manuscrit autographe semble avoir disparu, en sorte qu'il est impossible de consulter la version primitive. Mais tel quel, ce préambule vigoureux et éclatant mériterait d'être moins négligé à une époque où, par l'effet du calendrier, l'attention des amateurs revient naturellement aux dernières œuvres de Beethoven.

***

Ces fragments mutilés, ces esquisses à peine lisibles, sont-ils autre chose que des reliques? Ont-ils une autre vertu que d'émouvoir les cœurs qui possèdent en eux-mêmes, par avance, la foi et l'enthousiasme? Sans doute, il ne faut point leur demander le secret de Beethoven. Jamais on n'obtiendra de ces bouts de papier ce que l'auteur de la *Messe solennelle* et de la *Neuvième symphonie* aurait voulu ajouter à son œuvre. Soupçonnerait-on la pure et mystérieuse perfection des derniers *quatuors*, si l'on ne connaissait la *Cavatine*, l'*Hymne du Convalescent à la divinité* que par leurs esquisses de la bibliothèque de Berlin? L'ineffable avenir du maître ne transparaît guère dans ces notes hâtives, grossièrement raturées au crayon ou à l'encre. Mais en revanche, quel jet de lumière sur l'activité créatrice des toutes dernières années!...

Ce travail par lequel il avait conscience d'honorer « le Créateur et Conservateur de l'infinie nature », et qui lui faisait dire :

« Ah! il me semblait impossible de quitter ce monde avant d'avoir accompli tout ce dont je me sentais chargé », — et encore une fois, à propos de la Mort : « Si elle vient avant que j'aie eu l'occasion de développer toutes mes facultés artistiques, malgré mon dur destin elle vient encore trop tôt pour moi, et je souhaiterais de la retarder », — ce travail de toutes les heures, de tous les instants de sa vie, qu'il transportait avec lui jusque dans sa chère nature, au bord des ruisseaux, au pied des arbres sous lesquels il n'entendait plus le chant du pâtre, ni le rossignol ni la caille ni le coucou, ce travail si acharné que la maladie elle-même réussissait tout juste à ralentir, voilà ce que nous montrent les suprêmes carnets d'esquisses. Avec quel soin, avec quelle sagacité méticuleuse, avec quelle force d'attention et de méditation, et, pour tout résumer d'un seul mot, avec quel héroïsme ne préparait-il pas, au milieu des pires dégoûts, ses plus grandes entreprises! Quelle impétuosité aussitôt qu'il aborde les derniers *quatuors*! Schindler s'en épouvante, le supplie de se ménager : « Cher maître, songez à l'avenir! Travailler si tard la nuit, y pensez-vous? Cela ne vous était pas encore arrivé... »

Certes il est poignant de suivre au concert l'ouverture d'Egmont ou la *Symphonie en ut mineur*. Mais quelle révélation que d'assister à l'effort persévérant et quotidien du génie! d'épier la naissance, l'aube charmante de la mélodie! Comme on se lie d'amitié plus intime avec Beethoven, loin du bruit, loin des pompes officielles!... Chacun ne peut se transporter en Allemagne, en Autriche, visiter les bibliothèques et les archives particulières où se gardent les esquisses. Mais que du moins, pendant le centenaire funèbre, les deux recueils publiés jadis par Nottebohm soient relus des musiciens, et que Beethoven achevé se complète, s'il est possible, par Beethoven interrompu!

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE FRÈRE-DE-LA-CÔTE[1]

De la fenêtre de sa chambre, tout en raclant sa large joue à l'aide de son rasoir anglais, Peyrol vit le lieutenant dans le sentier qui menait au rivage, et en l'apercevant de cet endroit d'où il découvrait une vaste étendue de mer et de terre, il haussa les épaules avec impatience sans aucune provocation visible. On ne pouvait vraiment pas se fier à ces porteurs d'épaulettes. Ils iraient bourrer la tête de n'importe qui d'on ne sait quelles idées, pour leur bon plaisir, ou pour l'amour du service. Mais c'était un trop vieux singe pour se laisser prendre à des grimaces; et d'ailleurs, ce garçon qui s'en allait, raide et perché sur de longues jambes avec ses grands airs d'officier, était en somme assez honnête. En tout cas il savait reconnaître un marin, bien qu'il eût moins de sang-froid qu'un poisson. Peyrol eut un sourire de travers.

Il enfonça rageusement un bonnet sur ses boucles vénérables et saisit son gourdin, mais avant de sortir de la pièce il s'approcha de la fenêtre qui donnait vers l'est. Il ne pouvait voir la Petite Passe que lui masquait la colline où se trouvait le belvédère, mais à sa gauche, une grande partie de la rade d'Hyères s'étendait devant lui, gris pâle dans la lumière du matin, et au loin la terre aux abords du Cap Blanc, tous les détails encore brouillés, à l'exception d'un seul objet visible qui par sa forme aurait pu être un phare, si Peyrol

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars.

n'avait fort bien su que c'était la corvette déjà en train de faire route, toutes voiles dehors.

Le navire, à cette grande distance, et naviguant dans sa direction, retint Peyrol à la fenêtre assez longtemps pour que la lumière croissante du matin se transformât en un soleil étincelant qui vint marquer sur le profil uniforme de la terre les teintes des bois, des rochers et des champs et les taches claires des maisons et animer le paysage. Le soleil entourait le navire d'une sorte de halo. Peyrol, après s'être ressaisi, quitta la pièce et ferma doucement la porte. Doucement aussi il descendit de sa mansarde. Sur le palier, il se sentit en proie à un combat intérieur dont il triompha bientôt : il s'approcha de la porte de la chambre de Catherine, et l'ayant entr'ouverte, avança la tête. A l'extrémité de la pièce il aperçut Arlette profondément endormie. Sa tante avait étendu sur elle un couvre-pied. Ses souliers étaient placés devant le lit. Ses cheveux noirs dénoués pendaient sur l'oreiller; et Peyrol fut frappé de la longueur de ses cils sur sa joue pâle. Soudain il crut la voir remuer, il retira vivement sa tête, ferma la porte. Il prêta l'oreille un moment, et eut envie de rouvrir la porte, mais jugeant que c'était risqué, il descendit l'escalier. A son entrée dans la cuisine, Catherine se retourna brusquement. Elle était coiffée d'un grand bonnet blanc et portait un corsage noir et une jupe brune avec de gros plis. Elle avait aux pieds une paire de sabots vernis par-dessus ses souliers.

— Pas la moindre trace de Scevola, — dit-elle en s'avançant vers Peyrol. — Et Michel n'est pas venu non plus.

Peyrol se disait qu'un peu plus petite, avec ses yeux noirs et son nez légèrement recourbé, on l'aurait prise pour une sorcière. Mais les sorcières peuvent lire les pensées des gens, et il regardait franchement Catherine avec la conviction agréable qu'elle ne pouvait pas lire ses pensées.

— J'ai pris soin, — dit-il, — de ne pas faire de bruit là-haut, mademoiselle Catherine. Quand je serai parti, la maison sera vide et bien tranquille.

Elle avait un air étrange. Peyrol eut soudain l'impression qu'elle se sentit perdue dans cette cuisine où elle avait régné tant d'années. Il reprit :

— Vous serez seule toute la matinée.

Elle avait l'air d'écouter un murmure lointain, et quand Peyrol eut ajouté : « Tout est maintenant réglé », elle fit un signe de tête et au bout d'un moment elle lui dit d'une façon étrangement impulsive, de sa part.

— Monsieur Peyrol, je suis lasse de la vie.

Il haussa les épaules et, avec une gaieté quelque peu sinistre, remarqua :

— Je vais vous dire ce qu'il y a. Vous auriez dû vous marier.

Elle lui tourna brusquement le dos.

— Ne vous fâchez pas, — s'écria Peyrol d'un ton de tristesse plutôt que d'excuse. — A quoi bon attacher de l'importance aux choses. Qu'est-ce que c'est que cette vie? Bah! On ne peut même pas se rappeler la dixième partie de sa propre vie. Vous me voyez : eh bien! je vous dis, moi, que si l'un de mes camarades d'autrefois arrivait ici et me voyait comme cela — avec vous, — et j'entends, un de ces camarades qui prennent fait et cause pour vous dans une bagarre et qui vous soignent si vous êtes blessé, — eh bien! je parierais qu'il ne me reconnaîtrait même pas. Il se dirait probablement : Tiens! voilà un ménage sympathique.

Il se tut. Catherine sans se retourner et en l'appelant non pas monsieur, mais Peyrol tout court, remarqua, pas exactement avec aigreur, mais d'un ton plutôt menaçant, que ce n'était pas le moment de parler pour ne rien dire.

Il fixa sur elle un regard pénétrant tandis qu'un léger sourire se dessinait sur ses lèvres rasées, mais elle se tourna vers l'évier où l'une des filles de ferme avait posé une pile de légumes. Elle se mit en devoir de les éplucher avec un couteau ébréché non sans conserver, dans cette occupation domestique, son aspect sibyllin.

— Ça fera une bonne soupe à midi, je vois ça, — fit brusquement le forban. Il tourna sur ses talons et s'en alla en passant par la salle. Le monde entier s'étendait devant lui — ou tout au moins, la Méditerranée entière, au bas du ravin, entre les deux collines.

Il n'avait pas descendu vingt mètres du ravin qu'un autre bruit le fit s'arrêter comme pétrifié. C'était un faible

bruit qui ressemblait assez au grondement sourd que ferait une carriole vide sur une route pierreuse; mais il leva les yeux vers le ciel et quoique celui-ci fût parfaitement clair, Peyrol ne sembla pas satisfait. Il avait une colline de chaque côté et la crique paisible au-dessous de lui. Il marmotta : « Hum! le tonnerre au lever du soleil. Ce doit être à l'ouest. Il ne manquait plus que cela! » Ses sentiments étaient extrêmement confus, et il sentait vaguement que sa conduite était à la merci d'un conflit intérieur. C'était probablement ce qui lui avait fait prendre cette attitude sardonique envers lui-même et envers ceux qu'il apercevait à bord de la tartane; particulièrement envers le lieutenant qu'il vit assis sur le pont, appuyé contre la tête du gouvernail, à l'écart des deux autres hommes qui étaient à bord. Michel se tenait debout sur le panneau de la cabine, surveillant visiblement la venue de son maître. Quant au citoyen Scevola, à première vue, il avait l'air d'être en liberté, mais en fait il ne l'était pas. Il était attaché un peu lâche à un montant, avec trois tours de l'écoute de grand'voile dont le nœud était placé de façon à ce qu'il ne pût l'atteindre sans attirer l'attention. Le sans-culotte, auquel ses dernières aventures avaient presque fait perdre la raison, d'abord à cause de leur caractère incompréhensible et en outre, de l'attitude énigmatique de Peyrol, avait laissé retomber sa tête et croisé les bras sur sa poitrine. Le flibustier s'adressa d'abord au lieutenant.

— Le moment approche, — lui dit-il en tordant bizarrement un coin de sa bouche, tandis que sous son bonnet de laine, ses boucles vénérables voltigeaient au souffle d'une soudaine brise chaude. — Le grand moment, eh?

Il se pencha sur la barre du gouvernail et eut l'air suspendu au-dessus du lieutenant.

— Qu'est-ce que c'est que cette compagnie infernale? — murmura celui-ci sans même regarder Peyrol.

— Tous de vieux amis!... Quoi? — répondit simplement Peyrol. — Cette petite affaire se passera entre nous. Moins on est, plus il y a de gloire. Catherine est en train de préparer les légumes pour la soupe de midi et la corvette anglaise navigue vers la Passe où elle viendra vers midi aussi jeter un coup d'œil par ici. Vous savez, lieutenant, ce que vous

avez à faire. Vous pouvez compter sur moi pour vous mettre en route au bon moment. Car qu'est-ce que cela peut bien vous faire? Vous n'avez pas d'amis, vous n'avez pas même une petite amie! Quant à attendre un vieux forban comme moi, — oh non! lieutenant! Assurément la liberté est douce, Mais qu'est-ce que vous en savez, vous autres porteurs d'épaulettes? D'ailleurs, les conversations de dunette et autres cérémonies, ça n'est pas mon genre.

— J'aimerais, Peyrol, que vous ne parliez pas tant, — dit le lieutenant en tournant légèrement la tête.

Il fut frappé de l'étrange expression qu'avait prise le visage du vieux forban.

— D'ailleurs je ne vois pas en quoi un moment importe plutôt qu'un autre. Je vais à la recherche de l'escadre. Ce que vous avez à faire, c'est de hisser les voiles et de sauter à terre.

— C'est très simple, — remarqua Peyrol entre ses dents, et il se mit à chanter :

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
God-dam! Moi, j'aime les Anglais :
Ils ont un si bon caractère!

mais il s'interrompit brusquement pour interpeller Scevola :

— Hé! citoyen, — puis, à Réal d'un ton de confidence : — Il ne dort pas, vous savez, mais il n'est pas comme les Anglais, il a un sacré mauvais caractère. Il s'est mis dans la tête, — continua Peyrol à haute voix et d'un air innocent, — que vous l'aviez enfermé cette nuit dans la cabine. Avez-vous remarqué le regard venimeux qu'il vient de vous lancer?

Le lieutenant Réal et le naïf Michel semblaient surpris de tant de turbulence; mais pendant tout ce temps, Peyrol ne cessait de songer : « Je voudrais tout de même bien savoir quelle tournure va prendre cet orage. Je ne peux pas m'en rendre compte, à moins de monter à la ferme jeter un coup d'œil vers l'ouest. Il est peut-être aussi loin que la vallée du Rhône; il y est sans doute, et il va en sortir, sacré nom d'un chien. On ne va pas pouvoir compter sur une demi-heure de vent régulier de n'importe où. » Il promena un regard de gaieté ironique sur les trois visages. Michel y répondit avec son expression habituelle de bon chien et sa bouche

innocemment ouverte. Scevola avait le menton enfoncé dans la poitrine. Le lieutenant Réal demeurait insensible à toute impression extérieure et son regard absent semblait ne pas voir Peyrol. Le forban lui-même parut se replonger aussitôt dans ses pensées. Le dernier souffle d'air se dissipa dans le petit bassin et le soleil se dégageant au-dessus de Porquerolles l'inonda d'une lumière soudaine qui fit cligner les yeux de Michel comme ceux d'un hibou.

— Il fait chaud de bonne heure, — déclara-t-il à haute voix, mais seulement parce qu'il avait pris l'habitude de se parler à lui-même. Il n'aurait pas eu la présomption d'émettre une opinion sans que Peyrol l'y invitât.

La voix de Michel rappela Peyrol à lui-même, il proposa de hisser les vergues en tête de mât et pria même le lieutenant Réal de l'aider dans cette opération qui se fit sans autre bruit qu'un léger grincement de poulies. Les voiles restèrent carguées sur leurs drisses.

— Comme ça, — dit Peyrol, — il n'y aura qu'à larguer partout et on aura tout de suite les voiles dehors.

Sans lui répondre, Réal retourna prendre sa place près de la tête du gouvernail. Il se disait : « Je suis lâche. Non, il y a l'honneur, le devoir. Et puis, bien sûr, je reviendrai. Mais quand? On m'oubliera complètement et on ne m'échangera jamais. Cette guerre va peut-être durer des années... »

— Peyrol! — dit-il d'une voix si perçante que Scevola lui-même en releva la tête. Il fit effort pour maîtriser sa voix et reprit en appuyant sur les mots : — J'ai laissé une lettre pour le secrétaire du Major Général demandant que l'on paye à Jean, — vous vous appelez bien Jean, n'est-ce pas? — Peyrol deux mille cinq cents francs, prix de la tartane sur laquelle je pars. C'est bien cela?

— Pourquoi avez-vous fait cela? — demanda Peyrol d'un air tout à fait impassible. — Pour me faire avoir des ennuis?

— Ne dites pas de sottise, canonnier, personne ne se rappelle votre nom. Il est enterré sous une pile de papiers noircis. Je vous prie d'aller leur dire que vous avez vu de vos yeux le lieutenant Réal s'embarquer pour remplir sa mission.

Peyrol demeura impassible, mais son regard prit une expression de fureur.

— Ah! oui, je me vois allant là-bas. Deux mille cinq cents francs! Deux mille cinq cents chansons! — Il changea de ton tout à coup. — J'ai entendu quelqu'un dire que vous étiez un honnête homme et je suppose que ceci en est une preuve. Eh bien! allez au diable avec votre honnêteté. — Il regarda le lieutenant d'un air furieux, puis il se dit : « Il ne prétend même pas écouter ce que je lui dis » et une autre sorte de colère, faite à moitié de mépris et à moitié d'une obscure sympathie, vint remplacer sa franche fureur. — Bah! — dit-il. Il cracha par-dessus le bord et, marchant résolument vers Réal, lui tapa sur l'épaule. Celui-ci considéra Peyrol sans la moindre expression.

L'ancien frère de la côte ramassa alors la valise du lieutenant qu'il alla porter dans la cabine. En passant, il entendit Scevola articuler le mot : « Citoyen », mais ce n'est qu'en revenant qu'il consentit à lui dire : « Eh bien? »

— Qu'est-ce que vous voulez faire de moi? — demanda Scevola.

— Vous n'avez pas voulu m'expliquer comment vous êtes venu à bord de cette tartane, — dit Peyrol d'un ton presque amical, — je n'ai pas besoin de vous dire, moi, ce que je pense faire de vous.

Un sourd grondement de tonnerre suivit de si près ces paroles que l'on aurait pu croire qu'il avait jailli des lèvres mêmes de Peyrol. Pendant la demi-heure qui suivit, Peyrol et Michel allèrent à terre porter de la tartane à l'entrée du petit bassin une longue amarre dont ils tournèrent le bout à un buisson, afin de haler la tartane dans la crique. Ils remontèrent ensuite à bord. Ce qu'ils pouvaient voir du ciel au-dessus de leurs têtes était encore clair, mais tout en hâlant le câble, le long de la crique, Peyrol avait aperçu le bord du nuage. Le soleil devint tout à coup brûlant et, dans l'air stagnant, la lumière sembla changer mystérieusement de qualité et de couleur. Peyrol jeta son bonnet sur le pont, exposant sa tête à la menace subtile de l'étouffante immobilité de l'air.

— Cré Dié! ça chauffe! — murmura-t-il en relevant les manches de sa veste.

De son robuste avant-bras sur lequel était tatouée une sirène

avec une queue immensément longue, il s'essuya le front. Ayant aperçu sur le pont l'épée et le ceinturon du lieutenant, il les ramassa et, sans autre cérémonie, les lança au bas de l'échelle de la cabine. Comme il passait de nouveau près de Scevola, le sans-culotte éleva la voix.

— Je crois bien que vous êtes un de ces misérables, corrompus par l'or anglais, — s'écria-t-il, comme s'il était en proie à l'inspiration.

Ses yeux brillants, ses joues rouges, témoignaient du feu patriotique qui brûlait dans son cœur, et il employa cette phrase conventionnelle qui datait de l'époque révolutionnaire, lors qu'enivré de rhétorique il s'employait activement à faire mettre à mort les traîtres des deux sexes et de tous les âges. Mais sa véhémence fut accueillie par un si profond silence que sa propre conviction en fut ébranlée. Ces paroles sombrèrent comme dans un abîme et il entendit seulement Peyrol dire à Réal :

— Je crois, lieutenant, que vous allez être trempé, avant qu'il soit longtemps, — et tout en regardant Réal, Peyrol se disait avec une profonde conviction : « Trempé! ça lui serait bien égal même d'être noyé. »

Si impassible qu'il parût, Peyrol n'en n'était pas moins fort agité intérieurement, il se demandait avec fureur où le navire anglais pouvait bien se trouver à ce moment précis et où diable allait cet orage : le ciel était devenu aussi muet que la terre accablée.

— N'est-ce pas le moment de se déhaler, canonnier? — demanda Réal.

Et Peyrol répondit :

— Il n'y a pas un souffle d'air, nulle part à des lieues d'ici.

On entendit un grondement assez fort qui roulait apparemment le long des collines, à l'intérieur des terres. Au-dessus de la crique, un petit nuage déchiqueté, arraché à la robe pourpre de l'orage, flottait immobile, mince comme un morceau de gaze sombre.

Là-haut, à la ferme, Catherine, elle aussi, avait entendu ce grondement inquiétant et elle était allée à la porte de la salle. Elle avait pu, de là, voir le nuage épais d'un violet sombre, et l'ombre sinistre qu'il projetait sur les collines.

Cet orage venait encore ajouter au sentiment d'inquiétude qu'elle éprouvait à se sentir ainsi toute seule à la maison. Michel n'était pas remonté. Bien qu'elle ne lui adressât presque jamais la parole, elle aurait vu Michel avec plaisir, simplement parce que c'était quelqu'un qui faisait partie de l'ordre habituel des choses. Elle n'était pas bavarde, mais elle aurait aimé trouver quelqu'un à qui parler, ne fût-ce qu'un moment. Le silence absolu qui régnait aux abords de la ferme était pénible : mais en voyant le nuage, elle pensa qu'avant peu ce deviendrait assez bruyant. Au moment où elle rentrait dans la cuisine, elle entendit un son perçant et terrifiant à la fois, qui lui fit regretter cet accablant silence; c'était un cri déchirant qui venait de la partie supérieure de la maison où, à sa connaissance, il n'y avait qu'Arlette endormie. Comme elle traversait la cuisine pour se diriger vers l'escalier, la vieille femme eut l'impression d'être accablée par le poids des ans. Elle se sentit extrêmement faible et ne respirait qu'avec peine. Et soudain il lui vint cette pensée : « Scevola! Est-ce qu'il l'assassinerait là-haut? » les restes de sa force physique en demeurèrent paralysés. Que pouvait-ce être d'autre? Elle se laissa tomber sur une chaise, incapable de bouger. Seul son cerveau continuait à agir; elle porta les mains à ses yeux comme pour repousser la vision des horreurs qui s'accomplissaient là-haut. Elle n'entendait plus aucun bruit. Arlette devait être morte. Elle pensait que ça allait être bientôt son tour. Et si son corps tremblait à l'idée d'une violence brutale, son esprit exténué souhaitait ardemment la fin. Qu'il vienne! Que c'en soit fini de tout, assommée ou frappée d'un coup de poignard dans la poitrine. Elle n'avait pas le courage de se découvrir les yeux. Elle attendit. Au bout d'une minute, qui lui parut interminable, elle entendit au-dessus de sa tête un bruit de pas rapides. Arlette courait de tous les côtés. Catherine retira ses mains de devant ses yeux et elle allait se lever, quand elle entendit au haut de l'escalier crier le nom de Peyrol, avec un accent désespéré, puis presque aussitôt après elle entendit de nouveau ce cri de : « Peyrol! Peyrol! » et un bruit de pas qui descendait précipitamment l'escalier. Elle entendit encore le cri déchirant de : « Peyrol! » de l'autre

côté de la porte au moment même où celle-ci s'ouvrait. Qui donc la poursuivait? Catherine parvint à se lever. Appuyée d'une main à la table, elle offrit un front intrépide à sa nièce qui se précipita dans la cuisine, les cheveux dénoués, et les yeux remplis d'une expression de folie furieuse.

La porte qui donnait sur l'escalier s'était refermée avec violence derrière elle. Personne ne la poursuivait et Catherine étendant son maigre bras bronzé arrêta Arlette au passage, d'une secousse telle que les deux femmes en trébuchèrent l'une contre l'autre. Elle saisit sa nièce par les épaules.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il, au nom du ciel? Où cours-tu ainsi? — cria-t-elle.

Et l'autre, comme épuisée soudain, murmura :

— Je viens de m'éveiller d'un rêve affreux.

Le nuage maintenant suspendu au-dessus de la maison assombrissait la cuisine. Un éclair passa, suivi d'un faible craquement au loin.

La vieille femme secouait doucement sa nièce.

— Les rêves ne signifient rien, — dit-elle, — tu es éveillée maintenant...

Et, à vrai dire, Catherine pensait qu'il n'y a pas de rêve aussi affreux que les réalités qui s'emparent de vous pendant les longues heures de veille.

— On le tuait, — gémit Arlette qui se mit à trembler et à vouloir se dégager des bras de sa tante. — Je te dis qu'on le tuait.

— Reste tranquille. Tu rêvais de Peyrol?

Elle se calma immédiatement et murmura :

— Non, d'Eugène.

Elle écarta sa tante avec une telle force que la vieille femme chancelant en arrière dut se rattrapper au manteau de la cheminée au-dessus de sa tête. Arlette courut à la porte de la salle, y jeta un coup d'œil, revint vers sa tante et cria :

— Où est-il?

Catherine ne savait réellement quel chemin le lieutenant avait pris. Elle comprit très bien que « il » voulait dire Réal.

— Il est parti il y a longtemps, — dit-elle et, s'emparant du bras de sa nièce, elle ajouta en faisant effort pour affermir

sa voix : — Il va revenir, Arlette, rien ne peut le retenir éloigné de toi.

Arlette murmurait machinalement ce nom magique « Peyrol, Peyrol! » Puis elle cria :

— Je veux voir Eugène tout de suite. Immédiatement.

Le visage de Catherine prit une expression d'imperturbable patience.

— Il est parti en service commandé, — dit-elle.

Sa nièce la regardait avec des yeux énormes, noirs comme du charbon, profonds et immobiles, tandis que d'un ton de violence folle elle lui disait :

— Peyrol et toi, vous avez comploté de me faire perdre la raison, mais je sais maintenant comment faire pour que le vieux Peyrol me le rende. Il est à moi!

Elle fit volte-face avec l'air égaré de quelqu'un qui cherche à échapper à un danger mortel, et elle s'élança dehors tête baissée.

Une fois seule dans la cuisine, Catherine alla s'asseoir avec dignité dans le fauteuil à grand dossier.

Arlette dégringola la pente. Le premier signe de sa venue fut un cri faible que seul, à vrai dire, le forban entendit et comprit. Il serra les lèvres d'une façon singulière qui témoignait qu'il appréciait à sa juste valeur cette nouvelle complication. Un moment après il vit, juchée sur un rocher isolé, et à demi voilée par la première averse, Arlette qui, en découvrant la tartane et les hommes à son bord, avait poussé un long cri de triomphe et à la fois de désespoir :

— Peyrol! au secours! Pey.....rol!

Réal sursauta, l'air extrêmement effrayé, mais Peyrol l'arrêta d'un geste.

— C'est moi qu'elle appelle, — dit-il, en regardant le silhouette au haut du rocher. — Bien sauté! sacré nom!... bien sauté! — et doucement il murmura : « Elle va se casser les jambes ou le cou. »

— Je vous vois, Peyrol, — cria Arlette, qui semblait voltiger dans l'air. — Vous n'avez pas honte?

— Oui, c'est moi! — s'écria le forban en se frappant du poing la poitrine.

Le lieutenant Réal s'était couvert la figure avec ses mains,

Michel regardait bouche bée comme s'il eût assisté à une représentation dans un cirque; mais Scevola gardait les yeux baissés. Arlette s'élança à bord, d'un tel bond que Peyrol dut se précipiter pour qu'elle ne fît pas une chute qui l'eût laissée étourdie. Avec une violence extrême elle essaya de se dégager. L'héritière d'Escampobar, ses cheveux noirs sur les épaules, semblait incarner quelque blême Furie.

— Misérable! vous n'avez pas honte!

Un roulement de tonnerre vint couvrir sa voix; lorsqu'il se fut éloigné, on entendit Arlette dire d'un ton suppliant :

— Peyrol, mon ami, mon vieil ami. Rendez-le moi, — et son corps ne cessait de se tordre entre les bras du vieux marin.

— Vous m'aimiez jadis, Peyrol, — cria-t-elle sans cesser de se débattre, et soudain, de son poing fermé, elle frappa Peyrol au visage à deux reprises.

Il reçut les deux coups comme si sa tête eût été faite de marbre, mais il sentit avec terreur le corps d'Arlette devenir immobile et rigide entre ses bras. Un grain vint envelopper le groupe réuni à bord de la tartane. Peyrol étendit doucement Arlette sur le pont. Elle avait les yeux fermés, les mains serrées; tout signe de vie avait disparu de son visage extrêmement pâle. Peyrol se releva et regarda les grands rochers qui ruisselaient. La pluie balayait la tartane avec fureur, il s'y joignait le bruit de l'eau tombant des replis et des crevasses de ce rivage escarpé qui se dissipait graduellement comme si c'eût été le commencement d'un déluge universel, la fin de tout.

Le lieutenant Réal, un genou en terre, contemplait le visage pâle d'Arlette. On entendit, distincte quoique mêlée encore au faible grondement du tonnerre au loin, la voix de Peyrol qui disait :

— On ne peut pas la porter à terre et la laisser là sous la pluie. Il faut la remonter à la maison.

Les vêtements ruisselants d'Arlette lui collaient au corps, tandis que le lieutenant, tête nue, sous la pluie, la contemplait comme s'il venait de la sauver d'un naufrage. Peyrol, impénétrable, regardait la jeune fille étendue sur le pont et l'homme agenouillé.

— Elle s'est évanouie de rage contre son vieux Peyrol, —

reprit-il d'un ton rêveur. — On voit décidément d'étranges choses. Écoutez, lieutenant, il vaut mieux que vous la preniez sous les bras et que vous descendiez à terre le premier, je vais vous aider. Vous y êtes? Allons.

Les deux hommes durent s'acquitter de cette tâche avec prudence et ne purent avancer que lentement sur la partie escarpée de la pente. Après avoir fait ainsi les deux tiers du chemin, ils déposèrent leur insensible fardeau sur une pierre plate. Réal continuait à soutenir les épaules, mais Peyrol posa doucement les pieds à terre.

— Là! — dit il. — Vous pouvez la porter seul le reste du chemin et la remettre à la vieille Catherine. Mettez-vous bien d'aplomb, je vais la soulever et vous la mettre dans les bras. Vous pourrez aisément parcourir cette distance. Là... Soulevez-la un peu plus de peur que ses pieds n'accrochent les pierres.

La chevelure d'Arlette pendait, masse inerte et lourde, bien au-dessous du bras du lieutenant. L'orage s'éloignait, laissant le ciel encore tout chargé de nuages. Et Peyrol avec un profond soupir se dit : « Je suis las! »

— Comme elle est légère! — dit Réal.

— Parbleu oui, elle est légère. Si elle était morte, vous la trouveriez assez lourde. Allez, lieutenant. Non! je ne viens pas. A quoi bon? Je resterai en bas, je n'ai pas envie d'entendre les reproches de Catherine.

Le lieutenant, tout absorbé qu'il était par le visage qui reposait dans le creux de son bras, ne détourna pas les yeux, pas même lorsque Peyrol, se penchant sur Arlette, embrassa son front blanc, tout près de la racine de ses cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau.

— Que dois-je faire? — murmura Réal.

— Ce que vous devez faire? eh bien, remettez-la à la vieille Catherine. Et ditez-lui que je reviens dans un instant. Ça la réconfortera. J'ai l'habitude de ne pas compter pour rien dans cette maison. Allez. Le temps presse.

Après quoi, il se retourna et se mit à descendre lentement vers la tartane. La brise s'était levée. Il la sentait sur son cou mouillé et accueillit avec satisfaction cette sensation froide qui le rappelait à lui-même, à sa vieille nature aventureuse

qui n'avait connu ni douceur, ni hésitation devant les risques de la vie.

L'averse s'éloignait au moment où il mettait le pied à bord. Michel, trempé jusqu'aux os, conservait encore la même attitude et regardait vers le sentier. Le citoyen Scevola avait ramené ses genoux vers lui et s'était pris la tête dans les mains; que la pluie, le froid ou quelque autre raison en fût la cause, en tout cas ses dents claquaient : on pouvait en entendre le bruit continuel et désespérant. Peyrol enleva rapidement sa veste lourde d'eau, avec un air étrange, comme si elle ne pouvait plus être d'aucune utilité pour son enveloppe mortelle : il redressa ses larges épaules et, d'une voix profonde et calme, donna l'ordre à Michel de larguer les amarres qui retenaient la tartane au rivage. Le fidèle compagnon en resta ébahi et il ne fallut pas moins d'un « Va ! » prononcé par Peyrol d'un ton de commandement, pour le mettre en mouvement. Pendant ce temps, l'écumeur de mer, après avoir largué les amarrages de la barre, mettait, d'un air d'autorité, sa main sur la forte barre de bois qui s'avançait horizontalement de la tête du gouvernail, à peu près à la hauteur de sa hanche. Les paroles et les mouvements de ses compagnons obligèrent le citoyen Scevola à maîtriser le tremblement désespéré de sa mâchoire. Il se démena un peu dans ses liens et articula de nouveau la question qu'il avait eue sur les lèvres depuis des heures.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi?

— Que diriez-vous d'une petite promenade en mer? — demanda Peyrol d'un ton qui n'était pas dénué d'amabilité.

Le citoyen Scevola, qui jusqu'alors avait paru complètement abattu et dompté, poussa un cri perçant tout à fait imprévu.

— Détachez-moi. Mettez-moi à terre.

Michel, occupé à l'avant, se mit à sourire comme s'il eût eu un sentiment raffiné des convenances. Peyrol demeurait sérieux.

— On va vous détacher dans un instant, — déclara-t-il au buveur de sang qui avait passé, si longtemps, pour être possesseur non seulement d'Escampobar, mais de l'héritière d'Escampobar qu'habitué comme il l'était à vivre sur des

apparences, il en était presque arrivé à croire à cette possession. Aussi hurla-t-il de terreur à ce rude réveil. Peyrol haussa la voix : « Embraque l'amarre, Michel! »

Comme, une fois les amarres larguées, la tartane s'était évitée en débordant de terre, le mouvement que lui donna Michel la porta vers la passe par laquelle le bassin communiquait avec la crique. Peyrol était à la barre, et en un moment, glissant à travers l'étroit couloir, la tartane gardant son erre bondit presque au milieu de la crique.

Une petite brise ridait l'eau légèrement, mais au loin, la mer assombrie se tachetait de lames blanches. Peyrol donna la main à Michel pour embraquer les écoutes, puis revint ensuite prendre la barre. Le petit bâtiment tout flambant neuf, si longtemps immobile, se mit à glisser vers le vaste monde. Michel, comme perdu d'admiration, regardait le rivage. La tête du citoyen Scevola était retombée sur ses genoux tandis que de ses mains détendues il entourait machinalement ses jambes. On eût dit la figure même du découragement.

— Hé, Michel! viens ici et détache-moi le citoyen. Ce n'est que juste qu'il soit libre pour jouir de cette petite promenade en mer.

Une fois son ordre exécuté, Peyrol s'adressa à la forme désolée qui gisait sur le pont.

— Comme cela, si la tartane venait à chavirer, dans un coup de vent, vous auriez la même chance que nous de sauver votre peau.

Scevola dédaigna de répondre. Dans sa rage il se mordait le genou furtivement.

— Vous êtes venu à bord avec des intentions meurtrières. A qui en aviez-vous, sinon à moi, Dieu seul le sait. Je me sens parfaitement justifié en vous offrant un petit tour en mer. Je ne vous cacherai pas, citoyen, que cela n'ira pas sans quelque risque pour votre vie ou pour vos membres. Mais ne vous en prenez qu'à vous-même si vous vous trouvez ici.

A mesure que la tartane s'éloignait de la crique, elle obéissait davantage à la force de la brise et elle bondissait d'un mouvement rapide. Un vague sourire de contentement éclairait le visage embroussaillé de Michel.

— Elle sent la mer, — lui dit Peyrol qui prenait plaisir à la bonne marche de son petit bâtiment. — C'est différent de ta lagune, Michel!

— Pour sûr, — répondit l'autre avec une parfaite gravité.

— Ça te paraît pas drôle à toi, lorsque tu regardes la terre, de penser que tu n'as rien laissé derrière toi, rien, ni personne?

Michel prit l'aspect d'un homme auquel on soumet un problème intellectuel. Depuis qu'il était devenu le compagnon de Peyrol, il avait complètement perdu l'habitude de penser. Des instructions et des ordres étaient choses faciles à saisir; mais une conversation avec celui qu'il appelait « notre maître » était une affaire sérieuse qui réclamait une grande attention.

— Peut-être bien, — murmura-t-il d'un air étrangement intimidé.

— Eh bien!, tu as de la chance, crois-moi, — dit Peyrol en surveillant la marche de la tartane qui longeait la pointe de la presqu'île. — Tu n'as pas même un chien à qui tu puisses manquer.

— Je n'ai que vous, maître Peyrol.

— C'est ce que je pensais, — répondit celui-ci comme s'il se parlait à lui-même, tandis que Michel, en bon marin, épousait les mouvements du navire sans quitter des yeux le visage du Frère-de-la-Côte.

— Non, — s'écria tout à coup Peyrol après un moment de méditation, — je ne pouvais pas te laisser derrière moi.

Il étendit vers Michel sa main ouverte.

— Donne-moi la main, — dit-il.

Michel hésita un moment devant cette extraordinaire proposition. Il s'y décida à la fin et Peyrol, serrant vigoureusement la main du pauvre pêcheur, lui dit :

— Si j'étais parti seul, je t'aurais laissé sur ce rivage comme un homme sur une île déserte.

Une faible perception de ce que la circonstance avait de solennel sembla avoir pénétré le cerveau primitif de Michel. Les paroles de Peyrol s'associèrent en lui au sentiment de la place insignifiante qu'il occupait au bout de l'espèce hautaine; et timidement, avec un regard clair et innocent, il murmura l'axiome fondamental de sa philosophie : « Il faut bien que quelqu'un soit le dernier ici-bas. »

— Eh bien, alors, il faudra que tu me pardonnes tout ce qui pourra arriver d'ici au coucher du soleil.

La tartane, docile à la barre, laissa porter pour mettre le cap à l'est.

Peyrol murmura : « Elle sait encore naviguer. » Son indomptable cœur, si lourd depuis tant de jours, eut un moment de joie, — l'illusion d'une immense liberté.

A ce moment, Réal, étonné de ne plus trouver la tartane dans le bassin, courait comme un fou vers la crique où il pensait que Peyrol l'attendait pour lui en remettre le commandement. Il courut jusqu'à ce même rocher sur lequel l'ancien prisonnier de Peyrol s'était assis après son évasion, exténué et cependant regaillardi par l'espérance de la liberté. L'état d'esprit de Réal était pire. Il ne distinguait aucune forme vague à travers le léger voile de pluie qui frappait cette nappe d'eau abritée et encadrée par les rochers. Le petit bâtiment avait disparu. Comment était-ce possible! Il devait avoir quelque chose dans les yeux! De nouveau le penchant dénudé de la colline renvoya le nom de « Peyrol » poussé par Réal de toute la force de ses poumons. Il ne le poussa qu'une fois, et cinq minutes plus tard il parut à la porte de la cuisine, haletant, ruisselant, comme s'il venait de remonter du fond de la mer. Arlette, pâle comme une morte, reposait dans le grand fauteuil, les membres détendus, la tête sur le bras de Catherine. Il la vit ouvrir des yeux noirs, énormes et comme s'ils n'appartenaient pas à ce monde; il vit la vieille Catherine tourner la tête, entendit un cri de surprise, une sorte de lutte sembla s'engager entre les deux femmes. Il leur cria comme un fou : « Peyrol m'a trahi! » Et, faisant claquer la porte, il disparut.

La pluie avait cessé. Au-dessus de sa tête la masse compacte des nuages se dirigeait vers l'est : il prit la même direction comme s'il était, lui aussi, poussé par le vent, et il grimpa la colline jusqu'au petit observatoire. Quand il y fut parvenu et qu'essoufflé il eut passé son bras autour du tronc de l'arbre incliné, la seule chose dont il eut conscience pendant cette brève et sombre accalmie des éléments, ce fut le tumulte affolant de ses pensées. Au bout d'un moment, il aperçut à travers la pluie le navire anglais, ses huniers amenés sur les chouques, courant à petite allure vers l'entrée nord de la

Petite Passe. Dans sa détresse il gardait l'idée insensée qu'il devait y avoir une relation entre ce navire ennemi et l'inexplicable conduite de Peyrol. Ce vieux marin avait toujours eu l'intention d'y aller lui-même! Et quand un moment plus tard, tournant son regard vers le sud, il découvrit l'ombre de la tartane qui doublait la pointe, au milieu d'un autre grain, il murmura amèrement : « Parbleu! » Elle avait ses deux voiles établies. Peyrol la pressait autant qu'il le pouvait, dans son abominable hâte d'aller communiquer avec l'ennemi. La vérité était que, dans la position où Réal l'aperçut d'abord, Peyrol ne pouvait voir le navire anglais et il tint tranquillement sa route jusqu'au milieu de la Passe. Le navire de guerre et la petite tartane se virent l'un l'autre à l'improviste, à une distance qui n'était guère plus d'un mille. Peyrol sentit son cœur tressaillir en se voyant si près de l'ennemi. A bord de l'*Amélia* on n'y prit d'abord pas garde. Ce n'était qu'une tartane qui allait gagner un abri sur la côte nord de Porquerolles. Mais quand Peyrol eut tout à coup changé sa route, le second du navire de guerre, remarquant la manœuvre, braqua sa longue-vue. Le capitaine Vincent était sur le pont et fut, comme son second, d'avis que ce bâtiment avait une allure suspecte. Avant même que l'*Amélia* eût pu venir dans le vent sous le fort grain, Peyrol put se mettre sous la batterie de Porquerolles et ainsi à l'abri de toute capture. Le capitaine Vincent ne se souciait pas d'amener son navire à portée de la batterie et de courir le risque de faire endommager son gréément ou sa coque pour un simple petit côtier. Toutefois ce que Symons avait raconté, à bord, du bâtiment qu'il avait découvert, de sa captivité et de son étonnante évasion, avait fait de chaque tartane un objet d'intérêt pour tout l'équipage. L'*Amélia* avait pris la panne dans la Passe, tandis que ses officiers observaient les voiles latines qui couraient des bordées sous la protection des canons. Le capitaine Vincent lui-même avait été frappé de la manœuvre de Peyrol. Les bâtiments côtiers, d'ordinaire, n'avaient pas peur de l'*Amélia*. Après avoir arpenté la dunette, il fit appeler Symons.

Ce héros d'une aventure unique et mystérieuse qui, depuis vingt-quatre heures n'avait cessé d'être le sujet de toutes les conversations à bord de la corvette, s'avança, le chapeau

à la main, tout pénétré du sentiment de son importance.

— Prends la lorgnette, — lui dit le commandant, — et regarde-moi ce bâtiment sous la côte. Ressemble-t-il à la tartane à bord de laquelle tu dis avoir été?

Symons ne montra aucune hésitation :

— Je jurerais, Votre Honneur, que ce sont bien là les mêmes mâts tout nouvellement peints. C'est la dernière chose que je me rappelle avant le moment où ce scélérat m'a assommé. La lune donnait en plein dessus. Je les distingue maintenant avec la lorgnette.

Quant à l'homme qui lui avait raconté que la tartane portait des dépêches et qu'elle avait déjà fait plusieurs voyages, ma foi, Symons priait Son Honneur de vouloir bien croire que l'individu n'était pas alors tout à fait dans son état normal. Il dégoisait n'importe quoi. La meilleure preuve, c'est qu'il était allé cherché les soldats et qu'il avait oublié de revenir. Ce vieux scélérat!

— C'est que, Votre Honneur, — reprit Symons, — il pensait qu'il n'y avait pas de chance que je puisse m'enfuir après avoir reçu un coup dont neuf hommes sur dix seraient morts. Aussi il est allé se vanter de son exploit auprès des gens de la côte; car un de ses camarades, un individu encore pire que lui, était descendu du village avec l'intention de me tuer à coups de fourche, une fourche sacrément grosse, sauf votre respect. C'était un vrai sauvage.

Symons s'interrompit, le regard fixe, comme émerveillé de son propre récit. Le vieux second, debout près du capitaine, remarqua avec calme qu'en tout cas cette presqu'île n'était pas une mauvaise base pour un navire qui aurait l'intention d'échapper au blocus. Symons, le chapeau à la main, attendait toujours, tandis que le capitaine Vincent donnait l'ordre au second de faire servir le navire et de venir un peu plus près de la batterie. Ce fut fait, et aussitôt l'éclair d'un coup de canon apparut au ras de la ligne de l'eau, et un boulet arriva dans la direction de l'*Amélia*. Il tomba trop court, mais le capitaine Vincent jugea que son navire était assez près et donna l'ordre de mettre de nouveau en panne. On demanda à Symons de jeter encore un coup d'œil. Après avoir regardé longtemps, il abaissa la lorgnette et fort agité, dit à son commandant :

— Je distingue trois têtes à bord, Votre Honneur, et l'une d'elles est blanche. Je reconnaîtrais cette tête blanche-là n'importe où.

Le capitaine Vincent ne répondit rien. Tout cela lui paraissait bien étrange, mais, après tout, c'était possible. Ce navire avait certainement une allure douteuse. D'un ton à demi vexé il s'adressa au premier lieutenant.

— Il a fait une manœuvre assez habile. Il nous fera des feintes jusqu'à ce que la nuit vienne, et puis il se défilera. C'est parfaitement absurde. Je ne veux pas envoyer les embarcations trop près de la batterie, et si je le fais, il s'éloignera d'elles tout simplement et doublera la pointe bien avant que nous ne soyons prêts à lui donner la chasse. L'obscurité sera pour lui la meilleure complice. Tout de même, il faut avoir l'œil sur lui au cas où il serait tenté de nous fausser compagnie à la fin de l'après-midi. S'il en est ainsi, nous ferons de notre mieux pour l'attraper. S'il a quoi que ce soit à bord, j'aimerais m'en emparer. Cela peut être quelque chose d'important après tout.

A bord de la tartane, Peyrol de son côté interprétait les mouvements de la corvette. Son objet avait été atteint. Le navire de guerre avait jeté ses vues sur lui. Satisfait, Peyrol attendit l'occasion, et profitant d'un grain dont la pluie était assez épaisse pour brouiller la forme du navire anglais, il abandonna la protection de la batterie pour mener la ronde et jouer le rôle d'un homme qui veut à tout prix éviter de se faire capturer.

Réal, de la position qu'il occupait sur le belvédère, aperçut dans une éclaircie les voiles latines contourner la pointe nord de Porquerolles et disparaître derrière la terre. Un moment après il vit l'*Amélia* qui faisait voile d'une façon qui ne laissait aucun doute sur ses intentions de lui donner la chasse. Sa haute voilure disparut bientôt, elle aussi, derrière la pointe de Porquerolles. Quand elle eut disparu, Réal se tourna vers Arlette.

— Allons, — dit-il.

Stimulée par la brève apparition de Réal à la porte de la cuisine, — elle l'avait pris d'abord pour la vision d'un homme disparu qui lui faisait signe de le suivre jusqu'au bout du

monde —, Arlette s'était arrachée aux bras maigres et osseux de la vieille femme incapable de résister aux efforts de ce jeune corps et à la violence de sa fougue. Elle avait couru droit jusqu'au belvédère, quoique rien ne pût l'y guider si ce n'est l'aveugle désir de chercher Réal partout où il pouvait être. Il ne s'aperçut qu'elle l'avait rejoint que lorsqu'elle lui eut tout à coup saisi le bras avec une énergie et une résolution dont un être faible d'esprit n'eût pas été capable. Ils revinrent ensemble vers la ferme. Dans le soir qui tombait, les bâtiments déserts semblaient les attendre, les murs en étaient assombris par la pluie, et les grands toits inclinés étincelaient sinistrement sous la fuite désolée des nuages. Dans la cuisine, Catherine entendit le double bruit de leurs pas et, rigide dans son grand fauteuil, elle attendit leur venue. Arlette jeta ses bras autour du cou de la vieille femme, tandis que Réal, debout près d'elles, les regardait. Des pensées se succédaient vertigineusement dans son esprit et s'abîmaient dans un sentiment puissant de ce qu'avaient d'irrévocable les circonstances qui le livraient à une femme que dans le bouleversement de ses pensées il jugeait assurément plus saine d'esprit que lui-même. Arlette, un bras passé autour du cou de la vieille femme, baisait le front ridé sous la bande blanche du bonnet.

— Demain, vous et moi, nous irons à l'église.

L'attitude austère et digne de Catherine sembla un moment ébranlé par l'idée d'avoir à conduire devant ce Dieu avec qui depuis longtemps elle avait fait sa paix, cette infortunée jeune fille, choisie pour le rachat des horreurs indicibles et impies qui lui avaient obscurci l'esprit.

Arlette, toujours penchée sur le visage de sa tante, tendit une main vers Réal qui, se rapprochant, la prit silencieusement dans la sienne.

— Oh! oui, n'est-ce pas, ma tante, — insista Arlette, — tu viendras avec moi prier pour Peyrol que, toi et moi, nous ne reverrons jamais plus.

Catherine fit de la tête un geste d'assentiment ou de chagrin; et Réal se sentit envahir d'une émotion inattendue et profonde, car il était, lui aussi, convaincu qu'aucune des trois personnes de la ferme ne reverrait jamais Peyrol. On eût dit que l'écumeur des mers les avait abandonnés à eux-mêmes, sous le

coup d'une impulsion soudaine faite de mépris, de générosité, d'une passion lasse d'elle-même. En tout cas, Réal était décidé à serrer à jamais sur son cœur cette femme que la main rouge de la Révolution avait touchée; car cette femme dont les petits pieds avaient plongé jusqu'à la cheville dans les horreurs de la mort lui avait apporté à lui le sentiment de la vie triomphante.

XVI

A l'arrière de la tartane, le soleil sur le point de se coucher étendait une bande d'un rouge cramoisi entre le ciel couvert et la mer assombrie. La presqu'île de Giens et les îles d'Hyères ne formaient qu'une seule masse qui se détachait toute noire sur la ceinture enflammée de l'horizon; mais vers le nord, la chaîne des Alpilles allongeait à perte de vue sa ligne sinueuse sous des nuages bas.

La tartane semblait se précipiter en même temps que les vagues dans la profondeur de la nuit tombante. A un peu plus d'un mille, sous le vent, l'*Amélia*, toutes voiles pleines, menait la chasse à fond. Elle durait déjà depuis plusieurs heures, car Peyrol, en prenant le large, avait dès le début réussi à gagner de l'avance sur l'*Amélia*. Tant qu'elle fut sur cette nappe d'eau calme de la rade d'Hyères, la tartane, qui était vraiment un bâtiment très rapide, réussit positivement à gagner du terrain sur la corvette. Puis enfilant tout à coup la passe qui séparait les deux dernières îles du groupe à l'est, Peyrol avait disparu à la vue du navire qui le poursuivait et dont il fut masqué un moment par l'île du Levant. L'*Amélia* ayant dû virer de bord à deux reprises pour la suivre, perdit encore du terrain. En débouchant en pleine mer, elle eut à virer de bord encore une fois, ce qui l'amena à donner chasse droit par l'arrière, position qui prolonge le temps de la chasse, comme chacun sait. L'habileté de Peyrol avait arraché par deux fois au capitaine Vincent un murmure d'étonnement qu'accompagna un significatif serrement de lèvres. L'*Amélia* avait été un moment assez près de la tartane pour lui envoyer un coup de semonce. Il fut suivi d'un autre qui passa en sifflant, tout près du mât, mais le capitaine

Vincent fit amarrer de nouveau la pièce. Il dit au premier lieutenant qui, le porte-voix à la main, se tenait près de lui :

— Il ne faut à aucun prix couler ce bâtiment, il y a un fin maneuvrier sur cette tartane. Il prend le large maintenant, mais à tout moment il peut encore lancer dans le vent. Ne le suivons pas de trop près, nous perdrions notre avantage. Cet homme a résolu de nous échapper.

Si ces mots avaient pu par miracle parvenir aux oreilles de Peyrol, ils lui auraient fait venir aux lèvres un sourire ironique de satisfaction triomphante. Depuis le moment où il avait posé la main sur la barre de la tartane, toute son ingéniosité et son habileté de marin s'étaient évertuées à tromper le commandant du navire anglais, l'ennemi qu'il n'avait jamais vu, l'homme dont il s'était imaginé l'esprit d'après la manœuvre de son navire. Courbé sur la lourde barre, il rompit le silence de cet épuisant après-midi en interpellant Michel.

— C'est le moment ! — dit-il avec calme, de sa voix profonde. — Choque l'écoute de grand'voile, Michel. Un tout petit peu, seulement.

Quand Michel eut repris sa place sous le vent, Peyrol remarqua qu'il gardait ses yeux fixés sur lui avec étonnement. Des pensées vagues s'étaient formées lentement, incomplètement, dans le cerveau de Michel. Peyrol répondit à la visible innocence de cette question muette par un sourire qui, d'abord sardonique, prit bientôt sur sa bouche mâle et sensible une expression qui ressemblait à de la tendresse.

— C'est comme ça, camarade, — dit-il avec une force et un accent particuliers, comme s'il y avait dans ces mots une réponse pleine et suffisante. Fort étrangement les yeux ronds et généralement fixes de Michel clignotèrent comme s'ils étaient éblouis. Il tira lui aussi des profondeurs de son être un sourire bizarre et vague qui fit se détourner Peyrol.

— Où est le citoyen? — demanda-t-il en se penchant tout à fait sur la barre et en regardant vers l'avant. — Il n'est pas passé par-dessus bord, j'imagine? Il me semble que je ne l'ai pas vu depuis que nous avons doublé la pointe près du château de Porquerolles.

Michel, tendant le cou pour regarder au-dessus du bord du pont, déclara que Scevola était assis sur la carlingue.

— Va sur l'avant, — dit Peyrol, — et choque un peu l'écoute de misaine. « Cette tartane à des ailes », ajouta-t-il à part lui.

Seul, sur le gaillard d'arrière, Peyrol tourna la tête pour regarder l'*Amélia*. Le navire, qui tenait le vent, croisait maintenant obliquement le sillage de la tartane. En même temps, il avait réduit sa distance. Peyrol estimait pourtant que s'il avait vraiment voulu lui échapper, il avait huit chances sur dix d'y réussir, c'était le succès assuré. Il contemplait depuis un long moment déjà la haute pyramide de toile dressée contre la bande rouge qui pâlissait à l'horizon quand un gémissement lamentable le fit se retourenr. C'était Scevola. Le citoyen avait pris le parti de marcher à quatre pattes, et comme Peyrol le regardait, il roula sous le vent, faillit presque passer par-dessus bord, et s'accrochant désespérément à un taquet, son autre main tendue comme s'il avait fait une découverte étonnante, cria d'une voix rauque : « La terre, la terre! »

— Certainement, — dit Peyrol, tout en naviguant avec soin. — Et puis après?

— Je n'ai pas envie d'être noyé! — s'écria le citoyen de cette même voix rauque. Peyrol réfléchit un moment avant de lui répondre d'un ton grave :

— Si vous restez où vous êtes, je vous assure que vous... — Ici il jeta par-dessus son épaule un rapide regard vers l'*Amélia* — ne mourrez pas noyé. — Il secoua la tête. — Je connais les idées de cet homme.

— Quel homme? Quelles idées? — hurla Scevola avec une impatience et un égarement extrêmes. — Il n'y a que nous trois à bord.

Mais Peyrol, dans son esprit, contemplait la silhouette d'un homme avec de longues dents, une perruque et de grosses boucles à ses souliers. Telle était l'idée qu'il se faisait du capitaine de l'*Amélia*. Cet officier dont le visage naturellement aimable était alors empreint d'une expression grave et résolue avait appelé d'un signe son premier lieutenant.

— Nous le rattrapons, — dit-il avec calme. — J'ai l'inten-

tion de le serrer de près en restant au vent. Je ne veux pas m'exposer à un de ses tours. On bat difficilement un Français pour la manœuvre, vous le savez. Faites monter quelques soldats sur le gaillard d'avant. Je crains que le seul moyen de s'emparer de cette tartane ne soit de mettre hors de combat les hommes qui la montent. Je voudrais bien en trouver un autre. Quand nous serons à portée, faites tirer un feu de salve en visant bien. Mettez aussi quelques soldats à l'arrière. J'espère que nous pourrons faire sauter ses drisses; une fois les voiles sur le pont, nous l'aurons rien qu'en mettant une embarcation dehors.

Pendant plus d'une demi-heure le capitaine Vincent demeura silencieux, accoudé sur la lisse, sans cesser de regarder la tartane, tandis qu'à bord de celle-ci, Peyrol, silencieux et attentif, naviguait, sentant derrière lui le navire ennemi acharné à son infatigable poursuite.

Ce n'est que lorsque la corvette fut à une bonne portée de fusil de la tartane que Peyrol se décida à ouvrir la bouche.

— Non! — s'écria-t-il, en criant dans le vent comme s'il se soulageait d'une longue et anxieuse méditation. — Non, je ne pouvais pas te laisser derrière moi, sans même la compagnie d'un chien. Je ne crois pas, le diable m'emporte, que tu m'en aurais su gré. Qu'en dis-tu, Michel?

Un sourire à demi ahuri restait fixé sur le visage innocent de l'ancien pêcheur. Il répondit, comme il avait toujours fait à toutes les remarques de Peyrol :

— Je pense que vous avez raison, maître.

— Eh bien! écoute, Michel. Ce navire va nous aborder d'ici moins d'une demi-heure. En approchant, ils vont ouvrir sur nous un feu de salve.

— Ils vont ouvrir sur nous... — répéta Michel avec un air de profond intérêt. — Mais comment savez-vous ce qu'ils vont faire, maître?

— Parce que le capitaine de la corvette est obligé d'obéir à ce que j'ai dans la tête, — déclara Peyrol d'un ton de conviction absolue et solennelle. — Il le fera aussi sûrement que si j'étais à côté de lui pour le lui dire. Il le fera, parce que c'est un marin de premier ordre, mais moi, Michel, je suis un tout petit peu plus malin que lui. — Un instant, il regarda

par-dessus son épaule l'*Amélia* lancée à la poursuite de la tartane, les voiles gonflées, puis élevant tout à coup la voix ; — Il le fera parce qu'à un demi-mille en avant de nous est l'endroit où Peyrol doit mourir.

Michel ne tressaillit même pas. Il se contenta de fermer les yeux un moment et l'ancien Frère-de-la-Côte reprit à voix plus basse :

— Il se peut que je sois frappé tout de suite en plein cœur, — dit-il, — auquel cas, je te permets d'amener les drisses si tu es toi-même en vie. Mais si je vis, j'entends bien mettre la barre dessous. Quand tu me verras le faire, tu laisseras aller la voile de misaine pour aider la tartane à prendre le vent. C'est mon dernier ordre. Maintenant, va sur l'avant et ne crains rien. Adieu. — Michel obéit sans rien dire.

Une demi-douzaine des soldats de l'*Amélia* se tenaient rangés sur le gaillard d'avant, les mousquets tout prêts. Le capitaine Vincent vint jusqu'au milieu du pont surveiller la chasse. Quand il jugea que le bout-dehors de l'*Amélia* était dans l'axe arrière de la tartane, il agita son chapeau et les soldats déchargèrent leurs mousquets. Apparemment aucun drisse n'avait été coupée. Le capitaine Vincent remarqua que l'homme à tête blanche qui tenait la barre portait la main à son côté gauche tout en poussant la barre sous le vent et en amenant rapidement la tartane. Les soldats placés à la poupe tirèrent à leur tour, on n'entendit qu'un seul coup. Des voix sur le pont crièrent que l'homme à cheveux blancs était touché. Le capitaine Vincent dit au second :

— Parez à virer.

L'homme mûr qui était le second de l'*Amélia* jeta d'abord un coup d'œil avant de donner les ordres, et l'*Amélia* arrêta sa poursuite, tandis que sur le pont retentissaient les sifflets des seconds maîtres de manœuvre et le commandement rauque : « A carguer les voiles. Pare à virer! »

Peyrol, étendu sur le dos au-dessous de la barre affolée, entendit les commandements s'échanger puis se dissiper; il entendit la poussée sinistre de la vague qui précédait l'*Amélia* lorsque celle-ci ne fut plus qu'à dix mètres de la tartane; il vit même ses vergues lui arriver dessus, puis tout disparut dans le

ciel obscurci. Il n'y eut plus dans ses oreilles que le bruit du vent, le ressac des vagues battant contre le petit bâtiment privé de direction, et le battement régulier de sa misaine dont Michel avait largué la voile conformément à ses ordres. La tartane se mit à rouler pesamment, mais le bras droit de Peyrol était intact et il le passa autour d'un corps mort pour éviter d'être bousculé. Un sentiment de paix qui n'était pas sans orgueil vint l'envahir. Tout ce qu'il avait prévu était arrivé. Il avait voulu jouer un tour à cet homme et maintenant le tour était joué.

La tête de Peyrol roula sur le côté gauche. Tout ce qu'il pouvait voir c'étaient les jambes du citoyen Scevola qui suivaient le roulis de la tartane, comme s'il eût eu le corps coincé quelque part. Était-il mort, ou seulement mort de peur? Et Michel? était-il mort ou mourant, cet homme dépourvu d'ami que, par pitié, il avait refusé de laisser derrière lui, seul sur la terre, sans même la compagnie d'un chien. Peyrol ne se sentait à cet égard aucun remords; mais il pensait qu'il aurait voulu voir Michel une fois encore. Il essaya de prononcer son nom, mais rien ne sortit de sa gorge, pas même un murmure. Il se sentait emporté loin de ce monde, des bruits humains, où Arlette lui avait crié : « Peyrol, n'avez-vous pas honte! » Il n'entendrait plus jamais le son d'une voix humaine! Sous ce ciel gris, il n'y avait plus pour lui que le ressac de l'eau et le battement incessant et furieux de la misaine. Cette tartane qui avait été son jouet s'agitait sous lui terriblement, le gouvernail affolé allait et venait juste au-dessus de sa tête, et des paquets de mer embarquaient par-dessus son corps étendu. Tout à coup, dans un embardée désespérée qui mit toute la Méditerranée avec un grondement féroce au niveau de la pente du petit pont, Peyrol vit l'*Amélia* venir droit sur la tartane. La peur, non pas de la mort mais de l'insuccès, étreignit son cœur défaillant. Est-ce que cet Anglais aveugle allait lui passer dessus et couler les dépêches avec le bâtiment? Dans un effort désespéré, un retour de sa force, Peyrol s'assit et passa le bras autour du hauban du grand mât.

L'*Amélia* que son élan avait entraînée d'un quart de mille au delà de la tartane avant qu'on pût réduire la voilure et brasser les vergues, revint prendre possession de sa prise.

Dans l'obscurité qui s'était accrue et au milieu des vagues écumantes, on eut du mal à découvrir le petit bâtiment. Au moment même où l'officier de manœuvre du vaisseau de guerre promenant anxieusement son regard du haut du gaillard d'avant pensait que la tartane avait dû se remplir et couler par le fond, il l'aperçut qui roulait en travers de la lame, et si près qu'elle semblait toucher le bâton de foc de l'*Amélia*. Le cœur faillit lui manquer : « Tribord toute! » hurla-t-il, et l'ordre fut transmis d'un bout à l'autre de la corvette.

Peyrol, retombant sur le pont dans une autre embardée pesante de la tartane, vit un instant toute la forme de la corvette anglaise se balancer dans les nuages comme si elle allait se jeter sur sa poitrine. Des embruns lui balayaient furieusement le visage, un moment de calme suivit, un silence des eaux. Il vit dans un éclair les jours de sa jeunesse, ses jours de force et d'aventures. Et soudain une voix énorme pareille au rugissement d'un phoque en colère sembla remplir tout le ciel vide d'un cri puissant de commandement : « *Steady!* » et tandis que ce mot anglais qui lui était familier résonnait à ses oreilles, Peyrol sourit à ses visions et mourut.

L'*Amélia*, ayant amené ses focs et mis en panne, se balançait doucement, tandis que, sur sa hanche, la tartane de Peyrol allait et venait comme un cadavre sur l'eau. Le capitaine Vincent, appuyé selon son habitude contre la lisse, restait les yeux fixés sur sa prise. M. Bolt, qu'il avait fait demander, attendit patiemment que son commandant se retournât.

— Ah! vous êtes ici, monsieur Bolt. Je vous ai envoyé chercher pour que vous preniez possession du bâtiment. Vous parlez français, et il y a peut-être encore quelqu'un de vivant à bord. Dans ce cas, bien entendu, vous me l'enverrez immédiatement. Je suis sûr qu'il n'y a personne qui ne soit blessé. Il fera en tout cas trop noir pour y voir, mais regardez un peu partout et prenez-moi tous les papiers sur lesquels vous pourrez mettre la main. J'ai l'intention de la prendre en remorque et de la faire fouiller de fond en comble demain matin; défaites-moi au besoin les rembourrages de la cabine et autres choses du même genre au cas où vous ne trouveriez pas tout de suite ce que j'espère...

Le capitaine Vincent, dont les dents blanches étincelaient

dans l'ombre, donna encore quelques ordres à voix basse et M. Bolt s'éloigna rapidement. Une demi-heure plus tard, il était revenu à bord et l'*Amélia*, avec la tartane en remorque, faisait voile vers l'est à la recherche de la flotte de blocus.

M. Bolt, introduit dans une cabine fort bien éclairée par une lampe suspendue au plafond, tendit à travers la table à son commandant un paquet enveloppé de toile à voiles, ficelé et cacheté, et un morceau de papier plié en quatre qui semblait, expliqua-t-il, être le certificat du navire, mais qui, étrangement, ne portait aucun nom. Le capitaine Vincent s'empara aussitôt du paquet de toile grise.

— Cela m'a tout l'air d'être ça, Bolt, — dit-il, tout en retournant la chose entre ses mains. — Qu'avez-vous trouvé d'autre à bord?

Bolt lui dit qu'il avait trouvé trois hommes morts, deux sur le gaillard d'arrière et le troisième gisant au fond de la cale, et tenant encore dans sa main le bout de la voile de misaine, « tué, je suppose, juste au moment où il la larguait », ajouta-t-il. Il décrivit l'aspect des corps et rapporta qu'il avait fait ce dont on l'avait chargé. Dans la cabine de la tartane, il avait trouvé une petite dame-jeanne de vin et un morceau de pain dans un coffre; et, sur le plancher, une valise contenant un manteau d'officier et un vêtement de rechange. Il avait allumé la lampe et avait vu que le linge était marqué « E. Réal ». Une épée d'officier suspendue à un large ceinturon se trouvait aussi sur le plancher. Ces objets ne pouvaient avoir appartenu à ce vieil homme à cheveux blancs qui était de forte corpulence. « Je crois que quelqu'un à dû passer par-dessus bord, remarqua Bolt. Il était difficile d'identifier deux des cadavres, mais il était hors de doute que ce beau vieillard était un marin. »

— Pour sûr! — dit le capitaine Vincent — c'en était un! Savez-vous, Bolt, qu'il a presque réussi à nous échapper? Vingt minutes de plus et il y parvenait. Combien de blessures avait-il?

— Trois, je crois, commandant. Je n'ai pas regardé très attentivement, — dit Bolt.

— Je ne pouvais supporter l'idée de tuer comme des chiens des gens aussi braves, — reprit le capitaine Vincent, — mais, que voulez-vous, je n'avais pas le choix; il peut y avoir là

— continua-t-il en frappant de la main le paquet cacheté, — de quoi me justifier à mes propres yeux. Je vous remercie.

Quand le capitaine Vincent se présenta à bord du *Victory*, il était trop tard pour qu'on l'invitât à partager le déjeuner de l'amiral. Il apprit que lord Nelson n'était pas encore monté sur le pont depuis le matin, et on vint lui dire qu'il désirait voir le capitaine Vincent immédiatement dans sa cabine. Une fois introduit, le capitaine de l'*Amélia*, en petite tenue, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, reçut un accueil aimable; après avoir salué l'amiral et lui avoir fourni quelques explications, il posa le paquet cacheté sur une grande table ronde auprès de laquelle se tenait assis un silencieux secrétaire vêtu de noir qui venait évidemment de prendre des lettres sous la dictée de lord Nelson. L'amiral marchait de long en large et, après avoir salué le capitaine Vincent, il se remit à marcher comme un homme nerveux. Sa manche vide n'était pas encore épinglée sur sa poitrine et ballottait légèrement chaque fois qu'il se retournait. Ses boucles clairsemées tombaient le long de ses joues pâles et tout son visage avait au repos une expression de souffrance avec lequel le feu de son œil unique faisait un contraste frappant. Il s'arrêta brusquement et s'écria, cependant que le capitaine Vincent s'inclinait dans une attitude respectueuse :

— Une tartane! vous avez pris cela à bord d'une tartane! mais comment diable êtes-vous tombé sur celle-là parmi la centaine de tartanes que vous devez voir tous les mois?

— Je dois avouer que j'ai obtenu par hasard un renseignement, — répondit le capitaine Vincent. — Tout a été une affaire de chance.

Tandis que le secrétaire éventrait avec un couteau de poche l'enveloppe des dépêches, lord Nelson emmena le capitaine Vincent dehors, sur la galerie arrière.

— Eh quoi — s'écria tout à coup Nelson, après avoir jeté un coup d'œil sur la corvette, — vous avez cette tartane en remorque?

— Je pensais que Votre Honneur aimerait voir un bâtiment de quarante tonneaux qui a fait mener pareille chasse à la corvette la plus rapide, je crois, de la flotte de Sa Majesté.

— Comment tout cela a-t-il commencé? — demanda l'amiral tout en continuant à regarder l'*Amélia*.

— Comme je viens de le dire à Votre Honneur, j'avais obtenu certains renseignements, — reprit le capitaine Vincent qui ne croyait pas utile de s'étendre sur cette partie de l'histoire. — Cette tartane, qui n'est pas très différente d'aspect de toutes celles que l'on peut voir le long de la côte entre Cette et Gènes, était partie d'une crique sur la presqu'île de Giens. Un vieux marin à tête blanche était chargé de la conduire et, à vrai dire, on aurait difficilement pu trouver mieux. Il doublait le cap Esterel avec l'intention de traverser la rade d'Hyères. Apparemment, il ne s'attendait pas à trouver l'*Amélia* sur sa route. C'est là la seule erreur qu'il ait commise. S'il avait tenu sa route, je n'aurais probablement pas fait plus attention à lui qu'à deux ou trois autres bâtiments de son genre qui étaient alors en vue, mais je lui trouvai une allure suspecte lorsqu'il alla se mettre à l'abri de la batterie de Porquerolles. Cette manœuvre et le renseignement dont j'ai parlé me décidèrent à lui courir après et à voir ce qu'il y avait à bord.

Le capitaine Vincent raconta alors brièvement les épisodes de la poursuite.

L'amiral, qui pendant tout ce temps n'avait cessé de regarder machinalement l'*Amélia* avec la tartane en remorque, lui dit :

— Vous avez là un bien joli petit navire, Vincent. Fait à souhait pour l'emploi que je vous ai confié. Construction française, n'est-ce pas?

— Oui, amiral, les Français sont de grands constructeurs de navires.

— Vous n'avez pas l'air de détester les Français, Vincent? — reprit l'amiral en souriant légèrement.

— Pas ceux-là, amiral, — fit le capitaine Vincent en s'inclinant. — Je déteste leurs principes politiques et le caractère de leurs hommes politiques, mais Votre Honneur admettra que, pour le courage et la résolution, nous ne pourrions trouver nulle part au monde de meilleurs adversaires.

— Je n'ai jamais dit qu'il fallait les mépriser, — répondit Nelson. — De l'ingéniosité, du courage, certes oui... Si cette

escadre de Toulon m'échappe, toutes nos escadres de Gibraltar à Brest seront en danger. Pourquoi ne sortent-ils pas pour en finir? Est-ce que je ne me tiens pas assez loin de leur route? — s'écria-t-il.

Vincent, en remarquant la nervosité de ce corps frêle, éprouva un sentiment d'inquiétude qu'augmenta encore la quinte de toux dont fut pris l'amiral et dont la violence l'alarma. Il vit le commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée suffoquer et haleter de si pénible façon qu'il lui fallut détourner les yeux de ce douloureux spectacle, mais il fut frappé aussi de la rapidité avec laquelle Nelson reprit le dessus.

— C'est une rude besogne, Vincent, — dit-il. — Cela me tue. J'aspire à me reposer quelque part à la campagne, loin de la mer, de l'Amirauté, des dépêches et du commandement, et aussi de toute responsabilité. Je viens de terminer une lettre pour dire à Londres qu'il me reste à peine assez de souffle pour me traîner... Mais je suis comme cet homme à tête blanche que vous admirez tant, Vincent, — continua-t-il avec un sourire las, — je m'acharnerai à ma tâche jusqu'à ce que peut-être une balle ennemie vienne mettre fin à tout... Allons voir ce qu'il peut bien y avoir dans les papiers que vous avez apportés.

Le secrétaire, dans la cabine, les avaient disposés en plusieurs piles.

— De quoi s'agit-il? — demanda l'amiral en se remettant à arpenter nerveusement la cabine.

— A première vue, ce qu'il y a de plus important, amiral, ce sont des instructions pour les autorités maritimes en Corse et à Naples en vue de dispositions à prendre pour une expédition en Égypte.

— Je l'ai toujours pensé, — dit l'amiral dont l'œil restait fixé sur le capitaine Vincent. — Vous avez fait du bon travail, Vincent. Je ne peux rien faire de mieux que de vous renvoyer à votre poste. Oui... l'Égypte... l'Orient... tout l'indique, — continua-t-il en se parlant à lui-même, tandis que Vincent le regardait et que le secrétaire, ramassant avec soin les papiers, se levait tranquillement pour aller les faire traduire et en faire un résumé pour l'amiral.

— Et pourtant, qui sait? — s'écria Nelson, un moment immobile. — Mais le blâme ou la gloire seront pour moi seul, je ne prendrai conseil de personne.

Dix minutes après, le capitaine Vincent quittait le bord du *Victory* avec l'impression, commune à tous les officiers qui approchaient Nelson, de s'être entretenu avec un ami personnel. Il était plein d'un dévouement plus entier encore pour cette grande âme de marin logée dans le corps frêle du commandant en chef de l'escadre royale de la Méditerranée. Tandis qu'il regagnait son navire, le *Victory* envoya une série de signaux enjoignant à l'escadre de prendre une formation en ligne, en avant et en arrière du vaisseau amiral; ils furent suivis d'un autre signal qui donnait à l'*Amélia* liberté de manœuvre. Vincent s'empressa de faire mettre à la voile et après avoir dit au second de faire route sur le cap Cicié, il descendit dans sa cabine. Il était resté debout presque tout le temps, pendant les trois nuits précédentes et il avait besoin d'un peu de sommeil. Son sommeil pourtant fut entrecoupé et assez agité. De bonne heure dans l'après-midi, il se retrouva tout éveillé et occupé à repasser dans son esprit les événements de la veille. Cet ordre, qu'il avait donné à contre-cœur de tirer de sang-froid sur trois braves, lui pesait encore sur la conscience. Peut-être avait-il été impressionné par les cheveux blancs de Peyrol, par son obstination à lui échapper, par la résolution dont il avait fait preuve jusqu'à la dernière minute, par quelque chose dans tout l'épisode qui montrait un attachement plus qu'ordinaire à son devoir et un esprit de défi audacieux. Doué d'une robuste santé, d'un bon et simple naturel que tempérait une légère dose d'ironie, le capitaine Vincent était un homme aux sentiments généreux et d'une sympathie aisément accessible.

« Et pourtant », se disait-il, « ils l'ont voulu. Cette affaire ne pouvait pas finir autrement. Mais il n'en demeure pas moins qu'ils étaient sans défense et sans armes, particulièrement inoffensifs, et en même temps aussi braves que n'importe qui. Ce vieux... » Il se demandait ce qu'il y avait exactement de vrai dans le récit de Symons. Il en arriva à cette conclusion que les faits devaient être exacts, mais que leur interprétation par Symons rendait presque impossible de découvrir ce qu'il y

avait véritablement là-dessous. Assurément ce bâtiment était fait à merveille pour forcer un blocus. Lord Nelson s'était montré satisfait. Le capitaine Vincent monta sur le pont, tout animé de sentiments on ne peut plus bienveillants à l'égard de tous les hommes, vivants et morts.

Le capitaine Vincent, l'esprit pénétré de son dessein, se sentait maintenant en paix avec lui-même. Comme il était d'un abord aisément accessible pour ses officiers, le premier lieutenant risqua une question à laquelle le capitaine Vincent répondit :

— Il a l'air bien amaigri et bien épuisé, mais je ne le crois pas aussi malade qu'il pense l'être. Je suis sûr que vous serez tous heureux de savoir que l'amiral est satisfait de ce que nous avons fait hier, — ces papiers étaient assez importants, — et de l'*Amélia* en général. C'était une singulière poursuite, n'est-ce pas, — reprit-il. — Il est hors de doute que cette tartane voulait nous échapper. Mais elle n'avait aucune chance contre l'*Amélia*.

Pendant la dernière partie de ce discours, le premier lieutenant regarda vers l'arrière comme s'il se demandait combien de temps le capitaine Vincent avait l'intention de traîner cette tartane derrière l'*Amélia*.

Au coucher du soleil, qui est le moment des funérailles à la mer, l'*Amélia* mit en panne, et l'amarre ayant été halée, la tartane fut amenée au long du bord et ses deux gardiens reçurent l'ordre de rentrer à bord de la corvette. Le capitaine Vincent accoudé à la lisse semblait perdu dans ses pensées. A la fin le premier lieutenant demanda :

— Qu'allons-nous faire de cette tartane, commandant? Nos hommes sont à bord.

— Nous allons la couler à coups de canon, — déclara soudain le capitaine Vincent. — Il n'y a pas pour un marin de meilleur cercueil que son navire, et ces gens-là méritent mieux que d'être envoyés par-dessus bord à rouler sur les vagues. Qu'ils reposent en paix au fond de la mer à bord du bâtiment auquel ils sont restés si fermement fidèles.

Le lieutenant ne répondait rien, il attendait un ordre plus précis. Tout l'équipage avait les yeux tournés vers le capitaine. Mais le capitaine Vincent ne disait rien, il semblait

ne pas pouvoir ou ne pas vouloir donner un ordre. Il sentait vaguement qu'il manquait quelque chose à toutes ses bonnes intentions.

— Ah! monsieur Bolt, — dit-il en apercevant l'officier de manœuvre sur le passe-avant. — Y avait-il un pavillon à bord de cette tartane?

— Je crois qu'elle avait un petit drapeau quand la chasse a commencé, commandant, mais il a dû partir au vent. Il n'y a plus rien à la grand'vergue. — Il regarda par-dessus bord. — La drisse est encore en place, — ajouta-t-il.

— Nous avons bien un pavillon français quelque part à bord, — dit le capitaine Vincent.

— Assurément, commandant, — déclara le second qui les écoutait.

— Eh bien, monsieur Bolt, — dit le capitaine Vincent, — c'est vous qui avez eu la plus grande part à tout cela. Prenez quelques hommes avec vous, frappez-moi le pavillon français sur la drisse et hissez la grand'vergue en tête du mât.

Il adressa un sourire à tous les visages qui étaient tournés vers lui.

— Après tout, messieurs, ils ne se sont pas rendus et, ma foi, ils s'en iront par le fond avec leurs couleurs.

Un silence profond mais qui ne marquait aucune désapprobation régna sur le pont du navire, tandis que M. Bolt avec trois ou quatre hommes s'employait à exécuter l'ordre. Et soudain, au-dessus du petit perroquet de l'*Amélia* on vit passer le haut de la courbe d'une vergue latine, le drapeau tricolore déferlé à son extrémité. Un murmure de l'équipage subjugué salua cette apparition. En même temps le capitaine Vincent donna ordre de larguer la remorque qui maintenait la tartane au long du bord et de brasser la grand'vergue de l'*Amélia*. La corvette dépassant sa prise la laissa immobile sur la mer, puis en reculant elle revint à sa hauteur sur l'autre bord. La pièce babord-avant tira un coup, en visant assez en avant. Ce coup, porta juste trop haut, emportant le mât de misaine de la tartane. Le suivant fut plus heureux et, frappant la petite coque en plein bois au-dessus de la ligne de flottaison, pour s'enfoncer profondément sous l'eau de l'autre côté. On en tira un troisième, comme disait l'équipage, au petit

bonheur et celui-là aussi ne manqua pas le but; l'éclatement d'un trou apparut à l'avant. Après quoi on amarra les pièces et l'*Amélia*, sans brasser ses vergues, fit route vers le cap Cicié. Tout l'équipage, le dos tourné au soleil couchant, qui brillait comme une pâle topaze au-dessus du bleu cru de la mer, vit la tartane pencher soudain, puis plonger lentement sans à-coup. Pendant un moment qui parut interminable, le pavillon tricolore resta seul visible, pathétique et solitaire, au centre d'un horizon désert. Tout d'un coup, il disparut, comme une flamme que l'on souffle, laissant aux spectateurs la sensation de demeurer seuls face à face avec une immense, une nouvelle solitude. Sur le pont de l'*Amélia* courut un murmure confus.

***

Lorsque le lieutenant Réal partit avec l'escadre de Toulon pour cette grande expédition qui devait se terminer par la bataille de Trafalgar, madame Réal retourna habiter avec sa tante la demeure familiale d'Escampobar. Elle n'avait passé que quelques semaines en ville, où on ne l'avait guère vue en public. Le lieutenant et sa femme habitaient une petite maison près de la porte Ouest, et bien que le lieutenant fît partie de l'État-Major jusqu'au dernier moment, sa situation officielle n'était pas suffisamment en vue pour qu'on remarquât l'absence de sa femme aux cérémonies officielles. Mais ce mariage éveilla un intérêt des plus sympathiques dans les cercles navals. Ceux, — surtout des hommes, — qui avaient vu madame Réal chez elle ne tarissaient pas d'éloges sur son teint éblouissant, ses magnifiques yeux noirs, sa personnalité étrange et attrayante, et sur le costume arlésien qu'elle persistait à porter, même après avoir épousé un officier de marine. On disait aussi que son père et sa mère avaient compté parmi les victimes des massacres qui avaient eu lieu à Toulon après l'évacuation de la ville; mais tous ces récits différaient dans les détails et étaient, en somme, assez vagues. Partout où elle allait, madame Réal était escortée de sa tante qui éveillait presque autant de curiosité qu'elle : une magnifique vieille femme très droite, dont le visage brun et ridé, à l'expression austère, portait les signes d'une ancienne

beauté. On voyait aussi Catherine seule dans les rues où, à vrai dire, les gens se retournaient sur cette silhouette mince et digne, remarquable au milieu des passants que, de son côté, elle ne paraissait pas voir. On racontait d'étonnantes histoires sur la façon dont elle avait échappé aux massacres, et elle acquit la réputation d'une héroïne. La tante d'Arlette, on le savait, fréquentait les églises qui étaient maintenant ouvertes aux fidèles et elle conservait, jusque dans la demeure de Dieu, son espect sibyllin de prophétesse et son attitude austère. Ce n'était pas aux services qu'on la voyait le plus souvent. C'était généralement dans quelque église déserte, svelte et droite comme une flèche, à l'ombre d'un pilier comme si elle venait rendre visite au Créateur avec lequel elle avait fait généreusement la paix et dont elle implorait seulement le pardon et la réconciliation pour sa nièce Arlette. Car Catherine resta longtemps inquiète de l'avenir. Elle ne pouvait se débarrasser de la terreur involontaire que lui inspirait sa nièce en qui elle vit jusque vers la fin de sa vie un objet d'élection de la colère divine. Il y avait aussi une autre âme dont elle était en peine. De divers points des îles qui ferment la rade d'Hyères et du Fort de la Vigie on avait suivi la poursuite de la tartane par l'*Amélia*; on avait vu le navire anglais ouvrir le feu sur l'objet de sa chasse. Le résultat, bien que les deux bâtiments eussent été bientôt hors de vue, ne pouvait faire aucun doute. Un petit côtier qui rentra à Fréjus raconta aussi l'histoire d'une tartane canonnée par un navire de guerre; mais cela s'était apparemment passé le lendemain. Tous ces bruits coïncidaient et formèrent la base du rapport fait par le lieutenant Réal à l'Amirauté de Toulon. Que Peyrol avait pris la mer à bord de sa tartane et n'était pas revenu, c'était là un fait indéniable.

La veille du jour où les deux femmes devaient retourner à Escampobar, Catherine aborda un prêtre dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, un petit homme rond et mal rasé, pour lui demander de faire dire des messes pour le mort.

— Mais pour l'âme de qui doit-on prier? — susurra le prêtre.

— Priez pour l'âme de Jean, — dit Catherine. — Oui, Jean, Il n'y a pas d'autre nom.

Le lieutenant Réal, blessé à Trafalgar, mais ayant réussi à n'être pas fait prisonnier, se retira avec le grade de capitaine de frégate et disparut aux yeux du monde naval de Toulon et même du monde tout court. Le signe, quel qu'il fût, qui l'avait ramené à Escampobar cette nuit capitale ne devait pas le conduire à la mort, mais à une vie paisible et retirée, obscure à certains égards, mais non pas dénuée de dignité. Quelques années plus tard Réal fut nommé maire par les gens de ce même petit village qui avait si longtemps considéré Escampobar comme un foyer d'iniquité, un repaire de buveurs de sang et de femmes perverties.

Un des premiers événements qui vinrent rompre la monotonie de la vie d'Escampobar fut la découverte d'un objet singulier, au fond du puits, une année de sécheresse où l'eau faillit manquer. Après avoir eu beaucoup de mal à l'en retirer on s'aperçut que c'était un vêtement fait de toile à voile, garni de bretelles et de trois boutons de corne, et qui avait l'air d'un gilet; mais il était doublé, positivement piqué, d'une quantité surprenante de pièces d'or d'âges, de valeurs et de nationalités différentes. Nul autre que Peyrol ne pouvait l'avoir jeté là. Catherine put donner la date exacte du jour où la chose avait été faite, car elle se rappela avoir vu Peyrol occupé au puits le matin même du jour où il était allé à la mer avec Michel en emmenant Scevola. Le capitaine Réal devina aisément l'origine de ce trésor et il décida, avec l'approbation de sa femme, d'en faire remise au gouvernement comme étant la propriété d'un homme mort intestat, sans parents d'aucune sorte et dont le nom était resté incertain, même pour lui. Après cet événement, ce nom incertain de Peyrol revint de plus en plus souvent sur les lèvres de monsieur et madame Réal, qui ne l'avaient jusqu'alors prononcé que rarement; bien que le souvenir de sa tête blanche, de sa placide et irrésistible personnalité continuât à hanter le moindre coin des champs d'Escampobar. A partir de ce moment ils parlèrent ouvertement de lui, comme si, de nouveau, il était revenu habiter avec eux.

Bien des années plus tard, par une belle soirée, monsieur et madame Réal, assis sur le banc devant le mur de la salle,

(la maison n'avait subi extérieurement aucun changement, si ce n'est qu'elle était maintenant blanchie à la chaux), parlaient de cet épisode et de l'homme qui, venu de la mer, avait traversé leurs vies pour disparaître également à la mer.

— Comment a-t-il pu posséder tout cet or? — demanda innocemment madame Réal. — Il n'en avait véritablement pas besoin; et pourquoi, Eugène, l'avoir jeté là?

— Il n'est pas facile, ma chère amie, — dit Réal, — de répondre à cette question. Les hommes et les femmes ne sont pas si simples qu'ils en ont l'air. Même vous, fermière (il donnait parfois ce nom à sa femme par manière de plaisanterie), vous n'êtes pas si simple que bien des gens pourraient le croire. Je pense que, si Peyrol était ici, il ne pourrait peut-être pas vous répondre lui-même.

Et ils continuaient, dans de courtes phrases entrecoupées de longs silences, à rappeler les particularités de sa personne et de son allure, lorsque, au haut de la montée qui venait de Madrague, apparurent d'abord les oreilles pointues puis tout le corps d'un âne minuscule à la robe d'un gris clair. De chaque côté de son corps jusqu'en avant de sa tête s'allongeaient deux morceaux de bois de forme étrange qui avaient l'air des très longs brancards d'une charrette, mais l'âne ne traînait aucune charrette derrière lui. Il portait sur son dos, sur un petit bât, le torse d'un homme qui semblait n'avoir pas de jambes. Le petit animal bien soigné, et qui avait une intelligente et même impudente physionomie, s'arrêta devant monsieur et madame Réal. L'homme, qui se balançait sur le bât, ses jambes rabougries croisées devant lui, se laissa glisser à terre, retira ses béquilles placées de chaque côté de l'âne, s'appuya dessus et de sa main ouverte donna à l'animal une tape vigoureuse qui le fit partir en trottant vers la cour. L'estropié de Madrague, en sa qualité d'ami de Peyrol (car l'écumeur de mer avait souvent fait son éloge devant les femmes et le lieutenant Réal : « C'est un homme, ça ! »), faisait partie de la maison d'Escampobar. Son emploi consistait à parcourir le pays pour faire les courses, emploi peu fait en apparence pour un homme dépourvu de jambes. Mais l'âne se chargeait de la marche, tandis que l'infirme apportait de son côté sa vivacité d'esprit et son infaillible mémoire. Le pauvre diable, ayant enlevé son

chapeau qu'il tenait d'une main au long de sa béquille de droite, s'avança pour rendre compte de l'emploi de sa journée : « J'ai fait toutes les commissions, madame. » Et il demeurait là, serviteur privilégié, familier mais respectueux, sympathique avec ses bons yeux, sa longue figure et son sourire douloureux.

— Nous parlions justement de Peyrol, — déclara le capitaine Réal.

— Il m'a dit une fois que, si j'avais été complet (je suppose qu'il voulait dire avec des jambes, comme tout le monde), j'aurais fait un bon camarade à la mer. C'était un grand cœur.

— Oui, — murmura madame Réal d'un air pensif, puis se tournant vers son mari, elle demanda : — Quelle sorte d'homme était-ce réellement, Eugène? — Le capitaine Réal restait silencieux. — Vous êtes-vous jamais posé cette question? — insista-t-elle.

— Oui, — dit Réal, — mais la seule chose certaine que l'on puisse dire de lui, c'est que ce n'était pas un mauvais Français.

— Tout est là, — murmura l'infirme avec une ardente conviction, dans le silence qui tomba sur les paroles de Réal et sur le léger soupir d'Arlette.

La surface bleue de cette Méditerranée qui enchanta et déçut tant d'hommes audacieux, gardait le secret de son sortilège, embrassait dans son sein paisible les victimes de toutes les guerres, de toutes les calamités et de toutes les tempêtes de son histoire sous la merveilleuse pureté du ciel au soleil couchant. Quelques nuages roses flottaient au-dessus de la ligne de l'Esterel. Le souffle de la brise du soir commençait à rafraîchir les rochers brûlants d'Escampobar; et le mûrier, seul grand arbre au sommet de la presqu'île, dressé comme une sentinelle à la porte de la cour, soupirait doucement de toutes ses feuilles frémissantes, comme s'il regrettait le Frère-de-la-Côte, l'homme aux sombres exploits, mais au grand cœur qui souvent, à midi, venait s'étendre là pour dormir à son ombre.

JOSEPH CONRAD

(Traduction de G. JEAN-AUBRY.)

PARMI LES LIVRES

Le livre de M. Winston Churchill, *The World Crisis* [1], est sans doute le plus important qui ait paru sur la guerre. M. Winston Churchill a été ministre des Munitions à partir du 16 juillet 1917. Son ouvrage n'est pas seulement d'un historien, mais d'un homme d'État. Cet homme d'état tente de s'expliquer la marche des événements. Aussi analyse-t-il les faits avec beaucoup de précision et de rigueur. Il en apporte lui-même de nouveaux. Il essaie de découvrir leur mécanisme secret. On peut être d'un autre avis que lui. On peut contester la valeur de certaines informations. On peut trouver certains jugements tranchants et sommaires. A force de clarté, il se peut que l'auteur ne voie plus les demi-teintes de la vérité. Il y a d'ailleurs beaucoup de choses qu'il n'a pas sues, et qu'il n'a pas étudiées par la suite. Mais la pénétration singulière de son esprit ne peut être contestée, ni la loyauté de son explication, ni la vie de ce livre étincelant.

M. Winston Churchill, après avoir constaté qu'au début de 1916, les peuples engagés dans la lutte l'étaient à ce point qu'ils ne pouvaient plus s'en dégager, essaie de définir l'âme de guerre de ces peuples. Ici un joli tableau de la France. Après avoir montré les Allemands, les yeux fixés sur leur Empereur, sorte d'oracle qu'un groupe d'hommes cachés fait parler, après avoir montré les méthodes britanniques, imparfaites et rudes, mais faites de travail silencieux, il ajoute : « Et il y a aussi la

1. Rt. Hon. Winston S. Churchill, *The World crisis 1916-1918.*, 2 vol., chez Thornton Butterworth.

méthode française. En étudiant la politique de guerre de la France, on est d'abord frappé de son extrême complexité. Le nombre de personnes qui y sont mêlées, leurs relations compliquées, la prestesse et l'aisance avec quoi tout l'ensemble se transforme continuellement, tout déconcerte l'étranger... L'impression dominante est celle d'un essaim d'abeilles, qui bourdonnent toutes ensemble, et où chaque abeille — ou presque — a une idée parfaitement claire de ce qui doit être fait pour l'intérêt de la ruche. »

Les portraits des chefs ne sont pas moins heureux. Celui de sir Douglas Haig est brillamment réussi : un officier de cavalerie distingué par sa naissance, indépendant par sa fortune, qui a conservé sa vie à l'étude et à la pratique; qui a joué au polo dans l'équipe de son régiment; qui a passé par l'École d'État-major; qui a été chef d'État-major de la division de cavalerie dans la guerre d'Afrique du sud; qui a récolté en campagne un titre et des décorations; qui a commandé une colonie, servi aux Indes, travaillé au ministère, conduit le 1er corps, et pendant la bataille d'Ypres, animé ses soldats en passant à cheval à petite allure sur le front de combat, avec tout son État-major, par cette route de Menin que balayaient les obus; le premier officier enfin de l'armée britannique, reconnu comme tel, ayant accumulé les titres, les expériences, les grades et les services, désigné par ses pairs comme le chef de demain et le sachant, confiant en soi, calme et résolu, aussi assuré à la tête de l'armée britannique qu'un gentilhomme de campagne sur la terre de ses ancêtres.

Ces croquis achevés, nous entrons au vif de la question, par un chapitre intitulé *L'épreuve du Sang*. C'est une comparaison très serrée des pertes subies et infligées par les belligérants, avec une tentative d'interprétation. Les chiffres sont en effet très curieux. Un fait domine tout : c'est que les Allemands ont toujours perdu moins de monde qu'ils n'en faisaient perdre à leurs adversaires. Pendant la violente campagne des trois premiers mois, l'armée française et l'armée allemande se sont jetées l'une sur l'autre toutes forces réunies, les Allemands ont eu 677 440 hommes hors de combat, les Français 854 000, l'armée britannique 84 575. Pendant la bataille de Verdun, les Allemands ont perdu 334 246 hommes, les Fran-

çais 442 000. Encore en 1918, les Allemands ont perdu dans leur grande campagne offensive 688 341 hommes contre 851 374 aux Franco-britanniques; et enfin dans les derniers mois de la guerre, de juillet à novembre 1918, la victoire finale a coûté 942 000 hommes aux Franco-britanniques, tandis que les Allemands en perdaient 785 733.

Une disproportion aussi soutenue ne s'explique que par de meilleures méthodes de guerre chez les Allemands que chez les alliés. M. Winston Churchill ne le dit pas et ne paraît pas s'intéresser à cette technique du champ de bataille. Au lieu de rechercher la raison des pertes dans la tactique, il en accuse la stratégie et les desseins des chefs. Là encore, il y a beaucoup à retenir de ce qu'il dit. Il n'a pas de peine à montrer que la guerre d'usure a été pour les alliés une sanglante illusion. Les alliés sur le front occidental ont infligé aux Allemands des pertes annuelles de 848 000 hommes en 1914, 652 000 en 1915, 964 900 en 1916, 884 000 en 1917, 1 498 000 en 1918. Or les Allemands incorporaient en 1915, 1 070 000 hommes, en 1916, 1 443 000, en 1917, 622 000. Jusqu'à cette date, ils récupéraient donc largement leurs pertes. Ils auraient pu tenir longtemps encore, si Ludendorff n'avait eu l'idée de forcer la victoire par l'offensive de printemps de 1918. En trois mois, de mars à juin, devant le seul front britannique, les Allemands ont perdu 16 000 officiers et 419 000 hommes. Ce sont les pertes de cette campagne qui ont rompu l'équilibre. Les armées allemandes n'ont pas été usées par Joffre, Nivelle et Haig, mais par Ludendorff. Si elles ne s'étaient pas épuisées dans cette suprême offensive, il n'y avait pas de raison pour qu'elles ne tissent pas leurs lignes en France toute l'année; elles auraient pu retraiter à loisir pendant l'hiver sur la ligne de la Meuse. De là à condamner les grandes offensives, il n'y a qu'un pas. Mais alors, où chercher la décision? A cette question embarrassante, qu'il pose loyalement lui-même, je dois dire que M. Winston Churchill fait des réponses embarrassées et peu satisfaisantes. Il ne condamne que les offensives de longue haleine. Il admet les attaques préparées et brusquées comme la prise de Messines le 9 juin 1917, ou la reprise de Douaumont par les Français. Et après? Il propose encore un long entraînement derrière les lignes fortifiées, puis, toutes forces réunies,

une riposte dans le flanc de l'adversaire qui aurait attaqué au préalable sur un point laissé faible tout exprès. C'est compliqué, hasardeux et un peu chimérique. Il propose la recherche de la décision sur les théâtres secondaires, ce qui reste fort dangereux : les Allemands l'ont fait, en déplorant de devoir le faire. Le maréchal Foch, y a pensé pour 1918 : mais Ludendorff s'est chargé de montrer le 21 mars le caractère périlleux de ces lointains projets.

M. Winston Churchill fait de nouveau la critique de l'offensive de Ludendorff dans le second volume. Sa thèse est qu'en quarante jours d'avance prétendue victorieuse, les Allemands ont perdu, devant le front britannique 12 807 officiers et 335 092 hommes. Les Britanniques ont perdu 14 803 officiers et 288 066 hommes. L'avantage est pour eux. Si on défalque les hommes fait prisonniers (et il y en a toujours beaucoup dans une retraite), et si l'on compte seulement les hommes abattus par le feu, on trouve 308 825 Allemands contre 209 466 Britanniques, soit 3 contre 2.

Le récit de ces journées dramatiques est vivant. On regrette que M. Winston Churchill ait, de bonne foi assurément, minimisé, comme disent les Anglais, le secours apporté par les Français à leurs camarades de combat. Il a écrit son livre sur les notes du moment, et j'ai entendu les mêmes rumeurs. Il est fâcheux de les fixer dans un livre important. Que M. Winston Churchill, à la date du 28 mars, entonne à la gloire de l'armée britannique un chant de victoire, en disant qu'elle a arrêté la plus grande offensive que le monde ait vue, on trouve cet enthousiasme tout naturel, même si une version moins simpliste doit y mettre quelque tempérament. Mais ses récriminations peu déguisées contre les Français sont vraiment d'une injustice gênante. « Les Français étaient entrés en action faiblement et capricieusement dans le secteur sud du champ de bataille, le 23 au matin. Une division française (la 125e) entra en action à l'aube. Une division de cavalerie à pied entra en ligne le soir. Les 9e, 10e 62e et 22e divisions françaises étaient en ligne dans l'après-midi du 24... » Voici maintenant les faits, exactement présentés. Les Allemands attaquent l'armée Gough le 21, à 9 h. 40 du matin. Le général Pétain apprend le soir l'étendue du désastre britannique. A

une heure du matin, il donne à 3 divisions (9e, 10e divisions et 1re division de cavalerie à pied) l'ordre d'embarquer le 22 à midi. En outre, la 125e est avancée sur Chauny. Les divisions débarquent en camions dans la nuit du 22 au 23. « Elles n'ont pas encore été rejointes par leur artillerie ni par leurs chevaux de mitrailleuses, dit un rapport du grand quartier : en pleine nuit, les hommes tirant eux-mêmes à la bricole leurs voiturettes, ignorant tout de la situation... sans avoir pris une minute de repos, ces régiments d'infanterie se mettent en marche vers la bataille. » Le 23, après avoir marché toute la matinée, elles entrent en contact avec l'ennemi.

Le 24, l'infanterie des 62e et 22e divisions est poussée au champ de bataille à marches forcées, et rétablit la liaison avec les Anglais. Le 25, l'infanterie des 25e, 55e et 1re divisions est jetée à son tour au combat. Le même jour, la 5e division de cavalerie, en plein débarquement, est immédiatement dirigée au feu, ainsi que les éléments de tête de la 56e et de la 1re de cavalerie. Enfin le 25, les renforts arrivent en masse : 4e division de cavalerie, 38e, 133e, 53e, 36e, 77e. On les pousse à la bataille escadron par escadron, compagnie par compagnie. — Et cependant M. Winston Churchill écrit que le 28 les Français n'avaient donné pratiquement aucune aide aux Anglais !

Même inexactitude criante dans le récit de la bataille de la Lys. L'auteur paraît ignorer complètement la marche forcée que le IIe corps de cavalerie a fait pour accourir au secours de nos alliés. Cette ignorance n'a aucune importance, les faits étant par ailleurs suffisamment établis et hors de contestation. Elle est grave pour le livre même de M. Winston Churchill. Elle montre le côté un peu étroit de son information. C'est un ouvrage tout britannique et même tout personnel. Au fond, malgré son titre général, c'est un livre de Mémoires. Mais dans ces limites, il est extrêmement intéressant.

***

Il y a des hommes qui font des livres, et il y a ceux qui sont nés pour en écrire. Ceux-ci se reconnaissent tout de suite. Dans leur plus simple phrase frémit un enchantement, et cette magie

est leur signe. Ouvrez à la page que vous voudrez ce livre délicieux que M. Gilbert de Voisins a nommé *Les Miens* et vous y trouverez ces phrases-fées. A leur musique l'oreille ne se trompe pas. M. Gilbert de Voisins n'est peut-être pas, comme disent les journaux, au premier plan de l'actualité. Mais son art a une variété, une délicatesse et une force singulières. Il a le sens du pittoresque et de l'exact, en même temps qu'une sensibilité émouvante. Il a pu composer *le Bar de la Fourche* et *l'Enfant qui prit peur*. Il transcrit le spectacle du monde et sa propre émotion.

« Je tâche d'aimer ceux que j'aime, qu'ils soient absents ou morts, sous l'aspect qui fut le leur aux instants que choisit la mémoire pour les reprendre à l'exil, à la nuit, à la désaffection; ces instants où ils riaient, pleuraient, jouissaient de la vie, détestaient de vivre, où ils furent bons, injustes, gais, soucieux, volontaires, indécis, mais où ils furent eux-mêmes, où ils se firent aimer. » — Ce sont ces images glissantes que M. Gilbert de Voisins a assemblées à fleur de page. Voici celle qu'il appelle bonne-maman, qui fut un miracle de la danse et qu'il a vue comme une très vieille dame, assise dans son fauteuil de satin bleu capitonné. Le portrait est charmant, fait « d'austérité tranquille, de douceur, de quelque malice qui passe dans les yeux, mais surtout d'une paix sereine dont l'influence rayonne alentour ». C'est elle dont les récits ont éveillé dans l'esprit de son petit-fils le goût des longs voyages aux pays enchantés.

Elle n'y a pas eu de peine. L'enfant, dans le bois de pins où il jouait, avait inventé tout seul un génie des bois et l'avait nommé Pamphile. « Un vieux petit bonhomme aux cheveux tout décolorés, au visage glabre, haut en couleur, aux yeux mobiles, malicieux, de teinte verte. Assis par terre, entouré d'un épais fourré, ombragé de grands pins, il est vêtu de rouge, coiffé d'un béret rouge, chaussé de bottes rouges, et la première fois que je crus le voir, il tenait entre ses doigts une très rouge tulipe. » — A la dernière page du livre, Pamphile fait ses adieux à celui qui est devenu un homme. L'esprit fantasque — s'escamote lui-même et se transforme — on ne sait — en ombre de platane, ou en arome de rose, ou en bulle de savon, ou en rossignol. Il s'efface devant une figure nouvelle que

l'auteur a nommée Celia. Il s'efface, comme un songe devant la réalité. Le nain bouffon et plaisant n'ose se montrer devant cette belle créature, qui dirait en riant : « Est-ce un parent de votre jardinier? »

Puis elle irait, dans le jardin, respirer de vraies roses embaumantes comme les aimaient tes parents; elle irait contempler la frange d'écume des rochers, le profil clair de la colline, un rayon de soleil où passent des insectes; elle irait s'asseoir dans une ombre où Pamphile ne mêle pas la sienne; elle irait dans ce même bois, écouter au clair de lune, ce soir, d'authentiques rossignols et goûter leurs chants d'un cœur sincère, sans que nul prestidigitateur ne la distraie...

Bien d'autres figures passent entre ces pages : la charmante Bianca, qui interroge son reflet dans le miroir des eaux, en ramenant autour de son visage ses cheveux sombres, dont elle tient les deux ondes sous son menton; puis des parents, des amis de lycée, des étrangers rencontrés en voyage. Plus tard des camarades de jeunesse, de cette saison où la passion des lettres rend l'adolescent enthousiaste et dogmatique. C'est déjà la fin du livre; elle est encore aimable, pittoresque, émouvante parfois, mais enfin ce n'est plus que du réel. Les premières pages au contraire étaient du songe. Mille reflets s'y jouaient sur les portraits eux-mêmes, qui avaient un air de féerie. Au seuil de la vie, cette féerie s'évanouit. La jeunesse prend l'adolescent par la main; nous suivons ses premiers travaux; nous écoutons ses premières amours. Mais l'enfance seule était au miracle.

***

Il ne faut plus se piquer d'écrire, ou seulement de lire, si l'on n'a sous les yeux une bonne carte du Pacifique. Les conteurs américains nous l'ont révélé, et tout le monde a lu, dans *The trembling of a leaf*, la page éblouissante : *The Pacific is inconstant and uncertain like the soul of man... It is not so often that it is calm and blue. Then, indeed, the blue is arrogant...*

Des enchantements des mers du sud, M. Jean Dorsenne qui a vécu quatre ans à Tahiti, a fait un beau livre : *C'était le soir des Dieux*. Il n'y a point mêlé les Blancs. Le pays qu'il nous a montré est celui que voient les indigènes, peuplé,

la nuit, de fantômes redoutables. « Dès que le soir tombe, tout devient motif à périls. Ces nuits légères de la terre Tahiti, où l'air saturé de parfums a la transparence d'un cristal noir, sont les souveraines du mystère. Des présences inconnues les peuplent, les tupapan rôdent... Quels yeux pourraient supporter de voir, quelles oreilles d'entendre les monstruosités que l'obscurité enfante? »

Seuls les personnages sacrés, les Aresïs, sont à l'abri des maléfices. Leur chef est Nita, reflet d'Oro, dieu du Soleil; et Oro réclame un sacrifice humain. Il faut une victime volontaire; jusque là Nita sera tourmenté par le dieu.

Or Nohoraï aime Nita; pour apaiser le dieu, elle s'offre au sacrifice; mais Nita arrête le couteau, et emmène la jeune fille. Nohoraï est de petite naissance, ce qui est pour Nita une occasion de l'instruire, et nous en même temps, en lui contant l'histoire des dieux.

Mais le malheur veut que Nita, jeune et beau, soit convoité par une princesse illustre, la grande Cheffesse Ariitéa, descendante du géant Ruanua, et qui le cède à peine en corpulence à son aïeul. « Ses jambes, lorsqu'elle se tenait debout, paraissaient de solides piliers fichés en terre pour soutenir la masse tremblante de sa croupe et de sa poitrine. » L'auteur nous fait un peu plus loin une peinture plus flatteuse encore de cette Ariitéa. Il la montre à califourchon sur les épaules d'un porteur, cueillant la vermine dans les cheveux du manant et la croquant avec gourmandise.

Nita se dérobe à cette redoutable amoureuse, mais Ariitéa ne pardonnera jamais à Nohoraï. La jeune femme a d'autres ennemies encore : Tetua, l'opulente épouse d'un Arévi du cinquième rang l'a insultée. Mais Nohoraï découvre que le mari de cette Tetua a violé la loi, laquelle exige des Arésis qu'ils étouffent leur premier enfant. Le sien est vivant. Nohoraï dénonce le coupable, qui se soumet. L'enfant est tué; mais Tetua et son mari vont fomenter des complots dans l'ombre.

L'occasion leur en est donnée. Les Arésis entreprennent un voyage vers des îles habitées par des hommes rudes et fanatiques. Là l'imprudente Nohoraï fait dérober par le jeune Tati, qui l'aime, un joyau miraculeux dans un temple.

Condamnation à mort de Tati, puis bataille entre les indigènes et les Arésis. Dans la lutte, disparition de Nita, qui est sans doute allé rejoindre le Soleil. Et Nohoraï à son tour est foudroyée. L'imposante Ariitea s'est suicidée, afin que son fantôme tourmente son ennemie. Tetua a péri dans la lutte. Dans son cadavre gras et nu, les guerriers découpent des morceaux succulents...

Tel est ce paradis terrestre. M. Dorsenne en a fait un tableau où il a mis de la mythologie, des meurtres, des scènes d'amour. Là, le ciel est encore mêlé à la terre et les hommes aux dieux. La volupté, le meurtre rituel, les passions féroces, l'anthropophagie servent d'ornements. Enfin c'est un livre de haut goût.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DU CARNAVAL

I. Crépuscule sur la Riviera. — Un amandier, — d'une grande banalité, dans le midi, mais cause d'enivrement pour le voyageur, l'arrivant subit, — un amandier est en fleurs, tout blanc, d'un blanc rosé, contre une maison rose. Les rayons lumineux semblent glisser d'un soleil déjà presque disparu, sans que l'ait pu fixer au ciel notre ravissement. Ni jamais le retenir, depuis les commencements du monde, aucun regard, aucune allégresse... Cet impitoyable effacement progressif, irrésistible, qui semble entraîner tout l'infini avec soi, effacer un jour pour recommencer une nuit, avant de recommencer un nouveau jour, jamais on ne l'éprouve si profondément qu'en hiver, sur cette côte, — (plus encore qu'en décembre), — en février, alors que les jours ont déjà allongé, qu'ils donnent, comme cet après-midi, l'illusion du printemps. Une grande fraîcheur point, elle tombe. Alors, on s'aperçoit que les platanes sont encore décharnés, qu'il y a par la campagne, entre des cultures de roses, des arbres fruitiers, sans autre parure que leurs bourgeons — et que passe, dans la nue, on ne sait quelle cohorte boréale, évoquant, au cœur de l'azur verdi, une vague chevauchée de cavaliers de glace.

Je regarde, contre la maison rose, l'amandier en fleurs, que traverse un dernier rayon du soleil... La route bitumée déroule son corps mat et grisâtre, sous le caoutchouc des pneus... Les premiers feux s'allument aux lanternes des autos. Il fait encore clair, comme dans les rêves, sans ombres, sans points lumineux. La route entre Cagnes et Nice est couverte

de camions de cinq à huit tonnes, de Rolls, de carrioles traînées par un baudet, de cars, dans lesquels quarante touristes sont assis, coude à coude.

Quelle route de France est plus parcourue que ce chemin unique qui relie Nice au reste de la France, cette voie de Cannes à Menton, — ce cordon?... Il est inouï qu'aucun pouvoir ne l'ait pu élargir ni doubler et que l'une de nos plus grandes, de nos plus riches cités ne tienne à nous que par un fil. Surgisse quelque complication internationale et que la route soit coupée ou barrée à quelque endroit, voilà Nice isolée!...

... Soudain, d'une venelle, d'un sentier qui s'enfonce dans les cultures, entre les murs bas et les haies, un groupe surgit, muet. Vêtus de vert émeraude, de bleu de col de marin, de rose Laurencin : des êtres dont on peut affirmer qu'ils sont jeunes, mais dont on ne saurait presque dire s'ils sont filles ou garçons. Sous le loup de velours noir, costumés de courtes blouses, de culottes droites, ils avancent en se dandinant, silencieux et extravagants, sous le mouchoir de soie noué, avec ces trous obscurs des yeux, où la paupière met une ligne claire... Ils portent en bandoulière, à la manière des écoliers, un petit sac de toile, gonflé de confetti.

Les autos qui allument leurs feux comme les navires sur la mer prochaine et comme les phares à l'extrémité des caps, les autos sur la route (ce fleuve de goudron) glissent, en file interminable et serrée. Les « déguisés » de ce samedi soir de février, ce jour de l'*entrée* de Carnaval à Nice, où ils se rendent, attendent le passage des autobus de Cannes ou d'Antibes pour les escalader. Ils s'y logeront, tant bien que mal, sur le siège, ou demeureront à demi blottis sur le marchepied, en grappes, avec le dos arrondi et les jambes croisées en X, dans la culotte de pyjama.

Aux dernières demi-teintes du crépuscule, à cette heure froide du couchant, qui succède à une journée ensoleillée, sur ces autos monstrueuses de la Riviera, sur ces cars démesurés, les premiers masques du Carnaval, surgis des mimosas en fleurs, des agaves et des vergers, ces êtres funambulesques et dégingandés qui portent des collerettes — et, entre la racine des cheveux et les narines, ce large « huit » de velours noir, — c'est un instant d'invraisemblance, de

mystère, de grâce qui intrigue et qu'on dédaigne tout de suite.

... Tandis que certains personnages multicolores, arrêtés le long du trottoir, et qui n'ont pas encore trouvé place dans les autos de Nice, regardent défiler l'interminable ruban disparate des véhicules, en agitant la tête, en levant un bras, sans mot dire, avec une grâce falotte, gentille, inquiétante.

Une expression d'incurable mélancolie s'étend à tout ce qu'il y a de fugitif dans le plaisir, dans la jeunesse, dans le crépuscule... et, dans ce premier printemps de la Riviera, entre les Alpes couvertes de neige et la Méditerranée de cobalt : — tout ce qui flotte sur cette côte, certains soirs, de grande tristesse, colorée, noble, — et travestie.

II. Même soir, sept heures. — Un ami niçois m'emmène dans sa « conduite intérieure », qu'il manie comme s'il faisait corps avec elle, m'emmène, du côté de la gare, dans l'avenue où se groupent, avant le dîner, déjà les figurants, autour des chars qui vont prendre part à la cavalcade nocturne de l'*entrée* de Carnaval dans sa bonne ville de Nice... Quinze jours avant notre mardi-gras!...

Les magasins sont éclairés de tous leurs colliers d'ampoules électriques. Nulle part les boutiques ne sont si illuminées, dès que la nuit menace. La foule du samedi, dans les grandes villes, est ici plus pressée, plus disparate, plus animée. On éprouve, par moments, l'impression d'avoir un pied ou un œil à Naples. Ce que baigne la Méditerranée se rejoint toujours. Quelque analyse que fassent les biologistes, un élément se dissimule dans ses eaux sans reflux, des cellules humaines, qui ne doivent point subsister aux rivages de l'Océan. Les dieux et les héros du vieux monde ont-ils, en s'y baignant, mêlé au sel primitif des fluides dont la puissance ne s'atténue point? Achille et Byron s'y rejoignent, et vous, Ulysse aux douze navires, accosté par ces voyageurs aériens dont l'hydravion se pose sur la courbe des eaux, comme une mouette.

Nous sommes dans une avenue peu éclairée, voisine, en contre-bas, de la voie ferrée, bordée d'immeubles récents, réservés à des familles laborieuses et, pendant le jour, chamarrés de linges blanchis par le soleil ou de loques somptueuses

et qui s'éclairent le soir, de suspensions moroses... Carnaval est là, sur son char embusqué, — dans une rue montante et obscure. Géant de cartonnage, sans fantaisie, pareil à ses prédécesseurs, rubicond, falot, jovial. Il a plus l'air de Gambrinus que d'un Latin. Les Niçois devraient prendre garde. Leur Carnaval ne doit être ni joufflu, ni pansu, ni rouquin; c'est un svelte méridional, bien découplé, qui boit le vin rouge des coteaux de Saint-Jeannet, non la bière des tavernes munichoises.

L'avant-fête est toujours quelque peu lugubre. Les cartonnages (les dieux) sont là, mais l'allégresse populaire, qui leur prête une âme, manque encore. Il leur faut le reflet des illuminations, la détonation des bombardes et ces mouvantes ombres qu'au-devant d'un feu de Bengale ondoyant, fulgurant et fugitif, les corps des danseurs projettent sur leur face immobile.

Des gens costumés arrivent — lentement. Ils viennent de dîner. Ils paraissent avoir endossé par-dessus leurs habits une chemise de calicot. Quelque ceinture en avive la blancheur, à la lueur qui tombe d'un candélabre électrique. Des pancartes accrochées aux platanes marquent la place des groupes.

Voici madame Carnaval, en paysanne niçoise, du temps de Claude Vernet, sur sa toile du *Port d'Antibes*, où l'on voit ces jeunes femmes coiffées d'un chapeau rond et pointu cueillir, à flanc des échelles inclinées, la fleur des orangers. Madame Carnaval fait l'amazone, sur une volaille, à moins que ce ne soit une perdrix...

Nous partons, nous quittons cette avenue silencieuse où des fantoches de carton attendent la royauté, dans le silence des rues populaires, à l'heure où dînent les travailleurs... Et nous retournons, attirés, nous lancer dans la fournaise des magasins illuminés. Mais les cartonnages, leurs colimaçons et leurs crapauds, fraîchement barbouillés, nous ont laissé un malaise dans l'esprit. Toute représentation humaine, grotesque et déformée, pour laquelle Dieu ne s'est pas glissé à travers les veines de l'homme pour lui enfiévrer les tempes et les poignets, crée le dégoût et l'angoisse. Un peuple attiré par la seule caricature serait un peuple malade; il dégénère, il a perdu le sens du réel et de l'au-delà. Je voudrais, pour une fois, que madame

Carnaval nous fût exhibée, quasiment nue, dans une coquille, et qu'elle eût pour enlumineur Botticelli lui-même.

Je ne redescendrai pas dans Nice, ce soir. Je resterai à mon balcon. Et puis je lirai *Eros et la Riviera* le plus psychologique des romans inspirés par cette ville dont je devine les embrasements, dans la rumeur de la fête et dont l'un des auteurs est le plus parisien et vibrant des Niçois, l'un des animateurs de l'*Éclaireur de Nice*, M. Georges Maurevert.

Des hauteurs de Cimiez, la baie des Anges dut être jadis, au matin, l'une des plus radieuses à contempler qui ait été au monde. Elle est encore splendide, le soir, lorsque les palaces brûlent de toutes leurs fenêtres, embrasant la vapeur qui monte, le long des grèves, d'anciens ruisseaux et de ces marais peu profonds, depuis longtemps comblés, sur lesquels s'élèvent aujourd'hui des forteresses cosmopolites où se balançaient des roseaux.

A neuf heures, des bombes éclatent. Toute une guerre d'artificiers occupe les ténèbres, qui se sont adornées de joyaux lumineux. Carnaval LIX, ou je ne sais quel chiffre, fait son entrée. Je le revois, ce Gambrinus à l'habit orné de « crevés », du temps qui approchait la Renaissance, je le revois, avant dîner, rangé le long du trottoir voisin de la gare, hilare et coloré. Je songe aux colombines et aux arlequins masqués, sur la grande route de Cagnes, au crépuscule. Quels meilleurs Sires de Carnaval ils faisaient, avec leur jeunesse mystérieuse et dissimulée, ce demi-visage de velours noir, sous lequel s'inscrit un sourire des lèvres, mais que les yeux démentent, piqués d'une lueur de lame espagnole.

Quelle guerre de Casino met la ville en rumeur? J'ai entendu, devant Verdun, au cours d'un grand hiver, ces détonations qui nous prenaient au ventre et qui exaltaient le cerveau. Carnaval fait son entrée et je regarde, seul, dans la nuit froide, courir de rousses lueurs autour des dômes de palaces illuminés.

Des jardins environnants montent d'amères senteurs d'eucalyptus qui suggèrent les voyages supposés. Et aussi on ne saurait dire tout à fait l'arome de quelle fleur, en avance sur les printemps septentrionaux, giroflée rose, quarantaine blanche, dans le suc de laquelle un vague poivre se dissimule, qui met l'orient à portée des narines, — tandis que, là-bas,

se déroulent, à ras des toits, des écharpes de Carnaval et des fulgurations de guerre d'électriciens.

III. Lendemain, Dimanche. *Dix heures du soir. Avenue de la Victoire et place Masséna.* — Je regrette que l'adjectif « ravissant » soit tellement employé, car il ne saurait s'en présenter d'autre qui satisfasse davantage pour la vision qui s'offre à nous. Elle est *ravissante* parce qu'elle surprend, parce qu'elle est subite, parce que où l'on ne s'attendait à trouver que confusion et vulgarité, l'imprévu — et qui est ce « ravissant » — nous saisit et nous tient au-dessus de nous-mêmes. La gaîté méridionale est particulière. Elle est animée, elle a de la gentillesse; mais, contre toute attente, elle n'est pas bruyante. Les privautés du peuple sont aimables, non brutales, et son côté « farandole » est joyeux.

Dans l'espèce de grande cage vitrée, trop éclairée, qu'est le véhicule de l'hôtel qui nous descend des hauteurs de Cimiez, les quelques dames anglaises qui ont voulu recevoir l'impression de ce carnaval nocturne, de ce premier soir de fête populaire, semblent interloquées, trop vivement saisies par cette cohue, au milieu de laquelle la voiture se fraye un passage avec témérité, comme un tank, à travers un jardin en fleurs. Les projections, toutes sortes d'illuminations, ont été si heureusement disposées qu'on ne sait comment sont éclairés ces visages que l'on voit venir à soi, ces masques, ces jeunes femmes et hommes costumés, travestis, vêtus comme les personnages de la comédie italienne, et qui portent un loup noir — ces pierrots, ces arlequins, que nous ne voyons plus jamais à Paris. Certains ont revêtu des sortes de « combinaisons » de satinette noire, aux coutures sillonnées d'un liséré ou d'un galon d'argent, un foulard de soie de couleur noué sur la tête, le col échancré. Ils ont l'air de vagues gondoliers, un peu Figaro; garçons et filles aux cheveux courts. Vingt pierrots grimpent, s'abattent — à la fois — sur les marchepieds et les ailes de la grande voiture vitrée. Il semblerait que nous soyons environnés de pigeons blancs. Et, presque pas de cris, ni de mauvais gestes brutaux; mais une grande souplesse, cette grâce bondissante et hardie, instinctive, des Latins qui ont les jambes longues.

Nulle part, dans la foule, je n'ai vu les costumes se détacher comme ici de la masse, avec un éclat si frais, ni des gens affublés de vêtements occasionnels déambuler avec cet air d'insouciance, de réelle gaîté, s'arrêter à l'éventaire d'un marchand de confetti, pour y faire provision et décider du choix d'un loup, comme pour l'accomplissement d'un rite.

Pas de marquis poudrés, ni de bergères, Fragonards du ruisseau, dépouilles d'opéra-comique; rien non plus de morbide, d'inquiétant, pas de travestis ambigus. Une grande jeunesse versée à la rue et qui s'amuse, danse, sans autre but que de sauter et s'ébattre, folâtrer aux lumières des lanternes vénitiennes, à la nasillarde et rauque sonorité des hauts parleurs disséminés dans les arbres de l'avenue, de cinquante en cinquante mètres... Des farandoles se forment, environnant un couple, l'enchaînant dans la sarabande, au commandement répété, jusqu'à ce que les deux prisonniers se soient exécutés :

— Em-bras-sez!... Em-bras-sez!

Embrassez! Embrassez! Vraiment, ce n'est point méchant...

Sur la place Masséna, devant le Casino municipal, au centre d'estrades qui semblent destinées à encadrer le parcours d'un triomphateur à travers une capitale, dans une niche immense, tendue de velours rouge (un sanctuaire) : Carnaval. Les rideaux, fermés pendant le jour, sont ouverts ce soir, avec leurs lourdes embrasses de passementerie qui les drapent et laissent apercevoir le faux Gambrinus, si peu Niçois, si peu méditerranéen... Mais qui s'en préoccupe? Et puis, les souverains sont-ils forcément originaires du pays qu'ils gouvernent? Sur les estrades, deux orchestres flanquent le roi de carton-pâte. On aperçoit l'extrémité d'instruments de cuivre qu'on a l'impression de ne jamais rencontrer que dans ces sortes de fêtes, de bals de plein vent, et qu'on croit toujours devoir nommer ophicléides ou bassons. Ici, la clarté ne saurait être ni plus vive ni plus diaprée. La tarlatane, le calicot, la percale et la satinette jouent de tous leurs reflets, de tout ce qu'ils peuvent emprunter au satin et même au velours.

Jules Chéret n'est pas de hasard une célébrité de Nice. Ce soir on ne saurait ne point penser à lui, ce Tiepolo de la palissade, au pinceau danseur et cabriolant, qui faisait sur ses

affiches, d'une ronde de colombines, d'un pierrot, — d'une étoile de l'Opéra ou d'un homme en habit noir, ces grandes taches, pareilles à des fleurs dans l'éclat d'une herse. La pluie et le vent de Paris n'ont pas tout délavé et dispersé de ce talent juvénile, élégant et populaire. Il reste les originaux, offerts par M. Chéret à la ville de Nice, pour un musée.

Grasse a son Fragonard et Nice son Chéret.

Je pense à vos guirlandes de frais visages et de corolles ouvertes que sont les jupes de vos ballerines, et aux manches ballons des dames de la *Saxoléine*, déesses de notre enfance, Chéret, sur la place Masséna, parmi les farandoles, devant un groupe de mousquetaires, vêtus d'étoffes de doublure grise, lisérée de carmin, aux grands chapeaux, qui sont des chapeaux de femmes, en paille grise. Sur la paille une plume, qui ressemble dans sa mollesse à ces poussières coagulées qui s'amassent derrière les meubles et que les domestiques — ces bergers — appellent des « moutons ». Ces mousquetaires portent des perruques de théâtre, bouclées. Je ne sais d'où ils peuvent être venus. Ils sont une dizaine identiques, avec des allures de carriers, des visages inexpressifs, des airs ennuyés, des mains pour l'abattoir ou la construction... Ils errent, et lorsqu'ils se retrouvent, s'assemblent plus pour l'identité du costume que par amitié. Ils évoquent Dumas fils, la maison de déménagements Bedel, les coulisses d'un théâtre excentrique, pendant un drame de Paul Féval, et les ateliers de couture des faubourgs... On ne se lasse pas de les suivre tant ils n'ont rien de vraisemblable, tant ils paraissent étrangers au plaisir qui les environne, au temps actuel, au charivari de deux orchestres devant lesquels s'efforcent de danser en mesure des couples furieusement étreints.

Et puis, passent des marins américains, qui ont habillé, pour les accompagner, quelques demoiselles avec l'uniforme blanc des « corvées » matinales ou des traversées sur les mers tropicales, pendant des étés jaunes. La joie empourpre leurs traits. Mais comment dépeindre les dames anglaises, anglo-saxonnes, de tout âge, descendues des hôtels, les couples de jeunes mariés de l'Europe Centrale, qui regardent, avec des lueurs dans les yeux, cette foule qui les étrille — et qui voudraient encore du nouveau, encore des farandoles, encore

des cercles brûlants autour d'eux... : « Em-bras-sez!... Em-bras-sez!... »

Embrassez!

Dans un vide, au cœur d'un remous humain, de bouches ouvertes, de mains serrées, de bras enlacés, de croupes mouvantes, je vois un Anglais et une jeune femme, une Française, adroitement saisis dans le coup de filet de la farandole nouée autour d'eux.

« Em-bras-sez! »

L'homme, l'Anglais, est penaud, il fait la boule, comme un hérisson. La jeune femme, pâle, baisse les yeux. Un vague sourire, quand même, aux lèvres, prête à se laisser embrasser, — sur la joue, — par cet individu qui lui tourne le dos...

« Em-bras-sez!... »

Il n'em-bras-se-ra pas! Et la farandole, lassée avant lui, s'est dénouée.

Le hérisson s'éloigne, dans son cache-nez écossais, la tête basse... La petite dame pâle, en sens inverse, un peu frissonnante... Et puis, je la vois qui, après avoir longé les maisons pendant un instant, furtive, revient se glisser de nouveau dans la mêlée, avec l'espoir d'être reprise, capturée, en même temps qu'un prisonnier, cette fois plus dégourdi...

« Em-bras-sez! »

IV. Souvenirs. — Elle est assise auprès de la cheminée, dans un fauteuil anglais de cuir brun. Un petit chapeau très enfoncé sur la tête, ombre des yeux clairs dont l'eau est changeante, azurée... Ce que l'on voit du nez est d'un dessin parfait, — la Grèce. Quand le visage se montre de profil, sous le casque du petit chapeau, le marbre athénien s'évoque plus précisément encore. La lèvre est bien dessinée, vernie de carmin... Le corps souple, dans un costume d'une grande simplicité. Les gestes sont élégants; les intonations celles d'une personne qui vit dans un milieu mondain.

On l'appelle : Princesse.

Le regard nous retient. Dans l'ombre des bords de ce petit chapeau, il est transparent, il est limpide comme le ciel des premiers jours de mars, après une averse, lorsque les rayons

du soleil et le vent poussent le printemps devant eux, tout frais arraché, nu, des mains de l'hiver.

La Princesse est triste. Elle est inquiète. Un drame se joue dans sa vie. Elle est femme... Elle l'est comme aux premiers jours. Elle s'apitoie sur qui souffre par elle... Mais, au profond de la chair, il ne lui est pas désagréable (disons qu'il ne lui est pas *insensible*) de faire souffrir encore. Tout au moins, le sujet l'intéresse si passionnément qu'il est permis de supposer que cet intérêt ne va pas sans jouissance.

La Princesse va partir pour le midi. Elle s'y reposera. Ah! se reposer... Laisser rouler sa tête, toute sonore, à jamais, des baisers anciens, sur un moelleux et frais oreiller, fenêtres ouvertes, devant les pins, les aloès, les palmiers et la mer! Les personnes sans occupations, — qui vivent leur seule vie sentimentale, nous crient leur besoin de se reposer... Mais, n'est-ce pas une occupation d'être belle — à jamais — de garder la pureté d'un tel visage et de ces yeux? Oui, — de toute évidence. Et puis, la Princesse veut écrire. Elle a écrit déjà... Elle fut encouragée, jadis, par un maître du style, un artiste frémissant, capricieux, audacieux, morbide et qui avait l'âme enfantine d'un marin — et parfois même d'un mousse, — Jean Lorrain. Ce Normand de Byzance...

— ... Ah! si je publiais sa correspondance. La terre entière serait brouillée!... On me les a souvent demandées, ces lettres. Mais, vous pensez, publier des lettres qui vous ont été adressées!...

Il n'en est pas question!

On annonce que le déjeuner est servi. La Princesse se dresse, avec promptitude, elle est comme une liane! La réclusion, la vie conjugale, l'isolement, paraissent l'avoir fait vivre pendant quinze ans sous une cloche pneumatique. Elle revient à l'existence, qu'elle avait quittée, avec le même sourire et dans les mêmes formes qu'autrefois. Il y a les miraculées de la vie parisienne... Près d'ici, — on peut l'apercevoir par les fenêtres, — un grand magasin de nouveautés aspire et rejette au boulevard sa foule d'acheteuses toujours enfiévrées, les mêmes que suivaient Zola, au *Bonheur des Dames*. Pendant que je regarde cette femme, toute de grâces, et que j'entends sa voix qui s'alanguit, je devine sans remuer

les yeux, sur les façades prochaines qu'illumine le soleil rajeuni de mars, le mot *Printemps*, comme sur une de ces toiles cubistes, — qui n'ont jamais été de peintres, mais de littérateurs n'ayant pas su ou pas voulu prendre la peine d'écrire.

Écrire!... Depuis longtemps, depuis sa première jeunesse — et qui dure encore — la Princesse n'a point cessé de noter sur des cahiers ce qu'elle pensait, ce qu'elle éprouvait, au contact des êtres. Un seul ami, de temps à autre, parcourait ces carnets. Un seul, M. Reinach, je crois...

— La pensée que vous les lisez, m'empêche d'être tout à fait sincère, lui a dit, un jour, la Princesse, Et, depuis, nul ne les voit...

— ...Pour paraître cent ans après ma mort! s'écrie-t-elle... Elle énonce ce désir, comme si le pouvoir nous était échu de disposer de l'avenir. Elle voit réellement, cent ans après sa mort, paraître *ses* carnets. Et les hommes l'y aimer et s'y complaire, comme ils se sont enthousiasmés pour son visage pur, ses yeux d'eau, la grâce de ses attitudes...

Elle ne doute point de son pouvoir et ne songe qu'à l'avenir. Elle dit qu'elle a tout oublié. Le passé, il est dans ses carnets, ses confessions intimes. Dans l'ombre, à proximité d'elle, ces *carnets* me font penser au portrait de Dorian Gray, qui dans la chambre secrète, subit les ravages des ans, tandis que le vivant exhibe, aux yeux du monde, un masque immuable, un corps que n'effleure pas la déchéance. Quel chercheur, un jour, livrera ces carnets aux hommes ces secrets de femme qui connut la vie ardente, aventureuse, qui eut des admirateurs, au-dessus desquels elle se dressait avec l'insolence et l'éclat de la beauté.

Je la revois aussi, en cet instant, toute pareille, au début de la guerre, dans sa maison de Saint-Germain, où elle venait d'installer un hôpital auxiliaire à ses frais. On ne lui avait encore confié, lorsque je vins, que des noirs. Tous portaient des pyjamas de nuances différentes, du rose au vert jade... Dans ces vingt lits, ces vingt nègres vêtus des couleurs de la rue de la Paix, c'était un spectacle de peintre, un spectacle qui faisait sourire, bien que l'on fût à quelques jours de la Marne... Et, elle, en blanche infirmière, un bandeau sous le menton, — comme la *Mrs Siddons*, de Sir Thomas Lawrence,

à la *National Gallery*, et un peu comme les vierges de Van Eyck, — elle semblait une sainte de légende, encore un peu, toujours, de ces *Princesses d'Ivoire et d'Ivresses*, que Jean Lorrain lui dédiait, jadis.

V. Lundi gras. — Au Studio des Champs-Élysées. *Maya*... La salle est archi-pleine. A la porte, le chasseur, ignorant que mon fauteuil est retenu, m'a dit : Il n'y a plus de places.

Qui donc parle de la crise des théâtres? Il serait plus précis de parler de la crise des pièces. Et que le public soit fatigué de sujets trop rebattus, on le conçoit! Mais, dès que se trouve représentée, où que ce soit, une œuvre, traitée hors des formules que les auteurs, pendant trop longtemps, n'ont pas suffisamment renouvelées, vivant sur des succès d'un temps qui n'est plus le nôtre, le public vient, — en foule. Avant-hier, la salle du théâtre de *l'Atelier*, à Montmartre, était également bondée, sans une place vide, pour *la Comédie du Bonheur*.

Maya, la Comédie du Bonheur : deux pièces à voir en temps de Carnaval, avec leurs personnages excessifs et enluminés, cette mademoiselle Aglaé du théâtre Dullin, M. Dullin, lui-même, costumé en tireuse de cartes; l'électricien agile, qui grimpe avec des souplesses de chat le long du manteau d'arlequin, et les interprètes de cet acte de *Quo Vadis* irrésistible... Oui, vraiment, avant *Maya, la Comédie du Bonheur*, écrite, d'ailleurs, par un Russe, il y a plus de quinze ans, est bien un intermède pour ces jours de Carnaval, haut en couleur, d'une saveur violente, d'aujourd'hui, tels que nous les aimons, hachés, disparates, violents, mystérieux, ébauchés, avec des coins d'un fini minutieux et hardi. C'est ainsi que le public aime ces spectacles, qui ne visent plus à donner la monnaie de la réalité. Mais une fiction formée de petits fragments de vérité. Ce qu'était, aux XIVe et XVe siècles, la Passion, jouée dans toute l'Europe, par des acteurs toujours choisis pour des dons physiques, en harmonie avec les personnages représentés.

Cette grande nouveauté, qui nous revient du moyen âge et qui s'installe, depuis six ou sept ans, a trouvé un auxiliaire puissant dans le cinéma, qui en est bien vite venu à chercher, — le cinéma allemand, surtout, — les types caractéristiques, non les individus trop moyens ou apparemment trop voisins

de ce qu'on appelle le « chiqué » de la perfection. Les comédiens semblent improvisés, c'est-à-dire qu'il ne paraît pas que l'on se soit efforcé de contraindre leurs défauts, mais on a su extraire de leurs imperfections des qualités particulières, savoureuses, qui donnent à l'ensemble de l'interprétation une diversité plus proche de la vie, en supprimant l'obligation de se grimer, de faire d'un jeune un vieux, d'un bellâtre un infirme, ou le contraire.

Mademoiselle Aglaé est inoubliable, dans *la Comédie du Bonheur*, comme Bella dans *Maya*, avec cet air emprunté à Rops, cette invraisemblable coiffure, ce corps svelte, nu, sous la robe ouverte de la prostituée de cette rue voisine du port, à Marseille, où les voyageurs, les passants, vont un instant s'enivrer de pittoresque, — sans s'arrêter. L'œil noyé de kohol est devenu pareil à celui d'un grand oiseau des tropiques. La lèvre est comme découpée dans un morceau de toile cirée vermillon. La fille — (mademoiselle Jamois) — est véhémente et immobile. Elle est figée et, lorsqu'un sentiment la soulève, ses accents ont les profondes rudesses d'une voix mâle. Le metteur en scène, M. Gaston Baty, a donné là, pour Paris, avec des moyens rudimentaires, un tableau dont la grâce morbide est dosée avec infiniment d'art, un sens curieux de ce qui crée un second spectacle, comme à la cantonade, autour ou derrière les personnages.

La pièce se termine par une sorte de *sketch* qu'interprète un homme de couleur à turban blanc et un artiste, jouant de la guitare, sifflant et chantant, à *mezzo-voce*, avec bien de l'adresse.., Curieux duo que celui de ces hommes, dont l'un est victime du sortilège que l'autre crée, à l'orientale, avec des mots, quelques gestes, une évocation — et, pour refrain, le mouvement agité du cornet d'un barman fabriquant un coktail, — tandis que l'autre, l'intoxiqué, pince les cordes de sa guitare, siffle, chantonne, tour à tour... On comprend le succès de la pièce, après cet avant-dernier tableau. Il y a là quelques instants d'échanges magnétiques, d'oubli, d'ensorcellement. Peu importent les mots. Il ne faut point y mettre de symbole, chercher de moralité ou de conclusion... C'est une musique, un numéro supérieur de music hall, joué par deux compères, pendant dix minutes.

Maya n'est peut-être pas plus « *du théâtre* » au sens ancien du mot, — ou plutôt au sens « vieux », — que la dernière scène, dansante et orchestrée, de *la Comédie du Bonheur*... mais c'est en tous cas, une suite de tableaux humains, à fleur de nerfs, qui ne satisfait pas comme un bon dénouement, à la Scribe, — et qui eût semblé, il y a quinze ans, presque une mystification de Carnaval... Mais qui plaît, qui laisse, le lendemain, dans le souvenir une impression profonde, diverse : le sentiment d'avoir vécu avec des passants en allés et qu'on voudrait rencontrer encore.

VI. Mardi gras. — *Colombes* : *Le stade*. Un match de rugby, entre une équipe anglaise du pays de Galles, *Newport* et le *Racing Club de France*. Peu de monde dans les tribunes. Un air vif vient de l'est. Les petits drapeaux triangulaires, bleus et blancs, dressés sur les lignes extérieures de la piste, ondulent la pointe tendue par ce vent que l'équipe de France reçoit dans le visage pendant la première *mi-temps*. Les Anglais la recevront à leur tour, durant la dernière partie. Une averse, que le soleil disperse aussitôt, crée dans les nuées mouvantes de mars, un arc-en-ciel radieux. On le voit se former, s'implanter, des deux extrémités, dans l'horizon. A gauche, entre quatre piliers obscurs, massifs et rigides de cheminées d'usine. Leur fumée blanche s'en va rejoindre les masses mouvantes des nuages...

Le *Racing* porte le maillot blanc, rayé transversalement de bleu pâle; les Anglais, la même sorte de rayures, mais jaune sur noir... Les nôtres paraissent virginaux, ils évoquent les Enfants de Marie. Les Anglais semblent encerclés dans le noir des charbonnages et le jaune du cuivre. Ils font penser aux cargos dans les docks.

Quel joli après-midi de carnaval, avec ce ciel nuancé qui joue de tous ses éléments, de ses nuages, de ses averses, de son ciel, et lance, brusquement, pour nous émerveiller, au-dessus des joueurs vêtus aux couleurs des demoiselles de processions et des diables anglais, le grand serpentin de son arc-en-ciel muticolore!

Les femmes sont nombreuses dans les tribunes. Elles connaissent non seulement le jeu, mais les joueurs. Elles crient

les noms d'Yves du Manoir, de Georges Denis, de Gonnet, avec cette ardeur qui jaillit du fond de la gorge et qui me revient aux oreilles, avec des réminiscences des corridas madrilènes ou sévillanes.

Lorsque l'équipe française *transforme un but*, que Denis ou Gonnet, aux jambes massives, prennent leur élan pour lancer le ballon d'un coup de pied et le faire passer entre les poteaux, quelques instants de silence, d'inquiétude et d'espérance emplissent le stade. Une même angoisse soulève le cœur de ce public sportif, qui souligne d'un mot, d'un cri, d'une rumeur, une faute, une faiblesse, un coup heureux.

— Regardez du Manoir!... Il glisse comme une anguille... Ils ne l'auront pas!...

Yves du Manoir, en effet, le maillot plusieurs fois arraché et qui doit en changer au cours de la partie, fonce au milieu de ses adversaires avec une souplesse, une rapidité inouïes!

J'entends : Plez sera bientôt *international*... Et puis, des cris pour de fameux *trois-quarts*, Gérald et Laborderie...

Les Français marqueront dix-sept points, à la fin de la partie, contre six seulement à *Newport*. Récemment, le même *Racing*, il est vrai, avait été battu par *Newport*, au pays de Galles...

Un de mes voisins s'écrie :

— C'est « les Lyonnais » qui vont avoir « les foies », ce soir, en apprenant cette victoire-là!... Eux qui doivent rencontrer l'équipe du *Racing* dimanche, à Dijon!...

VII. Dix heures du soir. — Le boulevard quasi désert. Il bruine. Je songe à des mardis gras de mon enfance, où nous enfoncions furieusement des poignées de confetti dans les fiacres qui s'aventuraient sur la place de l'Opéra...

Triste carnaval parisien. Qui n'est plus, sur le boulevard, qu'un noir fantôme et qui, ailleurs, dans certains bals payants, écœure par la vision de ses monstres, « *parés* et *masqués* »...

Rentrons nous coucher!

ALBERT FLAMENT

CHEZ M. LOUIS PASQUET

Sénateur,

Vice-Président du Parti radical et Radical-socialiste.

L'interview que M. Maurice Sarraut, président du Parti radical et radical-socialiste, nous accorda, au mois de janvier dernier[1], ayant suscité un intérêt marqué dans les milieux politiques et le public, nous avons demandé, dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, à MM. Loucheur et P.-E. Flandin de répondre, au nom des modérés.

Il nous a semblé, qu'après ces déclarations successives, il importait de revenir vers un interlocuteur du Parti radical, qui reste, de l'aveu même de MM. Loucheur et Flandin, le pivot des concentrations politiques de l'avenir; c'est en quelque sorte un recoupement des opinions exprimées que nous avons demandé à M. Louis Pasquet, vice-président du Parti radical et radical-socialiste. Nos lecteurs constateront que si l'accord semble complet sur les grandes lignes de la doctrine radicale entre MM. Maurice Sarraut et Louis Pasquet, il subsiste pourtant entre eux des distinctions assez visibles pour expliquer les tendances diverses qui agitent leur parti. Les déclarations de M. Louis Pasquet apportent donc à notre enquête une précieuse contribution.

— Au revoir et à bientôt, ami!

C'est M. Louis Pasquet qui reconduit un visiteur; cet adieu, qu'amplifie le savoureux accent de la Provence, retentit joyeusement dans l'antichambre; il traverse d'un peu de soleil le salon où j'attends.

Je rejoins le distingué sénateur devant une table chargée

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février et du 1er mars.

de papiers et de livres. Autour de lui des bibelots, les tableaux de maître s'accumulent, dans un pittoresque désordre, jusqu'au plafond.

Tandis que j'admire, M. Louis Pasquet explique.

— Voici le coin de Camille Pelletan.

Et du doigt, il me désigne l'étrange visage, encadré de sa barbe légendaire, et que le regard, profond et naïf, illumine d'une étonnante douceur.

— Il fut mon ami et mon « patron », dit M. Pasquet. Ah! que ne vous eût-il pas dit, celui-là, sur le Parti radical; il avait vécu toute la phase active de ses origines. Il avait été un militant de la première heure.

— Du moins suis-je assuré de recueillir par vous un peu de sa pensée!...

— Ah! les temps ont bien changé!

— ... Mais le parti radical reste immuable?

— Il n'y a pas de partis immuables; il y a d'abord la tradition, c'est entendu, mais les événements doivent nous dicter aussi notre attitude.

Constatation mélancolique, qui garde M. Pasquet silencieux pendant quelques minutes. Les yeux, tout à l'heure si gais, si brillants, si agiles, se fixent sur des souvenirs. Le visage, sabré d'une rude moustache d'officier en retraite, durcit, les pommettes deviennent agressives sous la chair qui résiste; et sur les sourcils épais le front tombe chargé de soucis...

— Vous parliez de tradition, monsieur le ministre; quelle est donc, dans l'histoire, la plus lointaine dont s'inspire le Parti radical?

— Le Parti radical s'inspire très directement de la grande tradition de gouvernement libéral qui, à certaines heures de la royauté, et depuis la révolution, a traduit avec le plus de fidélité le sentiment des Français quant à la question de la chose publique.

— Me permettez-vous de préférer une formule moins générale?

— Eh bien, si vous le voulez, le Parti radical a ses assises dans cette petite bourgeoisie qui, aux époques de la Féodalité, *supporta* les rois et leur permit de mettre fin à la

tyrannie des grands seigneurs; dans cette petite bourgeoisie qui, aux instants de la Fronde, soutint aux côtés de Mathieu Molé, Mazarin contre les princes et qui, en 1789, brisa l'absolutisme royal néfaste à la Patrie.

— Oh! Oh! n'est-ce pas s'aventurer que de faire de Mazarin un radical et de prolonger l'absolutisme royal jusqu'en 1789? Ne pensez-vous pas plutôt qu'il ne manqua à ce pauvre Louis XVI, pour se tirer d'affaire, qu'un peu plus d'autorité?

Mais M. Pasquet se soucie peu d'engager avec son visiteur une controverse historique; il esquive mes objections, lève son front carré vers le plafond et d'une voix rapide, claire il continue d'énoncer ses maximes.

— Né dans les classes moyennes, mais ayant attiré vers lui une élite intellectuelle dont l'influence a été considérable sur notre temps, le Parti radical ne pouvait être uniquement un parti de combat.

» Tout au contraire, son destin se situait dans une formule d'évolution constante...

— Ce qui tout à l'heure vous faisait dire qu'il n'y avait pas de partis immuables.

— Il faut naturellement s'adapter aux événements; quand il le fallut, le Parti radical a contenu les aspirations populaires les plus audacieuses...

— On l'a pourtant accusé de les avoir encouragées!

— L'accusation était inévitable puisque, dans la transaction permanente qu'il organisait entre les aspirations des uns et les tendances des autres, il était appelé à résister aux réactions défensives des classes dirigeantes. Il a, pour cette raison, préféré aux solutions de violence immédiates et brutales, une création continue de progrès démocratique.

» Il a ainsi doté notre pays, sans aucune effusion de sang, sans aucune exécution sommaire, de droits respectables, d'une fiscalité moderne et équitable, de lois sociales puissantes dont le premier bienfait a été d'éviter à la France les secousses qui ont ébranlé à peu près tous les régimes dans les grandes nations d'Europe.

» Faut-il rappeler le travail accompli en matière syndicale? Faut-il évoquer les efforts tenaces déployés pendant des

années pour donner au monde du travail un statut de justice et de raison.

— Et la Défense Nationale? N'a-t-elle pas été le prétexte de certaines campagnes contre le Parti radical.

— Je ne l'ignore pas, mais dans ce domaine le Parti radical n'a pas non plus à rougir de son œuvre. Contrairement à la légende il n'a refusé *aucun des crédits qui lui furent demandés par les gouvernements*. C'est même un président du Conseil radical, M. Joseph Caillaux, qui fit inscrire au Budget les premiers crédits pour l'artillerie lourde, crédits qui furent supprimés quelques mois après à la demande de M. Millerand.

— Il s'est pourtant trouvé des radicaux pour reprocher à M. Caillaux d'avoir témoigné, pendant la guerre, d'un esprit tout différent?

— Mais ceux-là seront d'accord avec moi pour reconnaître qu'au lendemain de 1870 la France n'avait qu'une frontière béante; or, le 1er août 1914, elle possédait une frontière si bien défendue que l'ennemi n'osa même pas tenter de la franchir.

— Il eut bien tort de se gêner, puisque, spontanément, nous reculâmes de dix kilomètres!

Mais, décidément, mes objections ne ralentissent pas le bel entrain de M. Pasquet; assis dans un vaste fauteuil, la tête rejetée en arrière, dans une attitude pleine de naturelle et importante dignité, il ne se confie pas, il dicte, et tout le long de l'entretien ne se départit pas d'une rigidité réfléchie et souveraine.

— Et pendant la guerre, poursuit-il, ce sont des radicaux, les Dalbiez, les Abel Ferry, les Accambray, qui arrachèrent à des bureaux réactionnaires et à quelques sinistres prisonniers de ces bureaux, les décisions de salut public.

— En ce qui concerne Abel Ferry, permettez-moi de vous rappeler, monsieur le Ministre, que ce fut lui qui, dans une œuvre posthume, *La guerre vue d'en haut et d'en bas*, défendit l'œuvre et l'action du général Mangin — lequel général n'était guère en odeur de sainteté dans les milieux de gauche?

Impassible, M. Louis Pasquet poursuit :

— Ce sont les Radicaux et leurs alliés de gauche qui débar-

rassèrent l'armée des Bacquet et des Troussaint et qui portèrent au Pouvoir le républicain Painlevé, le réorganisateur du Haut-Commandement.

» En 1917 le parti radical fut éliminé des conseils du Gouvernement par le dictateur Clemenceau. Qu'en advint-il?...

— Il advint que moins d'un an après la France était victorieuse; mais Clemenceau n'était-il pas un radical, et son cabinet d'une composition plus avancée que celle d'aucun autre gouvernement, si mes souvenirs sont exacts. Il eut notamment pour collaborateur un socialiste aujourd'hui président de la Chambre, M. Bouisson, et deux radicaux-socialistes marquants, M. Lafferre et Henry Simon.

— ... !

— Et maintenant?

— Aujourd'hui, le Parti radical soutient une politique de conciliation européenne.

— C'est-à-dire qu'il veut le rapprochement franco-allemand?

— Oui, mais pas aveuglément : il ne le conçoit pas sous une forme humiliante pour notre pays. Il entend au contraire que la France aille vers l'entente définitive avec tous ses droits, avec tous ses prestiges, sans rien abandonner de ses revendications légitimes.

— Hum! pas commode, ça!

— Aussi, le Parti radical met-il, au-dessus de tout, le souci d'assurer la sécurité de la France. Mais cette sécurité, il prétend que nous pouvons la tenir, non d'un renforcement de notre puissance militaire, mais d'une organisation internationale forte et respectée. Il n'y a que deux solutions possibles au problème européen : la Guerre ou l'Arbitrage. Politique de guerre avec armement intensif, politique d'arbitrage avec désarmement progressif. C'est à cette dernière politique que le Parti s'est rallié.

— Autrement dit, vous estimez que la paix ne dépend que de nous seuls, ou de l'arbitre?

— J'estime que la guerre est une chose si terrible que, l'arbitrage donnant aux adversaires le temps de réfléchir, l'effort de conciliation sera plus aisé. Le Parti radical pense ainsi servir non seulement l'Idéal républicain, mais l'Idéal national le plus pur. Le Destin de la France est un Destin de Paix.

» Mais la Paix ne jaillit pas d'un miracle, il faut la préparer. Or on ne saurait refaire une Europe, disait Talleyrand, ni résoudre la question allemande, sans l'Angleterre et sans la Russie. C'est pourquoi le Parti radical a soutenu Herriot et Briand qui ont inauguré une politique d'explications entre les Gouvernements et qui ont défendu devant la Société des Nations la grande thèse de réconciliation continentale.

— Et au point de vue financier?

— Au point de vue financier on doit au Parti radical l'impôt sur le revenu, qui a mis fin à une iniquité sociale et qui a permis au Trésor de résister à l'épreuve des contresens techniques dont furent responsables, pendant et depuis la guerre, les ministres des Finances non radicaux.

» Aujourd'hui le Parti radical a dû, sous la pression de circonstances redoutables renoncer à certaines audaces fiscales. Mais, si la panique savamment créée par les Maîtres de l'Argent l'a contraint à incliner ses préférences doctrinales devant la nécessité de réparer d'abord les conséquences de cette panique, il conserve le sentiment que, tôt ou tard, il faudra venir aux solutions d'énergie qu'il a préconisées.

— Ainsi l'union nationale, c'est pour vous la halte reposante, l'oasis où l'on reprend haleine avant de retourner au combat.

— L'union pour le Franc est devenue indispensable à la suite des abominables campagnes réactionnaires qui avaient affolé le Pays, mais elle ne signifie pas l'abdication du Parti radical. Il a accepté une transaction de Salut Public, mais il ne renonce ni à son idéal, ni à ses desseins. Il reste libre non de ses devoirs mais de ses alliances. Qu'on le veuille ou non, le Parti radical reste et restera le grand Parti démocratique de Gouvernement. Il barre la route d'un côté à la révolution de l'autre à la dictature. Il a évité à notre Patrie la ridicule épopée de Boulanger et les périls d'une expérience bolcheviste.

» Il a donné à la France un demi-siècle de Paix couronné par la Victoire.

» Son Passé est assez riche et assez glorieux pour lui permettre de garder sa foi dans l'avenir.

— Le plus grand reproche que les réactionnaires adressent au Parti radical c'est, n'est-ce pas, d'être anticlérical?

Cette fois, et pour la première fois, ma question a porté. Les lèvres de mon interlocuteur frémissent pour répondre; son regard glisse vers nous, reflétant cette gravité olympienne et sévère, qui perce dans tout son maintien, marque toutes ses paroles.

— Le Parti radical rejette le sectarisme banal et affirme son respect de toute croyance sincère, mais il croit que la République sera laïque ou ne sera plus. Il continue et continuera toujours l'œuvre d'émancipation intellectuelle commencée par Gambetta, poursuivie par Ferry, Waldeck et Combes.

— Quelqu'un que vous connaissez nous a conté une bien jolie histoire sur Émile Combes, pendant la guerre; comme il ne voyait, en 1916, que des visages inquiets autour de lui, il s'étonna et ajouta : « Voyez-vous, un pays, qui a eu le glorieux privilège d'avoir Jeanne d'Arc, ne peut pas mourir; c'est pourquoi je crois fermement en la victoire de la France. »

M. Pasquet triomphe avec discrétion.

— Eh bien! n'est-ce pas la preuve que nous ne sommes pas des sectaires? Mais nous restons décidés à défendre l'École laïque contre toute atteinte et à refuser, quoi qu'il advienne, le marché de M. Buffet.

» M. Herriot s'applique d'ailleurs magnifiquement à compléter l'œuvre de ses illustres et lointains prédécesseurs. Son projet d'école unique est déposé, il constitue dans l'ordre de l'esprit la quatrième révolution.

— Donc, selon vous, toutes les avances que le Vatican, par l'intermédiaire du nonce Maglione, paraît faire aux partis de Gauche ne sauraient modifier leur attitude au point de vue religieux?

— En aucune façon, mais cela ne signifie aucunement que la position du Parti radical au point de vue religieux soit une position de sectarisme.

» Si, à certaines heures, l'intensité des passions religieuses a conduit des gouvernements radicaux à prendre des mesures plus ou moins rigoureuses, il ne s'en suit pas que jamais aucun de ces gouvernements ait songé à porter atteinte à la liberté de conscience, ni à brimer d'une manière directe ou indirecte des croyants.

» Le problème religieux pour la France, comme d'ailleurs pour la plupart des nations catholiques européennes se ramène à la lutte des deux clergés.

» L'un prend son inspiration à Rome; il est libéral et fort peu doctrinal et son action patiente tend beaucoup plus vers des buts d'ordre politique que vers des buts d'ordre strictement confessionnel.

» L'autre clergé, qu'inspire cette première et redoutable forme de l'internationale que fut la compagnie de Jésus, et dont les objectifs visent la domination intellectuelle des grands pays catholiques, tient en haine le libéralisme.

» Le premier clergé cherche à harmoniser ses desseins avec l'action politique propre des États.

» Le second, cherche à soumettre cette action politique à une discipline impitoyable qui en déforme le sens et en aliène naturellement l'indépendance.

— J'ai l'impression, monsieur le Ministre, que cette distinction était vraie, il y quelques années, mais qu'elle a cessé de l'être du jour où ce que vous appelez « le second clergé », c'est-à-dire les jésuites, a gagné à Rome une influence qui s'exerce au détriment de l'autre clergé.

— C'est possible; je ne le sais pas, mais cette influence est dans tous les cas un péril pour les États démocratiques : c'est à cause de cet ascendant de la compagnie de Jésus sur le monde religieux français qu'il a fallu séparer définitivement l'Église de l'État. En agissant ainsi, les partis de Gauche n'ont pas accompli, comme ont prétendu nos adversaires, un acte néfaste aux intérêts de la nation, ils sont restés fidèles à la plus vieille tradition nationale. Il suffit d'ouvrir notre histoire pour se rendre compte que tous les rois qui ont créé chez nous la notion de l'État ont dû briser d'une manière plus ou moins brutale la résistance de ce clergé, qui dressait de façon permanente son pouvoir contre le pouvoir même, lequel ne pouvait être dès lors que son prisonnier ou son ennemi. Aujourd'hui, nul ne discute plus sérieusement les bienfaits de la loi de séparation et des lois laïques.

— C'est très juste, monsieur le Ministre, et beaucoup de Français qui ne pensaient pas comme vous hier pensent comme vous aujourd'hui; mais ils n'osent pas le dire encore.

— Léon XIII avait, le premier, entrevu la force irrésistible du courant laïque en France et, avec une sagacité profonde, avait esquissé une politique qui tendait à l'endiguer et à préserver le plus possible les institutions religieuses de son formidable élan.

» Pie XI semble se préoccuper de continuer et d'accentuer la pensée de son illustre prédécesseur. Il a saisi la vanité de toute conception basée sur la révision des lois de laïcité. Il s'est également aperçu que nos partis nationalistes ne représentaient dans le pays, qu'une minorité, sans influence réelle sur les masses. Il a, dans ces conditions, été amené à concevoir la création chez nous d'un grand parti centriste catholique analogue au *Zentrum* allemand.

— Ne pensez-vous pas que l'opération tentée par le Vatican n'a pas seulement pour objectif un but politique, mais plutôt et surtout un but religieux?

— Ce n'est pas douteux; le grand rêve de Rome fut toujours de ramener au bercail catholique les schismatiques de l'Europe orientale : Russes, Grecs, Serbes, etc.

» Les circonstances sont favorables au catholicisme, tant chez les Serbes que chez les Russes, où la disparition du tsar et du régime tsariste a mis fin pratiquement à l'existence de la religion orthodoxe d'État.

» Mais, pour que le Vatican puisse songer sérieusement à gagner une partie de cette importance, il lui faut le concours de l'Allemagne et il lui faut surtout le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne.

» Si l'Anschluss se produisait, notre ex-ennemie, de puissance protestante, deviendrait puissance catholique et l'on voit quel rôle elle jouerait, au point de vue spirituel, dans l'Europe centrale, et quelle attraction exercerait ce groupe de catholiques romains sur de petites nations qui n'attachent pas aux dissidences religieuses tout le prix qu'on imagine.

— Et vous n'êtes pas effrayé par de telles perspectives?

— Attendez!

» Seulement, pour que ce rêve se transforme en une réalité, il est nécessaire aux yeux de Rome que la France ne prenne pas partie dans le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. Et pour obtenir cette abstention de notre pays le Vatican

estime indispensable qu'il y ait, dans notre patrie, une imposante majorité en faveur du rapprochement total de la France et de l'Allemagne.

— Magnifique enchaînement dont la France ferait les frais.

— On comprend donc pourquoi Rome a lancé l'anathème contre certains Nationalistes et Fascistes français. Et sur ce sujet qu'il soit permis de dire que, quelle que soit l'envergure des desseins du Vatican, le Parti radical reste fidèle à la grande Tradition Jacobine de gouvernement.

— Vous n'admettez donc pas l'intervention du nonce dans nos affaires.

— Nous ne l'admettrons jamais. Que le Pape exerce son action confessionnelle sur les catholiques, c'est affaire de catholiques, mais à aucun prix, et même si une communauté d'objectifs peut nous rapprocher du Pape, nous ne saurions admettre qu'il pût d'une façon quelconque peser sur les affaires de l'État. Nous ne devons négliger aucun des concours qui peuvent se présenter pour réaliser cette *grande paix humaine* dont parlait Jaurès et qui est possible, comme le croyait, comme l'affirmait le célèbre Tribun. Mais la République Française ne peut et ne doit aliéner à aucun égard sa liberté de mouvement, sa liberté de décision. Notre diplomatie ne trouve et ne trouvera ses raisons profondes de négocier et de traiter que dans l'examen des intérêts supérieurs de la Patrie et dans le souci de les mettre en harmonie avec les grands devoirs d'humanité qui nous sollicitent.

Et achevant cette démonstration, M. Louis Pasquet se leva; je remarquai alors qu'il était botté.

— Je pars ce soir pour la chasse, dit-il; je n'y fus jamais aussi souvent que depuis que nous avons un ministère d'union nationale.

— Ne vous plaignez pas!

— Loin de là; allons! Au revoir, ami!

Et le soleil de Provence traversa, une nouvelle fois, l'horizon gris.

GEORGES SUAREZ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Vie amoureuse de lady Hamilton,
par **Albert Flament** (*Flammarion*).

Dans une des collections de biographies, aujourd'hui en cours de publication, nous trouvons des *vies prodigieuses*, des *vies paresseuses*, des *vies douloureuses*, etc... Bon! Nous savons, dès le titre, à quoi nous en tenir. Mais que d'incertitudes provoque en notre esprit la série des *vies amoureuses*! « Vie amoureuse de Messaline. Vie amoureuse de madame de Pompadour. Vie amoureuse de Marceline Desbordes-Valmore. Vie amoureuse de Cléopâtre! » Que d'amours et de sortes bien différentes... Et au total combien peu de ces prétendues amoureuses mériteraient ce titre!

La vie de lady Hamilton fut certainement curieuse, scandaleuse, pré-balzacienne, méditerranéenne et lesbienne. Fut-elle amoureuse? M. Albert Flament qui a écrit la biographie de cette héroïne avec l'esprit, la pénétration et la gracieuse fantaisie qu'il prodigue dans ses charmants « tableaux » comme dans ses livres, a très galamment réservé la réponse. Bien difficile, quand on est un artiste, de condamner celle qui fut parfaitement belle, la femme qui inspira Romney et enchanta Gœthe... On eût dit jusqu'à ce jour qu'il était impossible de parler d'elle sans l'accabler de louanges ou de mépris. Les uns voient en elle une abominable aventurière pourrie d'ambition et de vices, les autres la comparent à Jeanne d'Arc. M. Flament, est-il besoin de le dire? n'est tombé dans aucune de ces erreurs. Mais toute son indulgence est acquise à Emma Lyon.

On sait qu'adolescente cette fille d'un forgeron et d'une cuisinière passa entre les mains de plusieurs jeunes seigneurs, qu'elle quitta généralement après avoir détruit l'équilibre de leurs finances... « Emma, écrit spirituellement M. A. Flament, était à l'époque de la vie où sommeille une Manon Lescaut dans le cœur de toute fille trop jolie. » Chez Emma, en tout cas, cette Manon ne sommeillait guère.

Je ne puis dire l'habileté avec laquelle M. Flament a décrit cette curieuse transmission de biens, à la faveur de quoi Emma passa des bras du jeune Greville dans ceux de son oncle lord Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples. C'est une charmante scène d'une comédie encore à écrire : « Le jeu de l'amour et du calcul » et l'on est tenté d'applaudir, en même temps que l'auteur, l'héroïne.

Il est possible que les plaintes d'Emma, délaissée par Greville, aient été sincères, mais ce qui ne fait guère de doute, c'est que sa

capitulation devant l'ardent et quinquagénaire ambassadeur fut studieusement machinée...

Il fallut beaucoup d'adresse et de finesse chez cette jeune femme pour triompher de tous les préjugés d'un diplomate et d'une cour, il lui en fallut du moins jusqu'au jour où sa beauté inspira à la reine de Naples une tendre et jalouse passion.

Il ne semble pas qu'en cette affaire les maris se soient beaucoup scandalisés. Peut-être le roi Ferdinand, qui ne voyait pas l'amant Acton, ne devina-t-il pas la maîtresse Emma. Certain que, si Hamilton se douta, il ferma les yeux par dévouement patriotique, Emma obtenant de la souveraine les informations... et même les décisions les plus précieuses. Emma joua en effet un grand rôle dans la politique, en faisant connaître les projets de l'Espagne, décidée à rompre avec l'Angleterre, et en déterminant la reine de Naples à ravitailler Nelson, ce qui permit à ce dernier de gagner l'Égypte et de remporter la victoire d'Aboukir.

Lady Hamilton aima-t-elle Horatio Nelson? M. Flament laisse deviner dans l'attitude d'Emma à son égard une part de calcul. C'était le moins qu'on pût faire : Emma, songeant à la mort prochaine de son époux, rechercha en Nelson un glorieux « soutien »... On ne peut imaginer plus étrange aventure que celles du ménage à trois Hamilton-Nelson, et des souverains de Naples, pendant la Révolution de 99. C'est un sujet sur lequel M. Flament, qui a voulu peindre un fidèle portrait de femme plutôt qu'écrire une étude historique, a dû glisser assez vite, mais dont il a dégagé l'essentiel avec beaucoup de sagacité, réservant toujours son indulgence à la *divine lady*, qui pourtant se montra d'une assez déplaisante cruauté à l'égard des révolutionnaires, cédant en cela, il est vrai, à l'influence de la reine et même de Nelson, chez qui l'on eût souhaité trouver des dispositions plus chevaleresques.

M. Flament interrompt son récit, comme il était naturel, à la mort de Nelson, qui « légua » vainement lady Hamilton, alors veuve, et sa fille Horatia à l'Angleterre. Quelques pages fort émouvantes résument la partie douloureuse, le déclin de cette brillante existence. Certes les dernières années de la vie d'Emma inspirent la pitié, mais ce serait une erreur que de les imaginer toutes consacrées au souvenir de Nelson. Si lord Queensberry et Léopold de Saxe-Cobourg n'y jouèrent pas un rôle plus important, la faute en fut à leur prudence ou à leurs préjugés ou au hasard, mais certes pas à lady Hamilton.

Il est vrai que de ses intentions et de ses amours, nous ignorerons toujours quelque chose, et peut-être cela précisément qui nous l'eût fait aimer. Il est plus sage, peut-être, d'admirer sans restriction les portraits de Romney et de relire dans l'ouvrage d'Albert Flament,

les pages délicieuses qu'il consacre aux célèbres séances d'attitudes que l'ambassadrice donnait, devant des publics divers, toujours émerveillés...

Contes des Tropiques, par **Lafcadio Hearn**.
Traduction Marc Logé (*Mercure de France*).

« Qui est Hearn? A-t-il réellement écrit un livre intitulé en anglais *Tales of the tropics*? » C'est une question qu'un lecteur non averti serait en droit de poser, après avoir pris connaissance de l'excellente traduction que Marc Logé vient de publier, aucun éclaicissement sur l'auteur, non plus que sur les conditions où il écrivit ce volume de contes n'y ayant trouvé place. Marc Logé pourrait sans doute répondre : « Si vous vous intéressez à Hearn et que vous soyez assez ignorant pour ne point connaître sa vie et pour n'avoir point deviné que j'ai tiré *Contes des Tropiques* de *Two Years in the French Indies*, lisez les onze volumes que le *Mercure de France* a fait traduire, l'étude de Joseph de Smet qu'il a publiée, ou mieux encore faites venir de Londres les livres d'Élisabeth Bisland et ceux de Gould... » Il est bien vrai que de grands efforts ont été faits en France pour répandre les ouvrages de ce charmant écrivain exotique que fut Lafcadio Hearn, mais vrai aussi que beaucoup de Français les ignorent et n'ont point lu *Kwaidan*, qui contient une bonne étude de M. Logé sur Hearn. On ne peut partir du principe que tous les lecteurs savent tout. Aucune traduction d'un écrivain étranger, qui n'a pas acquis en France la grande célébrité, ne devrait paraître sans être précédée d'une introduction explicative, n'eût-elle que quarante lignes.

Lafcadio Hearn est né à Leucade en 1845 d'un père irlandais et d'une mère grecque. Un accident le priva de l'usage d'un œil dans la prime jeunesse. Élevé dans un couvent du pays de Galles, il se trouva sans un sou, à seize ans, sur le pavé de Londres, ses parents ayant été complètement ruinés. Pendant quatre ou cinq ans, il vécut à Londres puis à New-York dans une profonde misère. A Cincinnati enfin sa situation se stabilisa provisoirement : après avoir exercé là la profession de typographe il passa à celle de reporter. Les articles qu'il écrivit dans l'*Enquirer* eurent quelque succès, mais, ayant songé à épouser une mulâtresse, il fut chassé de ce journal. A la Nouvelle-Orléans où il se rendit alors, il fut recueilli par le directeur du *Times Democrat*, et commença d'attirer l'attention du public en faisant paraître dans ce journal des études sur les vieilles légendes de Louisiane. A la même époque il donna en librairie ce délicieux ouvrage sur les légendes chinoises, traduit en français sous le titre de *Fantômes de Chine*. Après avoir publié *Chita*, un récit dramatique du ras de marée qui détruisit l'Isle dernière,

Hearn partit dans les Antilles françaises et s'installa à Saint-Pierre de la Martinique, où il demeura presque une année. Ce séjour nous a valu deux ouvrages : *Two years...* (d'où sont extraits les *Contes des Tropiques*) et *Youma*. En 1890 Hearn, toujours possédé par le goût des dépaysements exotiques, s'embarqua pour le Japon qu'il ne devait plus quitter. Il y mourut en 1904, marié à une Japonaise et naturalisé Japonais — naturalisation qui lui avait attiré d'ailleurs de sérieux ennuis, les autorités japonaises ayant perdu pour lui toute considération et lui ayant brusquement réduit son traitement (il était devenu professeur dans une université) le jour où il avait cessé de pouvoir se réclamer de la nationalité anglaise : procédés d'autant plus choquants que, de l'avis des Japonais eux-mêmes, les beaux ouvrages[1] que Hearn avait écrits sur le pays avaient secondé utilement la propagande nationale à l'étranger.

Les Contes des Tropiques que Marc Logé publie aujourd'hui sont, en réalité, beaucoup moins que des contes, des impressions de voyages. Les mois que Lafcadio Hearn passa à Saint-Pierre de la Martinique (c'était en 1889, soit treize ans avant la terrible éruption de la Montagne Pelée) ont été pour lui un véritable enchantement. La végétation, les couleurs du paysage, les nuances fondues et vaporeuses de l'horizon lui semblaient passer en beauté et en charme tout ce qu'il avait connu jusqu'alors. Une ascension sur la Montagne Pelée (couverte alors de forêts et de taillis si denses qu'il fallait s'y ouvrir un chemin au coutelas) lui inspira des pages animées d'un enthousiasme lyrique sur la lumière et le ciel des tropiques. Il n'est pas jusqu'à la présence des serpents qu'indulgent il ne soit disposé à oublier. Et pourtant ces reptiles que l'importation des mangoustes à aujourd'hui fait disparaître en grande partie, pullulaient alors, tuant, chaque année, des dizaines d'indigènes. Dans son optimisme Hearn, s'accommode même des fièvres : il leur doit la torpeur animale et la douce langueur, conditions nécessaires du bonheur tropical. Et puis les servantes martiniquaises vous soignent avec tant de sollicitude et de dévouement! Il y a tant de grâce dans leurs gestes!

Les *filles de couleur* ont complètement séduit Hearn : leur beauté lui paraît inégalable... Que le mot couleur ne trompe point, il s'agit de mulâtresses et non de négresses. D'ailleurs la race nègre de la Martinique est, elle-même, paraît-il, une des plus plaisantes, qui soient, le climat ayant sélectionné les descendants des nègres d'Afrique, que les marchands d'esclaves avaient amenés dans l'île il y a deux cent cinquante ans. Quant aux filles de couleur, produits des amours des blancs et des négresses elles étaient douées d'une si rare beauté et d'un si aimable caractère qu'elle subjuguèrent

1. *Glempses of unfamiliar Japan; Kokoro; Kotto; Shadowings; Kwaidan*, etc.

littéralement leurs propriétaires. Ceux-ci ne pouvaient moins faire que d'affranchir leurs belles amies, voire les parents de celles-ci; et ces affranchissements amoureux devinrent si nombreux au XVIIIe siècle que le gouvernement crut devoir prendre (bien vainement d'ailleurs) des mesures pour en atténuer le nombre... La vie dans la colonie était riche et facile alors et Hearn se plait à évoquer ce temps où les créoles, prodigues et généreux, couvraient leurs compagnes de robes splendides et de bijoux. La fille de couleur, heureuse, vivait alors « d'amour, de rires et d'oublis...[1] » Malheureusement, au temps de Hearn, la situation commençait déjà de se présenter sous des couleurs moins riantes : à la suite de la grande crise coloniale beaucoup de blancs avaient émigré, la richesse du pays avait diminué, les haines sociales commençaient de fleurir. La fille de couleur, abandonnée devenait plus exigeante, moins soumise... Aujourd'hui, hélas! les Acélie, les Avrillette, les Céliane, les Adée, les Coraline dont l'élégance et la finesse enchantaient le voyageur ont complètement disparu ou presque..., avec beaucoup d'autres souvenirs de la vieille vie coloniale française.

Artiste, Hearn ne saurait être comparé à un Loti. Ses descriptions sont d'ailleurs essentiellement objectives et l'on ne sent point courir au-dessous d'elles cette éternelle nostalgie, cet appétit et cette crainte du néant qui tourmentaient l'âme de J. Viaud. Hearn n'a point une âme si douloureuse, ni, il faut le dire, si grande... Il a le goût du détail. Il aime les peintures fouillées, minutieuses, fuit la fresque, recherche les miniatures, bien désigné en somme pour vivre — comme il devait le faire quelques années plus tard — parmi les artistes orientaux, penchés sur la vie microscopique des êtres et des choses. Il ne veut rien laisser oublier, ignorer : par bien des traits ils nous rappelle les consciencieux voyageurs du XVIIIe siècle (ceux d'avant Bernardin de Saint-Pierre) : il nous donne de longs détails sur la cuisine martiniquaise, sur les races de serpents, les méfaits des insectes, sur le costume des filles de couleur (sans négliger de préciser le rituel qui oppose la couleur de leurs foulards à celle de leurs robes), sur les superstitions de sa bonne. Il recueille soigneusement les légendes fantastiques et les vieux *faits divers*, rappelant gravement la grande invasion des crabes qui, en telle année, dévorèrent des nègres sur les plages, etc... Mais ces innombrables matériaux sont ordonnés patiemment, avec intelligence et avec finesse : plus encore que de noter ses sensations, Hearn préfère retrouver et

1. Sur la facilité avec laquelle elle gaspillait l'argent dont on lui faisait don, Lafcadio Hearn a recueilli un amusant proverbe martiniquais... Le jour de la Fête-Dieu, à Saint-Pierre, on élève sur le parcours de la procession des reposoirs que les fidèles ornent de vases, de peintures, etc... qu'ils reprennent aussitôt après la fête... D'où « Fortune milatresse c'est reposoué Bou Dié ». (La fortune de la mulâtresse, c'est le reposoir du Bon Dieu.)

recomposer les éléments qui les ont provoquées. Ce n'est pas un vain travail : ces souvenirs de la Martinique nous laissent une impression très vive de ce qu'a pu être, dans sa voluptueuse facilité et sa douceur, la vie des Antilles françaises jusqu'au début de ce siècle...

Promenades d'Anatole France, par **Sandor Kémeri** (*Calmann-Lévy*).

« *Écrivain apprécié en Hongrie sous le nom de Sandor Kémeri, madame Bölöni était venue quelquefois demander au maître français un message pour le Danube.* » C'est ainsi que dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, M. Couchoud nous explique l'origine de l'amitié qui unit Anatole France à madame Bölöni. En 1910, lors d'un de ses voyages à Paris, Sandor Kémeri trouva l'écrivain profondément touché par un deuil cruel qui venait de le frapper. « *Sans délibérer elle laissa tout pour le panser et le guérir.* » Après lui avoir servi quelque temps de secrétaire, Villa Saïd, elle partit avec lui en Italie, où le maître retrouva « le courage de vivre », qui, quelque temps, avait semblé devoir lui manquer. Ce sont les heures qu'elle passa, en compagnie de France, à Paris, à Naples, à Rome que Sandor Kémeri évoque aujourd'hui dans ce livre qui, écrit dans un esprit infiniment respectueux, contraste fort avec certaines productions, écloses au lendemain de la mort du maître.

Il est vrai qu'on ne trouvera ici ni anecdote « piquante », ni véritatable révélation sur la pensée de l'écrivain. Il serait puéril d'ailleurs d'en attendre, France, pour notre plaisir, ayant passé une partie de sa vie à s' « expliquer ». Mais ceux qui ont eu la bonne fortune de s'entretenir avec lui ou de faire quelque promenade à ses côtés retrouveront là, dans toute leur vérité, ces longs monologues que France affectionnait et qu'on s'étonnait presque quelquefois de lui voir prononcer « extérioriser », car ils ne paraissaient destinés qu'à lui-même...

Ce sont d'abord quelques flâneries à travers Paris : place Dauphine, devant la maison de madame Roland, rue Gît-le-Cœur, rue de l'Éperon et dans cette rue du Commerce, qui, avec la cour de Rohan (Rouen) y attenant, est un des coins de la ville les plus riches en souvenirs révolutionnaires. France parle histoire, archéologie, philosophie, conte des souvenirs de son enfance, s'arrête chez les marchands d'estampes, les antiquaires et commente les pièces qui lui sont présentées avec une autorité d'expert... Il possédait d'ailleurs une belle collection d'objets d'art Villa Saïd et, pour pouvoir admirer les marbres antiques qui y figuraient, Rodin, après de nombreuses années de brouille, vint lui faire une visite dont Sandor Kémeri nous donne un amusant récit.

Nous ne suivrons pas France dans les diverses étapes de ses excur-

sions italiennes. Notons seulement que, questionné à Florence sur l'identité réelle du ou des personnages qui lui inspirèrent Choulette, France répond : Verlaine et Nicolardot, témoignage qui confirme celui de madame Pouquet, laquelle nous conte dans son ouvrage sur le Salon de madame de Caillavet (p. 146) une bien piquante anecdote sur ce Nicolardot... A Ravenne le maître évoque, avec son érudition ordinaire, l'histoire de la vieille cité byzantine qu'il appelle la *Citta Dolente*. A Parme, il n'est question que de la femme, dans l'univers et l'éternité, « la femme qui fut toujours telle que son époque l'a voulue : tour à tour héroïque, précieuse, sentimentale, romantique, émancipée, indépendante ». A Pérouse France célèbre saint François d'Assise, grand inspirateur, selon lui, de la Renaissance italienne. A Assise réflexions sur l'art de Giotto, à Milan sur Léonard de Vinci...

Je ne sais encore si l'on ajoute beaucoup à la connaissance que nous pouvons avoir des grands écrivains, en publiant les propos auxquels ils n'attachaient pas eux-mêmes la valeur de déclarations publiques; nul doute en tout cas que les souvenirs de Sandor Kémeri ne se distinguent, entre tous, par l'intelligence et la sincérité.

Le Voleur d'enfants, par **Jules Supervielle**
(*Nouvelle Revue Française*).

Alors que tant de jeunes ménages s'efforcent clandestinement (en attendant qu'un *Birth Control* international régularise ce mode d'activité) de restreindre la natalité familiale, le héros de M. Supervielle, mécontent de la stérilité de son épouse, dérobe les enfants des autres pour peupler son foyer. Bien qu'en bon humoriste M. Supervielle fasse un grand cas de l'invraisemblance, il n'a pas été jusqu'à oser attribuer à ce singulier larron la nationalité française, le goût de l'économie, éternel chez nos compatriotes, et leur pauvreté actuelle ne leur permettant point de pratiquer, sans obligation majeure, l'élevage humain.

Le voleur est donc Sud-américain... et colonel; avec cela si doux et si obligeant que les enfants qu'il vole sont ravis d'être volés; il est vrai qu'il se trouve aussi des parents qui ne s'affligent nullement d'être débarrassés de leur progéniture. Un peu plus et le colonel passait officiellement au rang de bienfaiteur de l'humanité...

Mais voilà qu'il recueille chez lui une jeune fille, une jeune fille qu'il n'a pas volée, mais qu'on lui a simplement confiée. Il n'en a pas moins pour elle un cœur de père..., de père tourmenté par le *complexe d'Œdipe*. Tout comme Ulysse se faisant attacher au mât de son navire, pour éviter de courir aux sirènes, Bigua doit multiplier les précautions contre lui-même pour ne point, la nuit, forcer la porte de l'adolescente... qui ne désirerait, cependant, elle, que voir cette porte s'ouvrir. Elle s'ouvrira d'ailleurs, silencieusement, une

nuit, pour livrer passage non pas à Bigua, mais à une jeune canaille, qui compte au nombre de ses pseudo-enfants... Car on ne choisit pas ses enfants, même quand on les vole...

On conçoit que, incertaine comme elle était, la vertu du colonel s'offense d'un pareil attentat. La canaille est expulsée... et la jeune fille se désolera de cet acte de juste rigueur jusqu'au jour où enfin le hasard d'une rencontre sur un paquebot lui permettra de se jeter dans les bras de ce mauvais garçon qui, pour ses débuts, l'initia à la fois aux douceurs de l'amour et à celles de la violence. Cette conclusion philosophique ne sera nullement du goût du colonel Bigua qui, doutant de la probité du monde entier et, ce qui est plus grave, de la sienne propre, se suicidera avec mélancolie.

De par l'allure du récit, le mouvement des scènes, le choix des comparaisons (*Joseph restait inassimilé dans ce milieu comme un petit bloc d'aspirine qui ne veut pas fondre au fond d'un verre*), ce roman qu'on eût pu juger triste est à tendances gaies. J'avoue ne goûter que médiocrement ce genre d'ouvrages, où se groupent auprès de souvenirs d'Alphonse Allais et de Twain, des réminiscences des vaudevilles. Mais, si l'on admet le genre, on pourra lire, après l'*Homme de la Pampa, le Voleur d'Enfants*. M. Supervielle ne manque ni d'esprit, ni d'invention.

Les Heures du Foyer, par **Henriette Charasson** (*Flammarion*).

Poèmes en prose sur la douceur du foyer familial, les joies de l'amour conjugal, maternel, fraternel. On comprend que madame Henriette Charasson ait été tentée de travailler dans cette voie. Il ne s'est point encore trouvé en France de Coventry Patmore pour écrire *l'Ange du Foyer*. Comme le disait récemment un prêtre qui incline volontiers vers l'ironie : « Les écrivains ne parlent jamais de la vertu. Est-ce qu'ils ne pourraient rien faire avec la vertu? » Il est certain que le roman vertueux n'a jamais connu qu'une vie larvaire. Mais il ne faut pas désespérer de la poésie... même en prose, où l'on peut mettre plus d'effusion dans la louange accordée aux bons sentiments. Les poèmes de madame Henriette Charasson ne manquent ni de grâce ni d'harmonie. L'amour dont son cœur est plein lui découvre la signification profonde des plus humbles gestes de la vie quotidienne.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

VIENT DE PARAITRE

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ANATOLE FRANCE

TOME IX

LE LYS ROUGE

Compositions de MAXIME DETHOMAS
Gravées sur bois par Gaspérini

LE JARDIN D'ÉPICURE

Bois gravés d'ALFRED LATOUR

Un volume in-8 sur papier vélin du Marais . . . . . **45 fr.**

CHAQUE TOME SE VEND SÉPARÉMENT

Il a été tiré des *Œuvres complètes d'Anatole France* 1 500 ex. numérotés au Tome 1er, in-4° écu, sur papier de Hollande Van Gelder à la forme, filigrané de la signature d'Anatole France, gravures sur fond teinté. Ces exemplaires comprennent une suite de gravures sur Chine.

Souscription à l'œuvre complète — Chaque tome : **225 fr.**

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS (9e)

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.